

Le Monde Illustré
Album Universel



En suivant les piqueurs !...

Le No 234
Corset

D & A

Les Corsets D & A No 234 sont faits de coutil anglais — devant "taper" garnis de dentelles valenciennes, ruban de satin agraffes brevetées, renforcés partout de baleines souples et incassables, protégées aux bouts de façon qu'elles ne peuvent pas percer l'étoffe. Un corset solide, élégant et confortable.

Parfait comme tout les D & A.

Chez tous les bons marchands.



FRTZI SCHEFF.

Si vous voulez être forte, robuste et pleine de Santé,

La chose est très facile. Il n'est pas nécessaire de vous soumettre à un régime fatiguant ou tout au moins ennuyant; il n'est pas nécessaire de vous soumettre à la réclusion. Il vous est possible

de rester forte et robuste, de conserver votre jeunesse et même augmenter votre résistance à la fatigue en prenant trois petits verres de VIN ST-MICHEL, tous les jours.

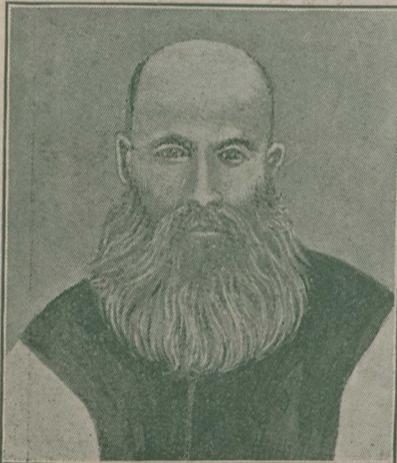
Le remède est simple, peu coûteux et même agréable. Vous avez tort de ne pas l'essayer au commencement de l'hiver quand vous entrevoyez comme un supplice inévitable une foule de soirées où vous vous amuseriez si bien si vous possédiez encore votre vigueur d'autrefois.

Le Vin St-Michel

est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal

DEPOSITAIRES.



DR DEBREYNE.

La grande voix de la multitude

Proclame les hautes qualités curatives du

Vin Phosphaté au Quinquina

Des RR. PP. Trappistes

Un Tonique Apéritif préparé d'après la formule du DR DERBEYNE, célèbre médecin de la Grande Trappe de Mortagne, (Orne) France.

Ce tonique souverain est considéré à juste titre comme la plus grande découverte dont s'est enrichie la science médicale dans ces derniers temps.

Un Spécifique contre Anémie, Chlorose, Débilité, Neurasthénie

Dans tous les cas de fatigue du système nerveux, d'épuisement par l'âge, le surmenage ou les maladies, il contribue directement à la reconstitution des muscles et des cellules nerveuses.

Il triomphe facilement de l'anémie et de ces divers états de langueur groupés sous le nom générique de neurasthénie.

Opinion d'un médecin

Saint-Urbain, 8 mai 1905.

Messieurs Motard, Fils et Sénécal,
Messieurs,

J'ai grande foi, après l'essai que j'en ai fait, dans l'action digestive et reconstituante du Vin Phosphaté au Quinquina des Pères Trappistes d'Oka.

Je n'hésite pas à le recommander aux personnes débiles et à celles qui souffrent de faiblesse générale.

Docteur J. A. PELTIER, Saint-Urbain, Comté de Charlevoix.

En vente chez tous les principaux pharmaciens et épiciers.

Motard, Fils & Sénécal, Seuls dépositaires au Canada 5 Place Royale, Montréal

Ecoutez ceci !

SI vous savez discerner une affaire honnête d'une affaire véreuse, quand

● on vous la présente;

SI vous savez faire la différence entre un placement industriel sérieux

● et une spéculation insensée: entre une coopération scientifique et des spéculations artistiques sur des valeurs de bourses;

SI vous désirez devenir intéressé et partager les profits d'une industrie

● établie, qui, en dix mois et avec un capital de \$20,000, a réalisé des profits s'élevant à \$14,869.71.

SI vous désirez que vos économies vous gagnent de l'argent,

●

Ecrivez à

LA

MONTREAL COPPER Co.

LIMITÉE

lui demandant ses prospectus détaillés et rapports financiers.

Considérez en entier ses offres, analysez-les en les critiquant, considérez-les à tous les points de vue.

Étudiez soigneusement le rapport financier préparé par Mr. Lewis A. Robertson, C. A., un des plus habiles comptables du Canada. Et sûrement vous conclurez à profiter de l'opportunité de prendre part aux profits que cette compagnie offre à ses actionnaires.

THE MONTREAL COPPER CO., Limited

Capital = = \$150,000

divisées en 1500 parts de \$100 chacune

OFFERTES AU PUBLIC dans le but d'obtenir des fonds pour construire des hauts-fourneaux supplémentaires qui augmenteront TROIS fois la production actuelle.

Dans le domaine des placements, nous doutons qu'on puisse trouver rien de mieux et qui promette plus positivement que cette affaire.

C'est une affaire qui devrait payer au moins 25 p.c. dès le début. Cependant, vous pouvez calculer cela vous-même, avec l'aide de notre prospectus détaillé que nous enverrons sur demande.

Demandez-le aujourd'hui.—C'est votre opportunité.

THE MONTREAL COPPER CO., Ltd, 332 Rue William, MONTREAL

Avis de l'administration.

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

Prix de la Revue.

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philip-pines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.



L'hôtel Windsor, de Montréal.



La salle à dîner (table d'hôtes)

Colonial House

MONTREAL

DURANT tout le mois de janvier, commençant mardi le 2, nous offrons tout notre stock, (à l'exception de 2 ou 3 articles que, par contrat, nous sommes contraints de vendre à prix fixe) avec des escomptes variant de 10 à 50 pour cent, et 5 pour cent additionnels pour du comptant.

Des échantillons sont envoyés GRATIS par la poste, lorsque possible ; et, une attention spéciale est DONNÉE aux commandes envoyées par la poste.

Aux clients qui achètent par la poste seulement.

PRIME

Un an d'abonnement à l'Album Universel sera donné gratuitement à quiconque achètera pour la valeur de \$5.00 de marchandises.

Henry Morgan & Co.,
Square Phillips, MONTREAL

Lire dans ce numéro les pages illustrées suivantes :

Destruction partielle de l'hotel Windsor, de Montréal.—Le pénitencier de Saint-Vincent de Paul.—La diligence de Deadwood.—Petite étude sur la sténographie.—Nouvelles, (Concours de l'Album Universel): Le portrait ; Dernier rêve ; Dans mon pupitre ; Conte de Noel.—La messe sous la terreur à Paris (double page.)—L'abolition du Concordat.—Page humoristique : Joe Valferrand et le professeur de jiu-jitsu.—Musique : Chant, Amours d'automne ; Au palais d'hiver, Mazurka pour piano ; Le réveil des troupes françaises en campagne.—Feuilletons : Sans Famille, par Hector Malot et Catherinette.—Poésie : La chapelle, par Edmond Rostand.—Signatures de souverains.—Sport : Le salon de l'automobile.—Planche hors texte : L'hotel Windsor de Montréal ; et la fameuse salle à manger de cet hotel, après l'incendie,—et nos pages à la rubrique hebdomadaire, etc., etc.

Résultat de notre 1^{er} concours littéraire

(ouvert dans notre numéro du 28 octobre 1905).

LAUREATS

M. F. Weterwald, de Sherbrooke Est

recevra le 1^{er} prix de

\$15 en OR

pour son envoi intitulé "LE DERNIER JOUR DE L'AN", publié dans nos colonnes, sous les initiales F. W.

M. Charles A. Gauvreau, M. P.

recevra le 2^{ème} prix de

\$10 en OR

pour son envoi intitulé "LE PARDON DE L'OUBLIE", publié dans nos colonnes, sous le pseudonyme de Viator.

Dans ce numéro, nous achevons la publication des manuscrits que nous a valu ce premier concours ; manuscrits que, bien entendu, nous avons jugés dignes de publication. Que les aimables concurrents : lauréats, et autres dont la prose a été imprimée ou non, veuillent bien recevoir ici et nos remerciements et nos félicitations, pour les preuves de talent ou d'aspirations littéraires dont ils ont fait montre dans leurs envois.

Nous espérons que les concurrents non récompensés ne se décourageront pas, et qu'ils prendront part à notre 2^{ème} CONCOURS LITTÉRAIRE, dont nous donnons les conditions ci-dessous.

2^{me} concours littéraire de l'Album Universel

A la demande de nombreuses personnes, nous rendons ce concours bi-mensuel. Ouvert le 27 janvier 1906, il sera clos le 27 mars 1906.

\$10 en OR

seront versés par le caissier de l'Album Universel au lauréat de ce concours.

Conditions du concours

Les manuscrits, (prose inédite), devront, au maximum, donner 200 lignes de la revue, soit environ 1600 mots. Le genre nouvelle sera le seul accepté. Les nouvelles requises devront être absolument de note canadienne ; c'est-à-dire que leur fond devra être inspiré ou suggéré, par des faits ou des gestes bien dans la note de notre pays. La couleur locale devra percer dans les envois demandés pour ce concours. Quant à la forme, il est presque futile de dire qu'elle exigera quelque travail. Des manuscrits lisibles ne nous déplaisent point. On pourra faire usage d'un pseudonyme, mais l'adresse exacte des expéditeurs devra accompagner les manuscrits, qui, en aucun cas, ne seront pas rendus.

Prière de mentionner la rubrique du concours sur l'enveloppe d'envoi.

AVIS.—Nos feuilletons : Sans Famille et Catherinette ont commencé dans le No 1134 de l'Album Universel, du 13 janvier 1906. Voir ce numéro et le suivant.

Le Monde Illustré

Album Universel

CHRONIQUE

ON prête au gouvernement des Etats-Unis l'intention d'entamer avec le gouvernement britannique des négociations pour l'achat en bloc de la flotte de pêche de la Colombie Anglaise, et le règlement des différends entre les Etats-Unis et le Canada. Rien que cela !

Le gouvernement canadien n'en sait rien, et les pêcheurs non plus, qui ont des droits consacrés par le traité de Paris. Mais il paraît que la pêche aux phoques dans la mer de Behring et sur les côtes du Pacifique est tellement désastreuse, que les Américains s'en sont émus et veulent mettre fin à un massacre systématique des jolies petites bêtes, dont la fourrure si recherchée et tant vantée sert à protéger nos élégantes contre le froid de nos hivers. Déjà ils ont interdit, par une loi ridicule, l'entrée en territoire américain des peaux de phoques canadiens, fussent-elles déjà converties en riches manteaux, collettertes ou manchons, et la propriété de ces dames. Or, aujourd'hui ils ont juré de supprimer l'industrie en supprimant la chasse; sans doute parce que leurs hivers étant moins rigoureux que les nôtres, ils n'ont que faire de ces chauds vêtements, que l'on achète ici à prix d'or.

Quoi qu'il en soit, les législateurs américains ont le soin de cacher leurs mesquines appréhensions sous des dehors d'apparente sollicitude pour les si intéressants petits animaux qui peuplent les eaux du Pacifique, et dont l'espèce serait appelée à disparaître, tout comme les bisons, si l'on ne vient mettre un frein au massacre incessant qu'en font des pêcheurs aussi industriels que peu scrupuleux. Depuis quinze ans, on a établi que le nombre des phoques pris dans les eaux du nord de l'océan Pacifique, se chiffre par centaines de mille. Armés de fusils et de harpons, les chasseurs vont par bandes dévaster les troupeaux de phoques, qui habitent la région à des époques déterminées de l'année, n'épargnant rien, frappant de droite et de gauche les inoffensifs animaux, qui dorment souvent immobiles à la surface des eaux. Le nombre des victimes est innombrable, et comme les animaux tués sont toujours des adultes capables de tenir la haute mer, il en résulte que les petits, habitant le long des côtes, meurent de faim. D'où il arrive que la reproduction diminue d'année en année, et que le jour est proche où elle cessera tout à fait. Ces massacres en bloc ont été cause que le nombre de phoques pris a diminué de 100,000 qu'il était en 1885, à 14,368 durant la saison dernière. C'est assez concluant !

Il semblerait donc que le temps est arrivé, en effet, de prendre des mesures énergiques pour prévenir un tel pillage, en contrôlant la pêche aux phoques de manière à protéger la reproduction des animaux, qui sont pour notre pays une source si excellente de revenus. Mais nous ne voyons pas bien pourquoi nous abandonnerions aux Américains la tâche de faire la police dans les eaux de l'océan Pacifique, puisqu'il s'agit de protéger des droits et des privilèges accordés à nos nationaux et garantis par des traités. Si les Yankees, toujours pratiques, ont vu le danger, nous ne saurions faire moins que de les remercier de nous l'avoir signalé, mais il nous incombe de faire le nécessaire pour le détourner et en prévenir les fâcheuses conséquences que l'on prévoit déjà.

Vendre aux Américains les privilèges de la pêche aux phoques, ainsi que la flotte de pêche elle-même, quelque intéressant que soit le magot que l'on nous en donnera, ce serait agir en anti-patriotes, et céder contre un plat de lentilles notre droit d'occupation et de propriété.

Nos gouvernants sont pris d'un zèle remarquable pour prêcher les vertus du système métrique et tâcher d'acclimater au Canada cet oiseau rebelle. Des

conférences sont organisées sous les auspices des ministères du Revenu de l'Intérieur et du Commerce à l'effet de vulgariser, dans la province d'Ontario notamment, les avantages de cet ensemble de mesures qui a pour base le mètre; ce qui ne veut pas dire que dans la province de Québec on soit bien ferré sur les multiples secrets du système. On sait généralement bien ce que représentent ici une "poche de patates" et un "minot de blé", mais si quelqu'un s'avisait de parcourir le marché public de la Place Jacques-Cartier, un jour de rendez-vous général de tous les fermiers des environs de Montréal, et demandait à acheter un "hectolitre de blé", il ferait lever les épaules à plus d'un vendeur. Ceci nous amène à dire qu'un petit cours enseigné dans les écoles primaires préparerait mieux la voie à l'introduction du système métrique au Canada, que bien des conférences publiques.

Le système métrique est aujourd'hui obligatoire dans un grand nombre d'Etats du monde, et facultatif dans quelques autres. Voyons en deux mots en quoi il consiste.

Avant l'établissement du système en France, les différentes mesures usitées présentaient deux inconvénients: 1o les unités portant le même nom variaient en grandeur d'une province à l'autre; 2o les subdivisions de l'unité n'étaient pas décimales, c'est-à-dire qu'elles ne procédaient pas par puissances de dix, et il en résultait de grandes complications dans les calculs. En 1790, un décret de l'Assemblée Constituante chargea l'Académie des Sciences d'organiser un meilleur système. Il s'agissait de déterminer un étalon, une unité de mesure qui servit de base à toutes les autres. Les académiciens Méchain et Delambre furent chargés de mesurer la longueur de la partie du méridien terrestre comprise entre Dunkerque et Barcelone; cette mesure s'effectua de 1792 à 1799. On en déduisit la longueur totale du méridien, et la quarante-millionième partie de cette longueur, prise pour unité de longueur, reçut le nom de mètre. Le mètre sert donc de base à toutes les autres unités du nouveau système, qu'on a appelé, pour cette raison, système métrique. Ce système devint obligatoire en France le 1er janvier 1840. Il fut introduit en Italie en 1805, dans le Royaume des Pays-Bas en 1821, en Grèce en 1826, en Espagne en 1859, en Portugal en 1864, en Allemagne en 1872, en Autriche-Hongrie en 1870, en Suisse en 1870.

La Norvège, la Suède, le Danemark, la Roumanie, la Serbie, la Turquie, la Bulgarie, l'Egypte, le Mexique, le Brésil, le Chili, la plupart des petites Républiques de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, l'ont également adopté.

D'autre part, les Etats-Unis d'Amérique, la Chine, le Japon, la Perse et le Siam se servent toujours officiellement de mesures non métriques, comme en Europe, l'Angleterre et la Russie.

M. Paul Révoil, ancien gouverneur de l'Algérie, qui s'est acquitté si dignement de sa difficile mission au Maroc, a reçu la mission plus difficile encore de défendre les intérêts menacés de la France, à la conférence d'Algéciras. Les services passés et le dévouement de M. Paul Révoil à la France le désignaient suffisamment au poste tout de confiance qui lui a été confié.

Le plénipotentiaire appartient à une famille d'hommes illustres.

M. Paul Révoil est né à Paris en 1856. Avocat à la Cour d'Appel de Paris, il entra dans l'administration le 8 janvier 1886, en qualité de chef de cabinet du sous-secrétaire d'Etat au ministère de la Marine et des Colonies.

Successivement vice-président du conseil d'administration de l'Ecole coloniale, secrétaire du conseil supérieur des Colonies, chef de cabinet du ministre de l'Agriculture, chef de cabinet du personnel et du secrétariat des Affaires étrangères, consul général, hors cadres en 1893, sous-directeur des Affaires commerciales à la direction des consulats en 1894, enfin directeur de cabinet, M. Paul Révoil, nommé ministre plénipotentiaire de 2ème classe le 12 janvier 1895, fut nommé résident adjoint en Tunisie. C'est dans cette dernière qualité qu'il fut choisi pour occuper le poste de ministre de France à Tanger.

Il est depuis, comme on le voit, resté fidèle à sa vocation de diplomate.

* * *

C'est à Don Joachim Arcoverde de Albuquerque Cavalcanti, évêque du Brésil, que revient l'honneur d'être le premier prélat de l'Amérique du Sud élevé à la dignité de cardinal. En le choisissant, le Pape Pie X a moins cédé aux revendications des catholiques de ce pays qu'aux grands mérites personnels du distingué prélat, mais sa nomination n'a pas été sans jeter un certain émoi dans les cercles politiques et religieux de la grande République des Etats-Unis, où l'on s'est depuis longtemps habitué à considérer les républiques sud-américaines comme des mineures en tutelle, et au Canada, dont la population catholique n'a cessé de faire valoir respectueusement ses prétentions depuis la disparition du regretté cardinal Taschereau.

Le nouveau cardinal est né dans la vieille province de Pernambuco, au Brésil, en 1850. Docteur en philosophie et ordonné prêtre en 1874, Son Eminence a fourni une carrière ecclésiastique exceptionnellement brillante. Nommé évêque de Goyaz en 1891, il devint subséquemment coadjuteur de l'évêque de Sao Paulo, et en 1897 il fut promu au siège archiepiscopal de Rio Janeiro, à la mort de Dom Joao Esberard.

* * *

Montréal a eu la visite de M. Raoul Pugno, le célèbre pianiste français, dont la carrière est si digne de solliciter à la fois l'attention des historiens de la musique, des virtuoses et des psychologues. Aucune, en effet, n'a été marquée par un triomphe aussi prompt, aussi foudroyant, et par une unanimité aussi complète dans l'admiration. Si son nom est aujourd'hui universellement illustre, et si son talent est consacré par la gloire, M. Raoul Pugno a eu pourtant des débuts difficiles. Né de parents italiens, on le tint longtemps



M. RAOUL PUGNO, l'éminent pianiste français, qui fait actuellement une tournée en Amérique

pour un révolutionnaire, un anarchiste! Lentement il conquiert l'estime et l'enthousiasme du public, jusqu'au jour où, inconnu la veille, il devint le grand favori de la ville de Paris. Il est aujourd'hui un des maîtres les plus illustres du clavier, un des plus fêtés parmi les artistes de ce temps, et un des plus répandus dans les deux continents.

La ville de Montréal se devait de faire à l'éminent artiste un accueil digne de lui et digne d'elle.

* * *

Au moment où s'ouvre la conférence d'Algéciras, qui servira peut-être de porte à une guerre européenne, les dépêches télégraphiques nous apprennent que les relations diplomatiques sont rompues entre la France et le Vénézuéla.

Est-ce sérieux, cette fois? Il y a forte présomption que oui. La France n'a rien brusqué en cette affaire, et si enfin les relations sont rompues, c'est qu'elles étaient à ce point tendues qu'un rien a provoqué la rupture définitive...

M. Taigny, le chargé d'affaires français à Caracas, et dont le président Castro s'est trop souvent payé la tête, a remis entre les mains des Etats-Unis le soin de protéger les intérêts français au Vénézuéla, et a filé. Castro jubile: il reste maître de la place. Il n'est pas disposé à faire des concessions, mais la France a vidé son sac à patience, et rien ne peut plus sauver l'entêté président, que sa soumission prompte et complète.

A moins que, naturellement, la doctrine Monroe, dont se réclame avec tant de vigueur le président Roosevelt, ne vienne barrer la route au gouvernement français ou que Guillaume d'Allemagne renouvelle, pour le bénéfice de Castro, son coup de tête de Tanger, une démonstration navale est imminente. Imminente? Peut-être. Inévitable, non.

A. BEAUCHAMP.



Echos de la semaine

11 janvier — ETRANGER — On mande de Pékin qu'un soulèvement contre les étrangers menace d'éclater en Chine.

—En raison de la guerre de Mandchourie et des troubles en Russie qui l'ont suivie, le gouvernement se trouve en face d'un déficit de \$240,500,000 qu'il lui faudra couvrir par voie d'emprunt.

—On annonce la mort de William Cunard, le fils du fondateur de la ligne de navigation océanique Cunard. Le défunt était âgé de 81 ans.

—La situation est encore des plus sérieuses à Tiflis, la capitale du Transcaucase russe, où l'artillerie russe a été forcée de bombarder la place pour triompher des rebelles.

—A Budapest, un jeune homme se flambe, la cervelle pendant une représentation au théâtre National.

INTERIEUR — On mande de Toronto que Edwin St George Banwell, le commis défalcaire de la banque Crown, qui s'est enfui en emportant une forte somme d'argent, vient d'être arrêté à la Jamaïque.

12 janvier — ETRANGER — Le cuirassé anglais "Dominion", portant les restes mortels de feu l'hon. M. Préfontaine, est parti de Cherbourg, France, à destination de Halifax, Canada.

—Des nouvelles de Sibérie annoncent que pendant la récente grève en Russie, les troupes ont fait cause commune avec les révolutionnaires.

—A Irkutsk et dans d'autres villes de Sibérie, tous les fonctionnaires civils ont été tués pendant l'insurrection.

—Les libéraux anglais remportent des succès signalés aux élections générales inaugurées aujourd'hui en Angleterre.

—On annonce de Paris et de Washington que les relations diplomatiques entre la France et le Vénézuéla sont rompues.

INTERIEUR — De riches gisements d'or et de cuivre sont découverts dans la montagne Wrangel, dans l'Alaska.

—Un incendie désastreux menace l'hôtel Windsor, à Montréal, et cause des dommages évalués à \$300,000.

—La municipalité de Rosemount est annexée à la cité de Montréal.

—Douze nouveaux avocats sont admis à la pratique du droit dans la province de Québec.

13 janvier — ETRANGER — M. Arthur Balfour, le chef de l'opposition anglaise, subit une écrasante défaite dans la division de Manchester, et le parti libéral enregistre d'autres sérieux avantages aux élections générales.

—Mme Bessie Hollister, la femme d'un homme d'affaires important de Chicago, est tuée en pleine rue par un vagabond, qui se livre ensuite aux autorités policières de la ville.

—Le Tsar et la Tsarine de Russie donnent dans leur palais de Tsarkoe-Selo une réception à l'occasion du nouvel an et à laquelle assiste tout le corps diplomatique.

—On mande de Londres que le gouvernement russe a décidé de fixer à bref délai le programme de la conférence de La Haye.

—Un combat sanglant a lieu à Guayabin, Saint-Domingue, entre les troupes du général Cacérés, président provisoire et les troupes révolutionnaires.

INTERIEUR — Un forcené armé d'un revolver jette la terreur dans les rues de Winnipeg en forçant les passants à lui donner de l'argent. Il échappe à la police.

14 janvier — ETRANGER — Deux bombes sont lancées à la tête du général Khovostoff, gouverneur de la province de Chernigoff, en Russie, et le gouverneur est gravement blessé.

—Une tempête terrible cause la mort de plusieurs personnes à New-York.

—M. Taigny, chargé d'affaires français à Caracas, Vénézuéla, est rappelé en France.

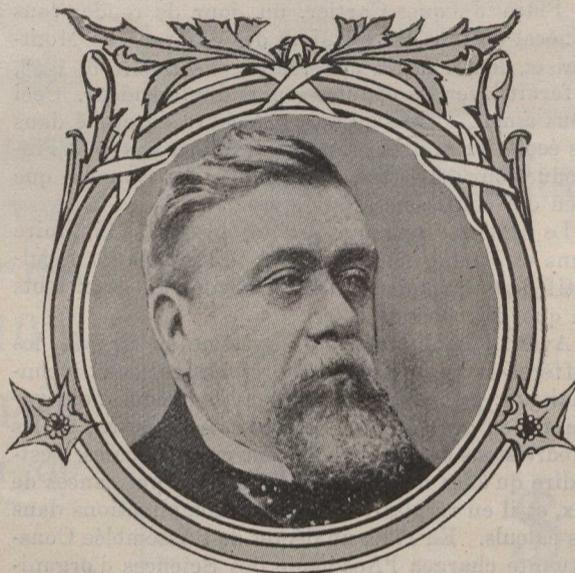
—Moralès, l'ex-président de Saint-Domingue, est arrivé à San Juan, Porto Rico. Le président est blessé.

—Mohammed El Torès, ministre marocain des affaires étrangères et qui représente le Maroc à la conférence internationale, est débarqué à Algé-
ciras.

—Le général Nogi, qui vient de rentrer à Tokio, est l'objet d'une enthousiaste réception populaire.

—Le steamer américain "Cherokee" fait naufrage sur les côtes du New Jersey.

—Le cardinal Richard, archevêque de Paris, ayant interdit à son clergé de permettre aux fonctionnaires de l'Etat d'ouvrir les tabernacles pour faire l'inventaire du contenu, on craint un nouveau conflit entre l'Eglise et le gouvernement français.



M. CLÉMENT ARMAND FALLIÈRES,
Le nouveau président de la République Française.

INTERIEUR — Quatre personnes sont brûlées vives dans l'incendie d'une ferme à Portage la Prairie.

—Des négociations sont engagées entre le gouvernement fédéral et celui de la Colombie Anglaise relativement à la cession au gouvernement d'Ottawa des pêcheries de cette province.

—Sa Grandeur Mgr Alexis Xiste Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe, prend possession officielle du trône épiscopal auquel il a été appelé par Sa Sainteté le Pape Pie X.



M. Révon,
Ancien gouverneur de l'Algérie et plenipotentiary français à la conférence d'Algé-
ciras.

15 janvier — ETRANGER — Dans les cercles anglais et français on attribue à l'intervention occulte de l'empereur d'Allemagne l'entêtement du président Castro, du Vénézuéla, que l'on dit obéir à des motifs semblables à ceux qui ont déterminé l'at-

titude des sultans de Turquie et du Maroc, vis-à-vis les autres puissances de l'Europe.

—On mande de Berlin, qu'à moins que les Etats-Unis consentent à modifier sensiblement leur loi de tarif douanier, le traité de commerce proposé entre les deux pays est impossible.

—La Chine s'objecte à l'exclusion des Chinois du territoire des Etats-Unis.

—Tous les plénipotentiaires, chargés de représenter les grandes puissances à la conférence du Maroc, sont arrivés à Algé-
ciras.

—Le Tsar de Russie a abandonné le projet d'aller à St Pétersbourg pour assister cette année à la cérémonie annuelle de la bénédiction des eaux, à l'occasion de la fête de l'Epiphanie.

—Une dépêche de Paris annonce que dans une partie de 500 points pour le championnat du monde de billard, Maurice Vigneaux a été battu par Willie Hoppe, de New-York, qui a terminé la partie avec une avance de 177 points sur son concurrent.

INTERIEUR — A l'occasion de la mort de l'hon. M. Préfontaine, le roi Edouard VII adresse ses sympathies au peuple canadien.

—M. François Gosselin, député d'Iberville à la législature de Québec, est nommé conseiller législatif.

—Le juge Osler, de Toronto, refuse la dignité de chancelier de l'université Trinity.

—On mande d'Ottawa que le gouvernement des Etats-Unis vient de rembourser six dollars, montant d'une taxe de capitation illégalement imposée à des citoyens britanniques, en promenade sur le territoire américain.

—Quarante plombiers de Toronto, convaincus de conspiration pour frauder le public, sont condamnés à payer \$10,000 d'amende.

—Madame Philius Millaire, de Lachine, mère de quinze enfants, est brûlée vive après avoir mis accidentellement le feu à ses vêtements.

16 janvier — ETRANGER — A Saint-Pétersbourg le gouvernement fait arrêter vingt-huit chefs du conseil central du travail.

—M. Marshall Field, le fameux négociant millionnaire de Chicago, est décédé à l'âge de 70 ans.

—Douze cents mineurs de charbon des Etats-Unis se réunissent en convention à Indianapolis, pour traiter la grande question de la grève générale, dont le pays est menacé.

—La conférence internationale est ouverte à Algé-
ciras, en Espagne, et le duc d'Almadovar, ministre espagnol des affaires étrangères, est élu président.

—Une tempête terrible détruit la petite ville de Convoy, dans l'Etat d'Ohio.

INTERIEUR — Un rapport de la commission canadienne de Transportation est remis au gouvernement, recommandant la nationalisation des principaux ports du Canada.

—Le rapport annuel de l'hôpital Royal-Victoria de Montréal indique que le nombre de patients admis à cette institution en 1905 a été de 3,093, dont 1,118 catholiques.

—M. Maurice Drummond, fils de sir George Drummond, de Montréal, est décédé à Colorado Springs, où il habitait depuis quelques mois dans l'intérêt de sa santé.

17 janvier — ETRANGER — Joe Chamberlain et ses partisans sont élus à Birmingham, en Angleterre.

—M. Fallières, président du sénat français, est élu président de la République. Il obtient 446 voix contre les 371 de son concurrent M. Doumer.

—On découvre à Belgradé, en Serbie, une conspiration politique et militaire pour détrôner le roi Pierre et mettre à sa place le prince Joachim, le sixième fils de l'empereur Guillaume d'Allemagne.

INTERIEUR — On mande d'Ottawa que le gouvernement est à prendre des mesures en vue de faire, par la poste, le recensement des manufactures du Canada. Nous serons ainsi en mesure d'établir les chiffres statistiques comparés à ceux du recensement de 1901, montrant quels sont les progrès réalisés en ces dernières cinq années.

Destruction partielle de l'Hôtel Windsor

Le douze du courant, vers sept heures du soir, la population de la partie ouest de Montréal était mise en émoi par un incendie qui venait de se déclarer à l'hôtel Windsor.

La plupart de nos lecteurs connaissent au moins de vue l'extérieur de ce superbe établissement public. Il était donc naturel, étant données les catastrophes qui accompagnent presque toujours cette classe d'incendies, que, par curiosité, nos concitoyens se rendissent en foule sur les lieux du sinistre. C'est précisément ce qui arriva, et, n'eût été du dévouement et du travail de toutes les brigades des pompiers de Montréal, un amas de ruines s'élèverait, peut-être aujourd'hui, là où l'hôtel Windsor (endommagé, bien qu'évidemment à l'épreuve du feu) offre encore aux regards ses murailles malmenées par les flammes, la fumée, et l'eau qu'y versèrent à torrents les pompiers montréalais. Quelle qu'ait été la promptitude des secours et leur efficacité, les dommages occasionnés à l'immeuble ne s'élèvent pas à moins de 300,000 dollars, couverts par \$750,000 d'assurances, croyons-nous. Au moment de la conflagration, dont les débuts ont, paraît-il, été signalés dans les cuisines, environ 300 voyageurs étaient portés présents sur les registres de l'hôtel.

En cette occasion, il est fort heureux qu'aucune mort violente ne se soit produite. Notons, cependant, que M. W. S. Weldon, le gérant de l'hôtel fut assez grièvement blessé dès le début de l'incendie, en essayant, courageusement, d'éteindre les premières flammes dévastatrice, occasionnées, dit-on, par un court circuit électrique. Au cours des sauvetages hâtifs effectués dans le dit immeuble, il s'est bien produit quelques entorses, mais, comme toujours, elles ont été plus douloureuses que dangereuses. A leur louange, disons tout de suite que, à part des pompiers qui se sont admirablement acquittés de leur devoir, le personnel féminin de l'hôtel Windsor a fait montre d'un sang-froid, d'une énergie et d'un courage humanitaire dignes des plus grands éloges.

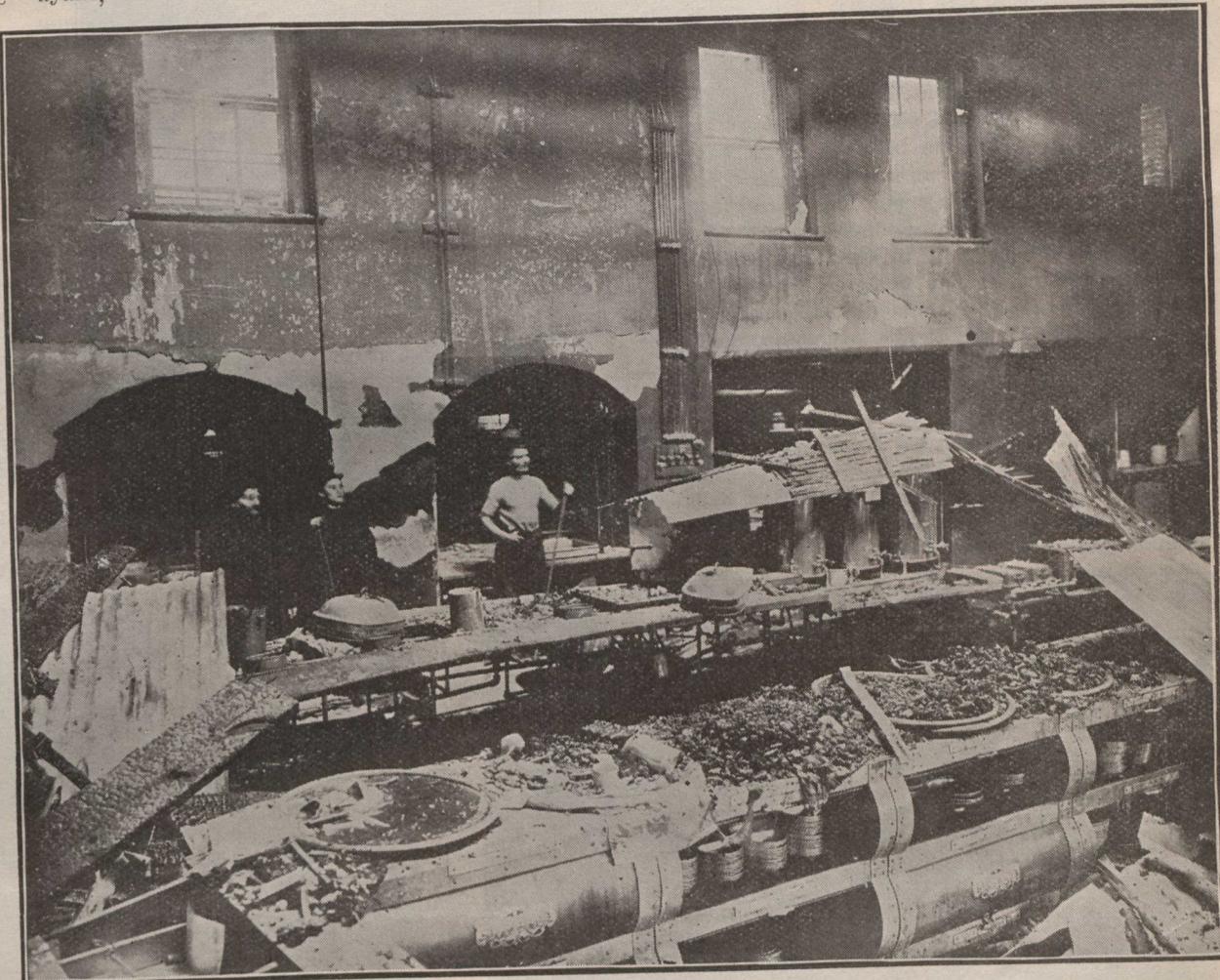
Quant aux dégâts causés par le feu et par l'eau ils font peine à voir. Nos lecteurs pourront en juger d'après les superbes photographies que nous reproduisons ici, et qui, sur les décombres fumants de l'hôtel furent prises tout spécialement pour cette revue.

De la magnifique salle à dîner du Windsor, si artistiquement et si richement décorée l'an dernier, ainsi que de celle des banquets, il ne reste plus que le souvenir. Fort heureusement la compagnie qui

préside aux destinées de l'hôtel dont nous parlons, l'un des plus avantageusement connus de ce continent, a des fonds considérables, et, bientôt après agrandissements (qui coûteront \$1,500,000) la clientèle du Windsor sera plus satisfaite que jamais.

La presse quotidienne ayant donné mille détails sur les péripéties de la conflagration du Windsor, ayant, en un mot, épuisé le sujet des situations bur-

donna, cette année-là, fut celui du club des "raquetteurs de Montréal". Le premier bal donné au Windsor, toujours pendant l'année de son ouverture, fut celui organisé en l'honneur de Lord et Lady Dufferin. C'est encore en décembre 1878 qu'au Windsor le marquis de Lorne (actuellement duc d'Argyle) et la princesse Louise, regurent pour la première fois les sommités du monde canadien.



L'office, *Serving Room*, de l'hôtel Windsor.

lesques, tragiques ou banales, nous nous bornons ici à ne donner que quelques renseignements d'ordre moral, assez intéressants du reste.

A l'encontre de ce que pensent certaines personnes, le Windsor n'est pas un très vieil hôtel; en effet, c'est en février 1878 que ses portes furent ouvertes au public. Le premier banquet qu'on y

Tout ce que le monde compte d'artistes célèbres, amateurs de tournées américaines, depuis un quart de siècle, a passé par le Windsor. Son altesse royale et impériale le prince de Galles l'a honoré de sa présence, tout comme le fameux Li-Hung-Chang de diplomatique et incongrue mémoire, ainsi que des centaines d'autres célébrités dont les signatures autographes figurent dans les précieux registres de l'hôtel de la place Dominion.

La compagnie du Windsor a un capital payé de \$600,000 et une émission d'obligations de \$290,000. Les obligations rapportent 4 1-2 pour cent d'intérêt, tandis que les actions ont, annuellement, rapporté de 3 à 6 pour cent.

En mai 1905, les directeurs ont autorisé une émission de \$1,000,000 d'obligations et \$400,000 d'actions ordinaires. Les directeurs et principaux membres de la compagnie sont: MM. James P. Dawes, président; William C. McIntyre, vice-président; Henry Joseph, F. L. Wanklyn, Selkirk Cross et Norman J. Dawes, directeurs.

Des voyageurs illustres, tels que sir Charles Dilke et autres, n'ont pas hésité à consacrer à l'hôtel Windsor des notes de voyages.

Sous le grand dôme de la rotonde, qui, lors de son inauguration, était signalée comme l'une des principales salles publiques du monde, combien de plans et de projets n'ont-ils pas été conçus? Là, se tracèrent une ligne de conduite les financiers qui se décidaient à construire l'immense voie ferrée du Pacifique Canadien.

Là, ces mêmes hommes prirent des résolutions qui devaient révolutionner le trafic nord américain.

En vérité, nombre de pages de l'histoire universelle furent ébauchées au Windsor, soit que de gros bonnets diplomatiques s'y soient donné rendez-vous, soit que le hasard les y ait mis en présence les uns des autres. Et nous ne parlons pas des réunions de nos politiciens canadiens, et des innombrables banquets que l'industrie ou la finance de ce pays donnèrent, jusqu'à tout dernièrement, dans l'hôtel mis à mal par le feu.



La cuisine où le feu s'est déclaré.

† Saint-Vincent de Paul et son pénitencier †

Le pénitencier de Saint-Vincent de Paul, l'un des plus importants du Canada, est situé dans l'île Jésus, sur les bords de la rivière Ottawa à environ 15 milles de Montréal, sur la grande ligne de chemin de fer qui conduit de Québec à la métropole canadienne.

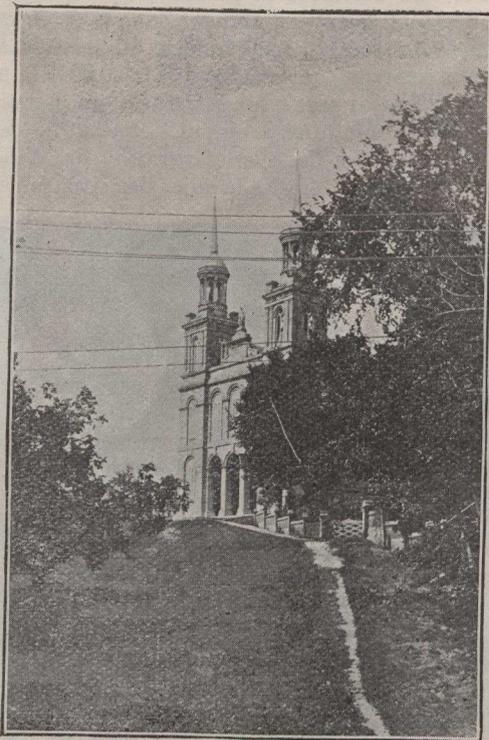
A maintes reprises, les publications de tous genres en ont donné des descriptions plus ou moins fidèles, assez souvent fantaisistes, étant donné que si l'accès en est relativement aisé pour les simples citoyens, les journalistes trop indiscrets se voient généralement éconduits avec la politesse la plus exquise par l'aimable administration. Il est d'ailleurs de toute nécessité qu'en égard à l'importance sociale de l'établissement, l'on soit tenu à la plus grande réserve lorsqu'il s'agit de pénétrer dans la vie intime de ceux que la loi a momentanément frappés mais qui, dans un avenir prochain, devront reprendre leur place au grand jour parmi la société de leurs semblables. Nous sommes parvenus cependant à nous procurer des informations inédites que nous compléterons par certaines considérations plus spécialement psychologiques, ce qui n'est d'ailleurs pas le côté le moins intéressant de la question bien que jusqu'à ce jour il semble qu'on l'ait trop volontiers tenu à l'écart.

Le pénitencier de Saint-Vincent de Paul a été fondé en 1873, succédant à l'établissement situé à Montréal, au coin des rues de Montigny et Saint-Denis et que depuis l'on a transformé en Ecole de Réforme pour les jeunes gens et les enfants condamnés par les cours de justice. L'aspect extérieur

des boissons enivrantes; ce chiffre seul est une justification assez éloquente de la campagne rigoureuse que le gouvernement et les oeuvres sociales

vais exemple par la conversation, et permet de plus aux gardiens d'exercer une surveillance plus étroite sur les détenus, tout en leur donnant à leur égard une force morale plus considérable.

Il ne faudrait pas croire cependant que cet isolement constant de l'individu livré à sa propre et unique mentalité lui devienne rapidement insupportable. Sans doute, il est pénible, surtout au début de l'internement, mais la plupart des détenus s'y accoutument assez rapidement et cela pour deux motifs. Le premier, c'est que la grande majorité d'entre eux n'est guère composée d'intellectuels, au sens propre du mot, mais plutôt d'êtres aux instincts grossiers et primitifs pour qui cette privation presque complète d'existence cérébrale n'a que la valeur d'un article quelconque inscrit au règlement de la maison. Le second motif, c'est que le "bien-être" matériel (j'insiste sur ce mot qui semble singulièrement déplacé dans cette circonstance) dont ils jouissent au pénitencier leur compense et au delà la privation des libertés de penser et d'agir dont ils jouissaient dans la vie commune. Eux-mêmes déclarent que la vie au pénitencier est un paradis en comparaison du régime des prisons communales. C'est pour ce motif que l'on voit si fréquemment dans les cours de justice les accusés espérer et même réclamer une condamnation d'une durée de plus de deux ans afin d'être envoyés dans leur villégiature d'élection. Un seul point de détail les fait parfois soupirer: c'est l'uniformité du menu hebdomadaire. Chaque jour de la semaine en effet, ramène son "bill of fare" aussi invariable, aussi in-



L'église paroissiale de St-Vincent de Paul, P. Q.



Le couvent des Sœurs de la Providence.

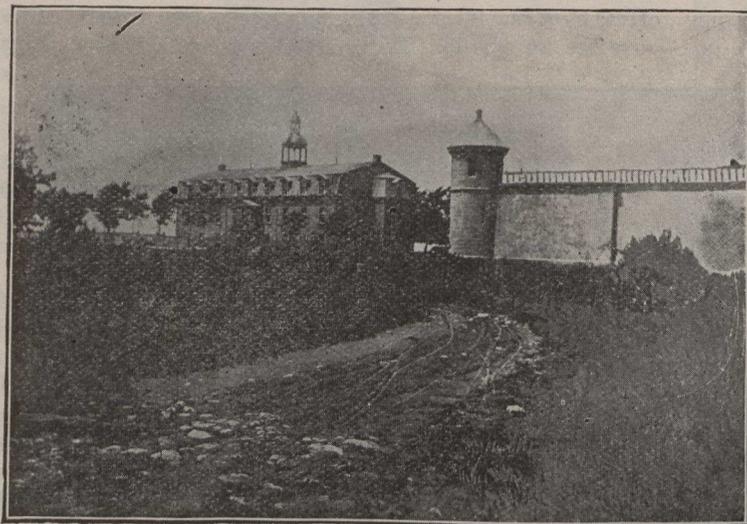
de tous genres mènent en ce moment contre le terrible fléau de l'alcoolisme qui ravage notre beau pays.

Le régime du pénitencier de Saint-Vincent de Paul est le système cellulaire dans toute sa rigueur. Chaque détenu habite dans un local particulier, où il prend également ses repas. Il lui est formellement interdit d'adresser la parole à qui que ce soit, sauf à ses gardiens quand le service l'exige et à l'aumônier qui vient lui prodiguer chaque jour



Le principal hôtel de St-Vincent de Paul P. Q.

en est des plus imposants et les constructions massives qu'il renferme lui donnent l'allure d'une formidable et sombre forteresse. Il peut contenir 480 détenus. Ce chiffre a été presque atteint il y a trois ans, alors qu'il ne restait plus qu'une place disponible. Depuis la loi de la libération conditionnelle, le "ticket of leave", il a sensiblement diminué. Actuellement, il s'élève à 356, parmi lesquels nous relevons 292 catholiques, 62 protestants et 2 juifs. Tous ces détenus ne sont frappés que de peines temporaires. Le nombre des condamnés à vie ne dépasse pas une dizaine. Il est à remarquer que la plupart des condamnations prononcées contre eux ont eu pour cause éloignée, sinon prochaine, l'ivrognerie. La proportion en est vraiment effrayante; elle s'élève à près de 75 pour cent. Nous n'avons pas à épiloguer ici sur ce résultat désastreux produit par l'abus

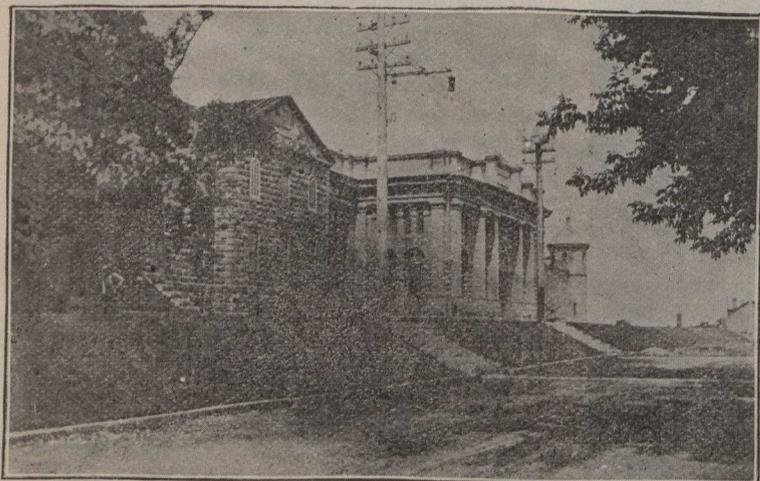


Champ de culture appartenant à l'administration du pénitencier.

dissolublement lié à son nom que le numéro sur la casaque d'un détenu. Il paraît que cette monotonie dans les repas de la semaine, très salulaire au début, ne peut guère se supporter au delà de deux années et qu'après ce laps de temps, les prisonniers souffrent d'une manière sensible. Cela n'a d'ailleurs qu'une importance secondaire, étant donné que l'état sanitaire général est on ne peut plus parfait. Les maladies graves sont rares, et en ce moment même, on ne signale à l'infirmerie que quelques cas sans gravité.

Comment pourrait-il en être autrement si l'on considère la merveilleuse situation du village de Saint-Vincent de Paul! Car il ne faut pas oublier, que tout intéressant qu'il est, le pénitencier n'est pas seul à attirer l'attention du touriste qui visite l'île Jésus.

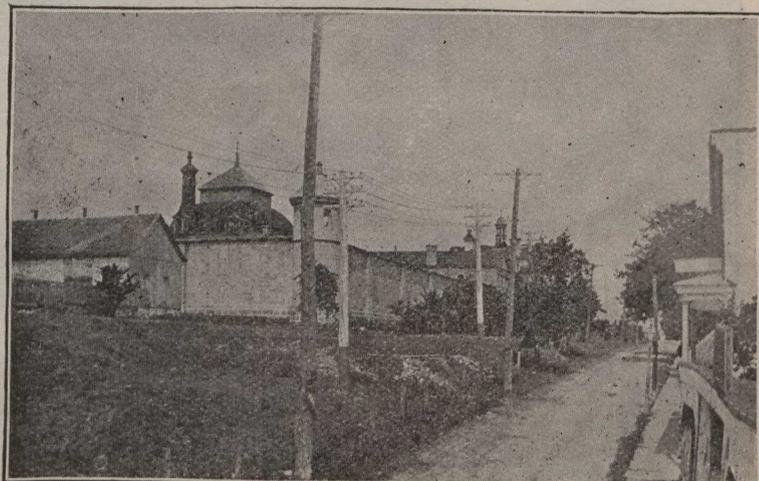
(La suite à la page 1232)



L'entrée principale du pénitencier de St-Vincent de Paul, P. Q.

les consolations de la religion. Les condamnés ne se trouvent réunis que dans les ateliers et à la chapelle pour le service divin, et là comme toujours le silence perpétuel est obligatoire.

Ce régime cellulaire, de l'avis d'un grand nombre de criminalistes distingués, est infiniment supérieur à celui de l'emprisonnement en commun. Il empêche d'abord la propagation du mau-



En partie, le mur de ronde du pénitencier longe la voie publique.

La diligence de Deadwood

(ŒUVRES AMÉRICAINES)

WILLIAM CUDY, mieux connu sous le nom de Buffalo Bill, a offert récemment au musée de Washington une voiture bien curieuse, non pas à cause de sa forme peut-être, mais en raison du nombre prodigieux d'aventures dont elle a été l'objet, alors qu'elle convoyait entre Cheyenne et Deadwood, en 1876 et les années suivantes, les chercheurs d'or et leur butin.

"La diligence de Deadwood, a dit Buffalo Bill au directeur du musée de Washington en lui offrant le véhicule que nous représentons ici, a été durant sa longue existence un champ de bataille ambulante".

C'est l'exacte vérité. La malheureuse voiture publique a rarement fait un voyage sans être assaillie par les Indiens Sioux ou par les bandits qu'avait attirés en Californie la fièvre de l'or, et qui préféraient s'approprier le précieux métal de vive force que se donner la peine de le chercher. C'est au point qu'après avoir roulé quelque temps, il avait fallu la blinder, littéralement, d'épaisses plaques de tôle, tant pour boucher les trous dont elle avait été criblée par les balles que pour donner un semblant de sécurité à ses voyageurs.

On continuait à l'utiliser, cependant, pour cette excellente raison qu'il n'existait pas alors d'autre moyen de transport à travers les Montagnes Noires.

La diligence de Deadwood fut construite en 1863 à Concord et achetée par une maison de commerce californienne qui la fit voyager, non par terre (car, vu la longueur du trajet et les accidents de terrain, elle serait arrivée en morceaux) mais par mer, et autour du cap Horn. Ce début, pour une patache, ne manquait certainement pas d'originalité. Ce n'était cependant que le commencement d'une suite de péripéties presque invraisemblables.

En 1874, l'or était découvert dans les Montagnes Noires, et chacun de nous sait quel énorme afflux d'aventuriers se jetait vers la Californie, venant de tous les points du globe, attiré là par le mirage resplendissant et par les récits qui se colportaient partout, amplifiés d'étape en étape, et suivant lesquels tout le monde pouvait, là-bas, réaliser une fortune énorme en quelques jours.

Tous ceux qui se ruèrent vers les placers n'é-

taient pas d'honnêtes chercheurs d'or; il y avait dans le nombre pas mal d'individus ayant eu des démêlés avec la justice de leur pays, et qui se réfugiaient là dans l'espoir de butins faciles. Ils étaient d'ailleurs tellement nombreux que la surveillance de leur entrée dans le pays était à peu près impossible. Ils ne tardèrent pas à faire parler d'eux, et la découverte de l'or — c'était à peu près inévitable — ouvrit une ère de crimes et de brigandages dont le souvenir n'est pas encore effacé.

Pour en revenir à notre diligence, elle accomplit son premier transport de poudre d'or en 1876, vers la fin de décembre, c'est-à-dire envi-

son siège et les chevaux disparurent, enlevés par les bandits. Le "Deadwood Coach" resta en panne au milieu d'un bois, avec ses morts et ses blessés.

Depuis lors, l'escorte fut doublée; les hommes qui la composaient choisis parmi les montagnards les plus courageux et les plus expérimentés.

Les attaques ne diminuèrent pas cependant.

Elles devinrent, au contraire, de plus en plus fréquentes; il semblait que le nombre et l'audace des pirates grandissaient à mesure qu'on prenait contre eux de plus sérieuses précautions.

Nous n'entrerons pas ici, faute de place, dans l'énumération détaillée des assauts qu'eut à subir la célèbre diligence californienne, bientôt couverte de nobles cicatrices. Nous dirons seulement qu'on en compta plus de soixante avant la mise à la retraite définitive du véhicule, et nous conterons brièvement le dernier, à la suite duquel le coach fut baptisé "Johnnie Slaughter".

Johnnie Slaughter, qui était le nom de son conducteur, par une curieuse coïncidence signifie en anglais "boucherie, carnage".

Il lui fallut un certain courage pour accepter l'emploi, après les mésaventures souvent mortelles auxquelles avaient été exposés ses prédécesseurs. Il suivait la route au fond d'une vallée, entre deux bois de pins, douze hommes veillant à l'intérieur et sous la bâche sur les deux cent mille dollars en poudre d'or que contenait le coffre, lorsqu'un coup de feu le renversa de son siège.

Les chevaux, ne sentant plus sa main, s'arrêtèrent subitement.

L'escorte sortit en hâte, et, prise entre deux feux, sans abri, tirant au jugé sur un ennemi dissimulé dans les arbres, commença un combat inégal et qui ne pouvait durer longtemps.

Dix minutes après, en effet, la moitié de leur effectif était à terre, blessé ou mort, et le reste cherchait son salut dans une fuite précipitée.

Les rôdeurs de bois arrivaient alors à toute vitesse, dételèrent, pillèrent et disparaissaient, ne laissant sur la route que la pauvre "Johnnie Slaughter", baptisée du nom de son dernier conducteur, mais tellement criblée de balles, tellement éventrée, tellement démantibulée de toutes parts qu'il ne fallait plus songer à lui demander aucun service.

Elle reposera maintenant dans une des galeries du musée de Washington. Avouons qu'elle aura bien gagné ce repos, et que peu de pataches eurent une existence aussi mouvementée que la sienne.

CHARLIE DODGE



Les maraudeurs pillaient...

ron six mois après le massacre d'une expédition commandée par le général Custer, et qui était chargée d'une mission de surveillance du pays. Le chargement représentait 300,000 dollars, dont 250,000 appartenaient aux frères Wheeler et le reste à des mineurs qui avaient désiré profiter du convoi dûment escorté. L'or arriva sans en-

combre à destination. Mais au retour, la voiture amenant aux gisements de nouveaux chercheurs d'or fut attaquée par les Sioux qui infestaient encore le pays. Tout fut à peu près massacré; les voyageurs furent dévalisés; le cocher fut scalpé sur

Petite histoire de la sténographie

Le besoin d'écrire vite et d'être compris, soit en captant la parole de l'auteur, soit en copiant un texte, ont motivé l'invention de la sténographie. ("stenos", serré; "graphô", j'écris). Mais cette découverte ne compte pas parmi les gloires du XIXe siècle.

Les Grecs connaissaient déjà la sténographie. Et Cicéron avait un affranchi chargé de recueillir ses discours au moyen de signes abréviatifs, pour un grand nombre de paroles. Il y avait au moyen âge des écrivains qui faisaient profession de reproduire les sermons et les discours des grands orateurs. L'écriture usuelle était trop laborieuse. Ces hommes — on les appelait "reporters" — employaient donc des contractions, propres à chacun d'eux. Mais parce que ces abréviations étaient rudimentaires et ne pouvaient signifier qu'un nombre restreint de mots, les reporters ne prenaient note que des passages des tours caractéristiques et des mots saillants de l'orateur, comme on le fait encore aujourd'hui. Ils refaisaient ensuite de mémoire et de leur mieux ces morceaux d'éloquence destinés à être vendus au peuple, dans les rues.

Et nos pères, dès le XVIIe siècle, avaient conçu l'idée d'écrire aussi vite qu'on parle. M. René Havelle, un sténographe compétent et érudit nous l'a appris par ses recherches.

"Un certain grammairien diffus, Ramsay, composa, dès l'an 1720, une méthode d'écriture par signes conventionnels, qui fut reconnue impraticable; mais après lui vint un M. de La Valade, gentilhomme lettré, qui commença, vers 1774, par trouver à l'ouvrage qu'il méditait un titre dont la complication et le poncif sont du temps: "Tachygraphie française ou l'art d'écrire tous les mots en abrégé par une méthode facile et analogue à la langue".

Puis à l'aide de quatre cents caractères, chiffre considérable, évidemment, mais d'une combinaison fort ingénieuse, il composa sa sténographie particulière, la première vraiment inspirée d'un esprit suffisant de simplicité voulue et vraiment pratique, malgré beaucoup de complications qu'on eût pu faire disparaître.

Ce système, celui du phonographisme, éprouvé depuis, établissait un alphabet dans lequel chaque son avait un caractère aussi simple que les liaisons le permettent. Ses distinctions entre les diverses nuances phonétiques de la langue française constituent à elles seules un chef-d'oeuvre de science et de précision.

Il y a, au musée du château Ramsay, à Montréal, un bouquin qui semble renfermer le premier essai de sténographie fait en Angleterre. Publié vers le même temps que celui du gentilhomme La Valade, son frontispice se lit ainsi :

The Pen's Dexterity
or the Art of Short-Writing
Improved

By incomparable contractions whereby a sentence
is writ as Soon as a Word

IEREMIAH RICH

London

(La date manque)

M. Emile Duployé a imaginé la sténographie moderne, c'est-à-dire essentiellement phonétique, et que MM. I. Pitman, Byrne et Pernin ont adaptée après modifications, à la langue anglaise, au cours des vingt dernières années.

La sténographie, vû son incontestable utilité, est devenue un complément fort désirable de l'instruction actuelle qui, avec son caractère "d'école pour la vie" exige des connaissances toutes pratiques. Par exemple elle est obligatoire dans l'armée allemande, et nombre d'écoles européennes l'exigent à l'examen d'admission aux études.

Depuis un tiers de siècle cet art ingénieux a vu ses règles modifiées, sa pratique et ses applications vulgarisées d'une façon étonnante. On apprend la sténographie sans autre maître qu'une plaquette de cinq cents, et des revues nous mettent à même de devenir habile dans l'art d'écrire aussi vite que l'on parle.

EMILE MILLER

Le Portrait

(Concours littéraire de l'ALBUM UNIVERSEL)

J'AVAIS pour amie, lorsque j'étais au couvent du Sacré-Coeur, une charmante petite Parisienne, dont le père, lieutenant-colonel, habitait le midi de la France. Elle était charmante, je le répète... à mes yeux du moins. Nos maîtresses étaient-elles de mon avis? Je n'oserais l'affirmer, car elle était paresseuse comme un loir, et toujours disposée à faire des farces qui mettaient le désarroi dans les classes et dans les dortoirs; mais elle était si gaie, si bonne, si complaisante... quand il ne s'agissait pas d'aider à faire un devoir, que toutes nous l'aimions et lui évitions bien des punitions.

Sa mère, étant venue passer une semaine à Paris, la présenta à une famille amie chez laquelle elle devait désormais passer ses jours de congé. Elle revint enchantée de cette visite, et nous dépeignit ses nouvelles connaissances sous les traits les plus flatteurs; elle nous parla surtout d'un certain sous-lieutenant tout frais sorti de Saint-Cyr, et qui nous parut avoir produit un grand effet sur sa petite tête de pensionnaire. Mais, à partir de ce jour, Marguerite changea absolument de caractère, et sa belle gaîté fit place à une gravité extraordinaire.

A tout ce que nous lui disions, elle répondait par des soupirs qui nous faisaient supposer un petit roman, et nous n'étions pas loin de l'envier. J'espérais qu'elle m'aurait prise pour confidente, mais pas du tout: elle paraissait me considérer comme une petite fille à laquelle on est obligé de cacher certaines choses. Inutile de dire combien j'étais vexée!

A la suite d'un nouveau congé, elle revint plus sérieuse que jamais, et je la vis qui embrassait à plusieurs reprises une photographie renfermée dans un joli médaillon. Sous un prétexte quelconque, je passai derrière elle, et je vis que c'était un tout jeune officier. Il n'était pas besoin d'être clerc en Sorbonne pour deviner que c'était notre jeune sous-lieutenant. Son manège se renouvela plusieurs fois pendant la classe, si bien que je finis par lui dire: "Marguerite, je ne veux pas me mêler de vos affaires, mais mère Marie-Madeleine va s'apercevoir de ce que vous faites." Elle rougit beaucoup, mais ne répondit rien.

Le lendemain, elle recommença de plus belle, se cachant déjà moins, si bien que notre maîtresse de classe, qui l'observait depuis quelque temps, finit par lui dire: "Marguerite, apportez-moi donc ce que vous embrassez avec tant de plaisir." La pauvre petite amie ne savait où se cacher.

—Ce n'est rien, Madame; c'est mon médaillon qui s'est retiré de la chaîne, je vais l'arranger; maintenant, je vais faire mes devoirs...

—C'est ce que vous aurez de mieux à faire, mais, en attendant, apportez-moi ce que je vous demande.

—Mais, Madame, ce n'est rien, je vous assure.

Mais elle continuait à être rouge comme un petit coq, et paraissait bien gênée.

Voyant qu'elle ne bougeait pas, notre maîtresse descendit de son siège, placé bien haut pour mieux surveiller la classe, et se dirigea vers la coupable:

—Marguerite, remettez-moi votre médaillon.

—Oh! Madame, je vous en prie!...

—Marguerite, si vous ne cédez pas à l'instant, j'envoie chercher Madame la Supérieure.

A cette menace, la pauvre petite amie vit bien qu'il fallait céder; mais elle paraissait avoir bien de la peine à trouver la chaîne, qu'elle faisait exprès s'accrocher à ses dentelles. Enfin, avec un grand soupire, elle la remit, ainsi que le médaillon, à mère Marie-Madeleine.

—De qui est ce portrait?

Pas de réponse, mais un air excessivement gêné.

Voyant qu'elle n'arriverait à rien, notre maîtresse lui dit:

—C'est bien, mon enfant, puisqu'il en est ainsi, nous allons l'envoyer à Monsieur votre père, qui pourra peut-être nous renseigner mieux que vous.

—Oh! non, Madame; pas à papa, je vous en prie.

—Alors, Marguerite, vous n'avez qu'un mot à dire...

Mais ce mot, elle ne le disait pas.

—Puisqu'il en est ainsi, Mademoiselle, vous ne resterez pas avec vos compagnes, auxquelles vous donnez un si mauvais exemple; votre pupitre va être placé dans un coin de la classe, et je défends à qui que ce soit de vous parler, jusqu'à ce que nous ayons une réponse à notre lettre. Faites ce que je vous dis.

Pauvre petite Margot! J'aurais voulu la consoler, tout au moins lui montrer par mes regards que j'étais toujours son amie, mais elle baissait la tête, n'osant regarder personne.

Trois jours se passèrent, qui nous parurent des siècles. Enfin, le matin du quatrième, Madame la Supérieure entra, une lettre à la main, la figure impassible. Inutile de nous recommander le silence: on aurait entendu une mouche voler...

—Mademoiselle Marguerite, venez vous mettre au milieu de la classe, devant mon pupitre, en présence de toutes vos compagnes, devant lesquelles je vais lire la lettre de Monsieur votre père. La faute a été publique, la réparation doit l'être. Ecoutez, Mesdemoiselles:

"Madame la Supérieure,

"Je reçois à l'instant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; je comprends les inquiétudes que vous avez dû avoir et les soucis que vous avez causés cette vilaine enfant. J'en suis d'autant plus désolé qu'elle ne changera jamais, car je vous le dis, la rougeur au front: chez elle, c'est de l'atavisme; elle tient de sa mère, qui, à l'âge qu'elle a et mère de quatre enfants, n'est heureuse que... quand elle peut me jouer un bon tour; alors sa joie ne connaît plus de bornes. Ce beau jeune homme — c'est vous, Madame, qui l'appellez ainsi, — c'est "moi" à l'âge de vingt-cinq ans, lorsque j'étais jeune sous-lieutenant. Ce temps-là est loin. Mais que dire à cette enfant, qui vous a causé tant d'insomnies? Je suis sûr, Madame, que vous allez être si contente de ce dénouement, auquel vous étiez loin de vous attendre, que vous allez faire comme nous: rire de bon coeur. Cependant, il lui faut une punition: j'avais une photographie toute récente à lui envoyer; je la garde: elle en fait trop mauvais usage."

—Pourquoi, Marguerite, lui dit Madame la Supérieure, quand elle eut fini, avez-vous joué pendant si longtemps une pareille comédie?

—Pour rire, Madame.

—Eh bien! allez et ne péchez plus.

—Amen! répondit tout bas notre incorrigible.

MARGERYVE.

Conte de Noël

(Concours littéraire de l'ALBUM UNIVERSEL)

PAR l'univers chrétien, les cloches, à toute volée, chantent Noël! Aux pieds d'un faible Enfant, la foule pieuse accourt s'agenouiller, adorer; une crèche devient autel. Noël! des petits, des humbles, c'est la fête; car c'est en ce jour qu'un Dieu, pour faire plus sûrement la conquête de leurs coeurs, d'immense, de tout puissant, comme eux s'est fait pauvre enfant. Noël! riante vision où s'entassent, califichets, bonbons, jouets; merveilles d'invention. Pour mêler sa note joyeuse à cette fête de la religion du foyer, Dame Nature, comme une jeune fiancée, tout de blanc s'est vêtue. Ainsi les arbres, les arbrisseaux, dépouillés depuis des mois déjà de leur parure, courbent aujourd'hui leurs têtes sous l'étrange éclosion de fleurs immaculées que l'on disait ciselées dans le nacre et le cristal.

C'est à l'heure, où dans l'église du village, s'exhalent les derniers parfums de la prière et de l'encens béni. A travers les vitraux on voit du jour qui fuit, les rayons ternes et froids; l'ange du sanctuaire est en ce moment seul adorateur. Des pas légers, soudain, éveillent les échos de la sainte demeure et Thérèse, une fillette de quatre à cinq printemps s'avance timidement. Sa démarche tra-

hit l'émoi mystérieux que fait naître dans sa jeune âme, ce silence que l'on sent, là n'être pas le vide, le Christ majestueux et jusqu'à cette petite flamme qui, comme l'oeil du Bon Dieu, veille sans cesse dans le saint lieu.

La visiteuse ingénue s'arrête bientôt devant la crèche où le Sauveur naissant est couché demi-nu sur la paille. Thérèse contemple le coeur rempli d'alarmes ce suprême dénûment, tout en faisant dans son fors intérieur de graves réflexions: "Que deviendra ce pauvre petit Jésus seul dans cette grande église lorsqu'il fera nuit, qui le bercera, le réchauffera; déjà ses mains, ses pieds sont glacés", et l'enfant avec une naïve audace les touche, puis les baise... Enfin, elle n'y tient plus: se dépouillant de son fichu de laine, elle prend dans ses bras l'Enfant Jésus et l'en couvre avec sollicitude, tout en lui murmurant des mots si doux, si tendres, que son ange gardien les redit à genoux. C'est fait... pressant sur son sein son Protégé, elle a bientôt parcouru la nef et de sa mignonne main poussé la porte massive du temple, lorsque sur le seuil, elle croise le vieux pasteur qui, d'un regard a deviné le naïf forfait, mais n'en laisse rien paraître. Bon-

jour, fillette, dis-moi, as-tu vu la crèche et le petit Jésus; que lui as-tu demandé?... — Rien, Monsieur le curé, parce que je crois qu'il a tout donné et qu'il est maintenant pauvre, bien pauvre, puisqu'il n'a pas de robe, ni de bas; aussi je l'amène avec moi pour l'habiller, car il doit avoir froid. — Mais ta maman non plus n'est pas riche, et peut-être ne voudra-t-elle pas lui acheter de robe, ni de souliers. — Maman disait l'autre jour à une Madame, je l'ai entendu, qu'il faut toujours donner à ceux qui ont moins que nous, eh bien, mon petit frère Louis a trois robes et je suis sûre que maman voudra bien en donner une et des bas aussi. N'est-ce pas, que tu seras fier de mettre la robe neuve de Louis; et disant cela Thérèse écoute le fichu de laine et se penche vers l'Enfant Jésus pour mettre un baiser sur son front. O prodige d'indicible bonté! les yeux de l'Enfant Jésus se sont animés, ses lèvres esquissent un adorable sourire et il rend à la fillette sa caresse. Devant ce spectacle digne du ciel, le prêtre ravi murmure: Innocence! charité, combien vous êtes aimables pour mériter même ici-bas une récompense semblable: le baiser d'un Dieu.

FRANCINE.

A travers la mode



Robe d'écolière en serge rouge garnie de piqures et de boutons dorés.

mantant presque jusque sous les bras, leur cravate à deux tours et leur chapeau haut de forme.

Les modes enfantines étaient alors aussi variables que les nôtres puisqu'elles les suivaient; elles sont, au contraire, presque immuables depuis huit ou dix ans, ce qui est probablement un signe qu'on ne saurait trouver mieux. Les robes anglaises, longues et amples, — point trop longues cependant. On était aussi arrivé dernièrement à des exagérations ridicules dans ce sens, les manteaux Empire, les costumes marins ont au moins un avantage fort apprécié des mères économes et qui manquait aux vêtements ajustés, aux robes exagérément courtes longtemps en faveur, c'est qu'ils sont presque toujours usés avant de devenir trop petits. Un enfant dont le développement est normal peut les porter au moins deux ans sans qu'ils paraissent étriqués.

Il est très difficile d'évaluer, d'une façon précise, le budget de toilette annuel d'un enfant. Ses vêtements, linge, robes, manteaux, coûtent très cher, relativement à leur taille, quand on les achète tout faits. Ils reviennent à presque rien quand on les fait soi-même, quand on prend la peine de chercher des coupons, d'un très court métrage, toujours plus avantageux que les grands coupons dont la vente est assurée parce qu'ils ne peuvent servir qu'à un petit nombre d'usages. On ne saurait se figurer l'économie que peut réaliser une maman industrielle quand elle prend la peine de confectionner elle-même tout le trousseau de ses enfants.

Une petite robe d'enfant de trois ans, toute simple, un peu soignée comme façon, taillée dans une étoffe solide et jolie coûte de \$5.00 à \$8.00 selon la nouveauté du modèle, selon la maison où on l'achète. Or, il ne faut pas plus de une verge

Jolie robe couturière en cachemire réséda garnie de velours vert.

JAMAIS on n'a habillé les enfants plus simplement et mieux qu'à présent, jamais leurs vêtements n'ont laissé plus de liberté à leurs jeux, plus de souplesse à leurs mouvements.

La forme, la coupe de ces vêtements est aussi beaucoup plus seyante pour les petits, mieux appropriée à leur taille depuis qu'on a cherché des façons spéciales pour eux, depuis qu'on ne se contente plus, ainsi qu'on le faisait autrefois, de copier les modes des grandes personnes.

En feuilletant la collection d'anciens journaux de mode on trouve de bien amusantes figures de fillettes affublées de crinolines, de poufs, de corsages ajustés, de tournures; coiffées de capotes énormes ornées de plumes; puis des petits garçons qui ont l'air d'être la réduction en miniature de leur papa avec leur pantalon à sous-pied

et demie d'étoffe en grande largeur pour l'exécuter, et on peut avoir pour \$5.00 cinq ou six coupons de cette longueur.

De même, pour cet âge, une chemise simple, bien bébé, sans garnitures compliqués mais en batiste

trois jupons à corsages nécessaires à l'entretien annuel d'un trousseau de petite fille. C'est le strict minimum et, bien entendu ce linge ne compose pas tout le trousseau de l'enfant, il est destiné seulement à remplacer ce qui s'use chaque année.

Les lainages légers et souples sont fort à la mode cette saison; ils conviennent surtout aux vêtements d'enfants. Le cachemire, le drap d'été, la mousseline de laine, le voile sont parmi les plus jolis; ils s'obtiennent en toutes couleurs aussi bien qu'en blanc. Les plis, le gaufrage, les bouillonnés, etc., se font admirablement dans ces tissus et le velours et la soie s'associent à ravir avec eux. Les robes à guimpes sont toujours très portées par les fillettes; elles se font le plus souvent avec une berthe soulignant l'encolure.

Une jolie robe de ce genre est faite en cachemire; le corsage est attaché à la jupe droite plissée et la berthe à contours de fantaisie est faite d'un tissu différent, elle est ornée d'entre-deux.

Une robe plus simple se fait avec fermeture russe elle est aussi attachée à une jupe droite. Des bandes de galon et des boutons la garnissent.

Un vêtement commode et chaud pour les fillettes et les jeunes filles de quatre à seize ans, est la mante formant double collet, généralement désignée sous le nom de cape "officier". L'encolure peut être complétée par un col droit ou un col rabattu, et le capuchon pointu doublé en soie de nuance vive est à la fois joli et pratique.

Le costume marin convient pour fillettes ou garçonnets; il semble jouir d'une plus grande popularité chaque saison. Un modèle nouveau, légèrement modifié, comprend une blouse à passer par dessus la tête ou fermée devant. Les épaules sont tombantes et le dos se continue pour former un étroit empiècement auquel les devants sont légèrement froncés. Le plastron à col droit est entouré par un col marin. Les manches bouffantes et les manches marin conviennent également au modèle. La jupe à cinq lés est ornée de plis de côté piqués à hauteur d'empiècement ou tombant librement. Un joli costume de ce genre peut être fait en serge bleu foncé avec de la tresse rouge et un plastron en soie rouge comme garniture. Ce modèle convient surtout à une fillette un peu grêle. La cheviotte, le mohair, le cachemire et la serge reproduiront bien ce modèle; les tissus lavables épais conviennent également.

N'oublions pas qu'un col et des manchettes en fine toile blanche prêtent un cachet tout particulier à une robe russe en lainage foncé. De même, il en est d'une ceinture en cuir blanc.

JACQUELINE.



Tunique en plaid sur blouse de soie ou de mousseline blanche. Très jolie.



Manteau trois quarts en drap beige orné de plis et de pattes piquées. Col et revers en velours vert.

finement cousue, ornée d'une valenciennes basse, surmontant une guirlande très légère, brodée à la main, coûte de \$2.00 à \$6.00 tandis qu'on peut acheter pour \$2.00 à \$2.50 douze verges de bon coton suffisamment solide dans lesquelles on taillera aisément quatre chemises, six pantalons



Petite robe en lainage mélangé bleu et rouge, garnie de velours bleu et d'un empiècement en dentelle d'Irlande.



Costume tailleur en cheviotte bleu foncé. Plis piqués, boutons d'argent et galons brodés comme garniture.

La messe à Paris sous la Terreur

DANS ce numéro, l'Album Universel donne un intéressant article sur le Concordat, qui, mettant les choses au point, fit de nouveau de la France la "fille aînée de l'Eglise".

Pour que nos lecteurs se fassent une idée exacte des horribles excès que la révolution française commit contre le catholicisme, nous publions aujourd'hui quelques extraits d'un superbe article du maître écrivain Edmond Biré. Ils montreront sous un jour sanglant le gouvernement français de la fin du XVIII^e siècle, qui immola tant d'innocentes et saintes victimes. Plaise à Dieu que la France, actuellement aux mains de sectaires, ne connaisse plus de jours aussi sombres que ceux rappelés dans les émouvantes lignes suivantes.

* * *

Si la Révolution française fut antimonarchique, elle fut surtout antichrétienne. Son oeuvre capitale fut de chasser et de tuer les prêtres, de fermer et de profaner les églises, d'arracher de l'âme de la France la foi catholique.

A l'Assemblée constituante revient le triste honneur d'avoir inauguré cette guerre impie. Elle supprime tout d'abord le clergé comme ordre politique et le dépouille de ses biens, elle décrète que la religion catholique cessera d'être la religion de l'Etat et ne sera plus qu'une simple Société religieuse, à côté du protestantisme et du judaïsme. Après lui avoir enlevé son rang d'honneur, les ennemis de l'Eglise lui enlèvent son gouvernement, c'est-à-dire cette autorité spirituelle qu'elle a reçue de Dieu pour maintenir l'unité et la pureté de la foi. Le 12 juillet 1790, la Constitution civile du clergé est votée : elle bouleverse la discipline de l'Eglise, ce qui est une usurpation spirituelle; elle rejette l'autorité du Saint-Siège, ce qui est un schisme; elle transporte aux assemblées électorales, à la foule, le pouvoir d'institution et de juridiction qui appartient à l'Eglise, ce qui est une hérésie.

Restait à imposer aux consciences le schisme et l'hérésie. Ce fut l'objet d'un second décret, celui du 27 novembre. Il disposait que les archevêques, évêques, vicaires généraux, directeurs de Séminaires, curés et vicaires, tous les ecclésiastiques réputés fonctionnaires publics, seraient tenus, sous peine de destitution, de prêter serment à la Constitution civile.

La persécution était proche, l'Assemblée législative allait tirer les conséquences des principes posés par l'Assemblée constituante. La Législative, c'est la Gironde, et ce qui distingue par-dessus tout les Girondins, c'est la haine violente qu'ils éprouvent pour le prêtre. La Législative multipliera donc les lois contre l'Eglise. A la veille de se séparer, le 26 août 1782, elle rendra un décret, aux termes duquel tous les ecclésiastiques non sermentés qui, dans un délai de quinze jours, n'auront pas quitté le royaume, seront déportés à la Guyane française.

A la Législative succède la Convention, la Terreur bientôt est à l'ordre du jour. Ce n'est plus seulement la déportation qu'encourent les prêtres fidèles, ceux qu'on nomme les "réfractaires", c'est la peine de mort. Le décret du 23 avril 1793 édicte la peine capitale avec exécution dans les vingt-quatre heures contre tout prêtre non sermenté surpris sur le territoire de la République.

Tous les prêtres cependant ne partiront pas. Beaucoup resteront, soit dans les départements, soit à Paris. Sans souci des dangers auxquels ils s'exposent, ils continuent à dire la messe et à confesser, à visiter les malades, à administrer les sacrements. Une carte de civisme est rigoureusement exigée pour circuler avec sécurité dans les rues de la capitale. Ne pouvant décliner ni leur nom ni leur qualité, plusieurs de ces prêtres, pour se la procurer, seraient obligés d'avoir recours à un subterfuge : ils aiment mieux s'abandonner à la conduite de la Providence. D'autres, au contraire, ne croient pas manquer à leur conscience en prenant de faux noms et de fausses qualités pour obtenir cette carte de civisme, qui, en leur permettant d'aller et de venir librement, leur donne la facilité de sauver un plus grand nombre d'âmes. Munis de leur carte, ils

montent leur garde avec un zèle qui fait l'édification des sans-culottes, si bien qu'à la condition de reparaître au corps de garde deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures, il leur est loisible, le reste du temps, d'aller en uniforme porter les secours de la religion dans toutes les maisons où leur ministère est réclamé.

Grâce à eux, non seulement un grand nombre de fidèles ont la consolation de recevoir, avant de mourir, les derniers sacrements, mais encore un grand nombre d'enfants ont le bonheur de faire leur première communion. Chose digne d'être notée, il n'est pas arrivé une seule fois qu'un de ces enfants ait commis une indiscretion pouvant compromettre



La dernière charrette.

les prêtres qui les ont ainsi appelés à la Sainte Table.

Tous célèbrent la messe et y admettent un certain nombre de fidèles. Ils la disent secrètement, dans l'ombre, comme aux temps de la primitive Eglise. Il n'est pas un quartier de Paris où plusieurs messes ne soient dites chaque matin.

L'ancien Séminaire des Missions étrangères, rue du Bac, vendu comme bien national au commencement de 1793, avait été acheté par Mlle de Saron. La salle de la bibliothèque devint le lieu de réunion de quelques prêtres, qui s'y livrèrent aux pratiques du culte, sous la direction d'un ancien Jésuite, l'abbé Delpuits. Ces assemblées avaient lieu deux ou trois fois la semaine; on n'y entraient que par billets.

Le Comité révolutionnaire de la section de l'Unité tenait ses séances dans l'ancien collège Mazarin (aujourd'hui le palais de l'Institut de France). Du-



Une messe à Paris, sous la Terreur

rant plusieurs mois, et jusqu'en juin 1794, un prêtre ne craignit pas de dire la messe tous les matins dans une chambre située au-dessus de la salle des séances du terrible Comité.

Jésus-Christ fut chassé du palais bâti par Mazarin; mais, à cette heure-là même, la plus sombre de notre histoire, combien de pauvres maisons étaient heureuses de lui donner asile!

C'est dans les plus humbles logis, dans des mansardes et des galetas, que le Maître du ciel et de la terre a pour un temps fixé ses tabernacles. Une table, une commode servent d'autels; une ardoise tient lieu de pierre sacrée. Quand les volets sont bien clos, on allume les deux chandelles de suif qui remplacent les cierges. On tire d'une cachette un crucifix, un petit missel, une chasuble. Deux verres

contenant l'eau et le vin destinés au Saint Sacrifice sont placés à côté d'une assiette commune préparée pour le lavement des mains. C'est encore un verre qui, le plus souvent, sert de calice. La messe commence, et les assistants répondent à voix basse aux paroles du prêtre. C'est à voix basse aussi, mais avec une inébranlable foi, qu'ils chantent avec lui le "Domine, salvum fac regem!"

En même temps qu'elle était dite au collège Mazarin, dans le voisinage immédiat d'un Comité révolutionnaire, la messe était célébrée en face même du Palais de Justice, à deux pas du tribunal de sang, rue de la Barillerie, No 27, chez M. Louis-Eloi Bergeron, marchand quincailler à l'enseigne des "Forges de Vulcain". On la disait régulièrement en bien d'autres endroits: rue Neuve-des-Capucines, au-dessus de l'appartement même de Babeuf; rue de Sèvres, dans deux maisons, chez Mlle des Cars et chez Mlle Trouvé; du côté de Saint-Médard, chez Mme de Kercado ou par ses soins; rue Saint-Martin, près de Saint-Merry, chez Mme Fouché, dont la maison servait d'asile à un ancien professeur et directeur du Petit Séminaire d'Autun, l'abbé Magnin, qui sera plus tard, sous la Restauration, curé de Saint-Germain l'Auxerrois.

Une religieuse Visitandine de la rue du Bac, Thérèse Chenet, et sept religieuses Carmélites de la rue de Grenelle: Angélique Vitasse, Louise Biochaye, Victoire Crevel, Elize de Corvoisin, Adèle Foubert, Philippine Lesnier, Anne Donon, après avoir été forcées, au mois de septembre 1792, de quitter leurs couvents, s'étaient réunies, pour vivre en commun, dans une maison de la rue Cassette, au numéro 11. Elles y restèrent jusqu'au mois d'août 1793, et allèrent alors demeurer rue Neuve-Sainte-Geneviève.

Dans cette dernière rue, comme dans la rue Cassette, des prêtres allaient chaque matin leur dire la messe. Arrêtées le 30 novembre 1793 et écrouées dans la prison de Port-Libre, elles furent traduites le 9 février 1794 devant le tribunal révolutionnaire. On lit dans l'interrogatoire de la Soeur Angélique Vitasse :

D. — Lorsque vous demeuriez rue Cassette, est-il venu des prêtres vous voir ?

R. — Oui, il en est venu plusieurs.

D. — Quels sont leurs noms ?

R. — J'en connais deux, dont je ne vous dirai ni le nom ni la demeure.

D. — Etaient-ce des prêtres constitutionnels ?

R. — Non, citoyen.

D. — Les avez-vous connus au couvent des Carmélites ?

R. — Non, citoyen.

D. — Qui est-ce qui les a introduits rue Cassette ?

R. — Je ne veux pas vous le dire.

D. — Les mêmes prêtres ont-ils continué de vous voir rue Neuve-Sainte-Geneviève ?

R. — Oui, quelques-uns.

D. — Exerçaient-ils auprès de vous les fonctions de leur ministère ?

R. — Oui, citoyen, ils célébraient la messe et confessaient.

Grâce à l'héroïque discrétion de la Soeur Angélique Vitasse et de ses compagnes, les prêtres qui disaient la messe rue Cassette et rue Neuve-Sainte-Geneviève échappèrent à l'échafaud.

* * *

De temps en temps, cependant, quelques-uns de ces prêtres qui, au péril de leur vie, continuaient ainsi à dire la mes-

se, étaient dénoncés, traduits au tribunal révolutionnaire, jetés à la guillotine.

L'abbé Vancleemputte, prêtre habitué de l'église Saint-Nicolas-des-Champs, avait dû cesser d'y paraître après son refus de serment à la Constitution civile du clergé. Il ne s'était pas pour cela éloigné de ses paroissiens, il n'avait pu se résigner à les quitter, même après le décret de proscription du 26 août 1792, même après le décret de mort du 23 avril 1793. Caché dans Paris, il continuait d'exercer son ministère.

Il avait, dit l'abbé Guillon, choisi un asile dans le quartier presque désert de la rue des Postes, mais les ennemis acharnés du sacerdoce, ayant appris qu'il était le directeur spirituel de quelques réunions de catholiques et qu'il leur disait la messe, les con-

fessait et les excitait à la ferveur par ses exhortations puissantes, s'étaient mis à sa poursuite. Ils découvrirent sa retraite, et Vancleemputte en fut arraché par leurs satellites.

Il comparut devant le tribunal révolutionnaire le 1er janvier 1794, en même temps que la femme Leroy, chez laquelle il avait dit la messe, et une jeune fille de vingt-deux ans, Françoise Mort, accusée d'y avoir assisté. Les deux femmes firent preuve, dans leurs réponses, de la plus noble fermeté. Voici un extrait de l'interrogatoire de la femme Leroy :

D. — Ce prêtre ne disait-il pas la messe dans ta maison ?

R. — Oui.

D. — Y administra-t-il la confession et la communion ?

R. — Oui.

D. — As-tu pris part au prétendu bénéfice de ces mêmes fonctions ?

R. — Oui.

D. — Te confessais-tu directement auprès de Vancleemputte ?

R. — Oui.

D. — Tu partageais donc les erreurs de son fanatisme ?

R. — Oui.

D. — Avais-tu sa confiance et lui la tienne ?

R. — Oui.

L'attitude de l'abbé Vancleemputte devant le tribunal ne fut pas moins courageuse. Qu'il eût conspiré, cela il le nia avec énergie ; mais, en même temps, il fit hautement profession de ses sentiments catholiques et royalistes. Il déclara que jusqu'au jour de son arrestation il n'avait pas cessé de dire la messe et d'administrer les sacrements.

— Je croyais, dit-il à ses juges — non peut-être sans une pointe d'ironie — pouvoir m'autoriser de la liberté des cultes.

Il fut condamné à mort. L'exécution eut lieu le même jour, un peu après 4 heures du soir. Quatre autres victimes étaient avec l'abbé dans la charrette. Durant tout le trajet, il ne prit aucune part aux conversations de ses compagnons. Il semblait étranger à tout ce qui l'entourait. Les mains jointes, le front baissé, dans le recueillement le plus profond, il récitait des prières. Sa mort fut celle d'un confesseur de la foi.

C'était le premier jour de l'an, le jour où, dans ces mêmes rues que traversait le funèbre convoi, on n'entendait autrefois que ce vieux cri de nos pères : "Bon jour, bon an !" La Révolution y avait substitué cet autre cri, nouveau celui-là : "A mort ! A mort ! A la guillotine !"

Parmi les victimes du 11 mai 1794, il y avait deux anciens prêtres, Antoine Desmonceaux et Louis Lecointre (soixante-treize ans), deux anciennes religieuses, Angélique Desmarest et Anne Aubert, et une vieille fille de soixante-dix-sept ans, Geneviève Goyon, qui donnait asile aux deux religieuses. Elle demeurait rue Neuve-Saint-Etienne, et un prêtre venait dire la messe dans sa maison. Le procès-verbal d'apposition des scellés énumère entre autres objets religieux trouvés chez Geneviève Goyon :

"Deux boîtes en hyvoire, une toute blanche et l'autre bordée de filets d'écaïlle dans laquelle elles renfermaient de petites hosties "dont" elles ont "portées" beaucoup de vénération pour elles et ont "laissées" échapper des larmes de leurs yeux lorsque nous touchions les dites hosties."

La découverte de ces objets indiquait que la vieille demoiselle recevait un prêtre chez elle. Dans son interrogatoire devant le Comité de la section des sans-culottes, elle ne le nia point.

D. — Si elle a reçu quelque prêtre réfractaire ?

R. — Qu'elle en a reçu un.

Elle refuse d'ailleurs énergiquement de dire son nom.

Devant le juge du tribunal, Geneviève Goyon montra la même résolution :

D. — D'où provenaient les ustensiles catholiques qui ont été trouvés chez vous ?

R. — Ils appartenaient à "celui qui disait la messe".

D. — Comment s'appelait celui qui disait la messe ?

R. — Il s'appelait comme il s'appelait.

La généreuse vieille fille fut guillotinée.

Yves Nottaire, cuisinier de l'archevêque de Paris, Mgr de Juigné, s'était, après l'émigration de son maître, retiré dans un obscur logis de la rue des Fossés-Saint-Marcel.

Leur maison, dit l'abbé Guillon, où présidait la piété animée d'une foi pure et inébranlable, était devenue un lieu de pieuses réunions pour des prêtres catholiques.

Ces messes clandestines, ces "rassemblements fanatiques" furent dénoncés et l'on arrêta Nottaire et sa femme. Ils furent envoyés à l'échafaud le 29 juin 1794.

Le 9 juillet suivant, c'était le tour d'un honnête mercier de la rue Saint-Denis, Simon-Jude Masse. Dans sa rue était un oratoire secret, où un prêtre fidèle de la paroisse Saint-Sauveur disait la messe les dimanches et fêtes. Masse ne manquait jamais de s'y rendre et d'y mener ses enfants. Cela lui valu d'être arrêté et conduit au tribunal révolutionnaire. A cette question du président :

D. — Est-il vrai que tu aies

conduit, le jour de la Toussaint dernière, tes enfants à la messe, et que tu y aies assisté ?

Il répondit :

R. — Oui, et je ne crois pas qu'on puisse me faire un crime d'avoir rempli mon devoir de chrétien et de père de famille.

Quelques heures après, il était exécuté, et, avec lui, cinquante-neuf autres victimes.

Ainsi que j'ai eu occasion de le dire plus haut, des prêtres non sermentés célébraient la messe rue de la Barillerie, à deux pas du tribunal révolutionnaire, chez M. Bergeron. Le 13 juillet 1794, une descente de police eut lieu dans sa maison. Dans un petit cabinet donnant sur la cour des ci-devant Barnabites, on trouva un prie-Dieu, des livres de piété, beaucoup de bougies "dont partie étaient des bougies à mettre dans des souches d'église", une caisse en bois "contenant tous les ustensiles nécessaires propres à dire la messe".

Dans une chambrette de la maison Bergeron, au quatrième au-dessus de l'entresol, logeait un tourneur en bois qui travaillait chez le quincaillier. Il était âgé de vingt-neuf ans et disait se nommer Pierre Sambucy. On trouva en sa possession cinq reliquaires renfermant des reliques de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, de saint Victor et de sainte Marguerite, un chapelet, des corporaux, une boîte à donner l'Extrême-Onction, en ferblanc, et à l'intérieur trois boîtes en argent remplies d'huile, avec le coton dedans. Ce tourneur en bois était l'abbé Gaston de Sambucy. Il fut arrêté, ainsi que l'abbé de Lalande. Mme Bergeron fut emprisonnée à Port-Libre. On était à quelques jours seulement du 9 thermidor : la chute de Robespierre les sauva.

* * *

Je viens de nommer l'abbé de Sambucy, ce nom vaut qu'on s'y arrête un instant. Pendant la Terreur, l'abbé Gaston de Sambucy brava tous les dangers, revêtit tous les costumes, joua tous

les rôles pour porter les secours religieux partout où cela était possible, pour pénétrer dans les prisons, pour aller jusqu'au pied de l'échafaud donner aux condamnés une suprême bénédiction.

Depuis que les bourreaux, redoublant d'activité, avaient commencé d'envoyer à la guillotine trente et quarante personnes par jour, un saint prêtre, l'abbé Béchet, vicaire général et représentant de Mgr de Juigné, avait cherché les moyens d'assurer à ces malheureuses victimes les consolations de la

religion. Il organisa le service des condamnés, qui fonctionna de la manière suivante : Des prêtres, au nombre de sept, accompagnaient tour à tour les charrettes depuis la Conciergerie jusqu'au pied de l'échafaud. Chacun d'eux avait son jour. L'un était de service le lundi, un autre le mardi, et de même pour chacun des autres jours de la semaine, jusqu'au dimanche inclusivement, car on guillotina aussi le dimanche.

La plupart des condamnés sont prévenus et savent qu'ils peuvent compter sur l'assistance d'un prêtre. On a fait dire dans les prisons qu'il y aurait toujours sur le lieu des exécutions un ecclésiastique, qui, au moment de l'arrivée des charrettes, donnerait une absolution générale. Assez souvent, d'ailleurs, pendant le trajet même, quelques-unes des victimes peuvent reconnaître le prêtre, lire dans ses regards et échanger avec lui une confession muette. Celui-ci, en effet, a bien soin, lorsque les charrettes sortent de la Conciergerie, de se placer immédiatement après les gardes nationaux qui ferment le convoi. Il tâche, par ses signes, de révéler sa présence aux condamnés, qui, étant tous assis à rebours, peuvent le voir. Ceux qui ont ainsi le bonheur de le reconnaître ne manquent guère alors d'incliner la tête, de se recueillir en eux-mêmes et de prier. La foule elle-même en est frappée et dit :

— En voilà un qui fait son acte de contrition.

Arrivé devant l'échafaud, le prêtre se place aussi près que possible des charrettes, toujours derrière les gardes nationaux. A l'instant où les exécutions commencent, il donne une absolution générale. Tous les spectateurs, dès que le bourreau a saisi la première victime, sont obligés d'ôter leurs chapeaux,

pour que ceux qui sont aux derniers rangs puissent mieux voir. Le prêtre met à profit cette circonstance : il fait en avant de son chapeau un signe de croix qui est presque toujours vu des condamnés, tandis qu'il échappe aux assistants, qui, tous sans exception, ont les yeux fixés sur les victimes.

Le prêtre ne se borne pas toujours à une absolution générale. Lorsque, par le journal du soir, il a vu que tous les condamnés étaient des hommes honorables — et c'est le cas presque tous les jours, il donne une absolution individuelle au moment où chaque condamné gravit les degrés de la fatale échelle.

Les sept ecclésiastiques chargés du service des condamnés étaient l'abbé Gaston de Sambucy, qui faisait le dimanche ; l'abbé Renaud, qui faisait le jeudi ; l'abbé Philibert de Bruillard, qui faisait le vendredi ; l'abbé de Keravenant, l'abbé de Malmaison, l'abbé de Voisins, l'abbé Charles. Ce dernier nom était un nom de guerre ; je n'ai pu retrouver le vrai nom de celui qui le portait.

Nos historiens jusqu'ici ne se sont guère occupés de ces choses. Ils dédaignent ces détails, et ils ont peut-être tort.

Pour ma part, je sais plus d'un gros livre sur la Révolution, qui ne vaut pas, pour nous faire connaître cette époque, les trente pages que Balzac a écrites sous ce titre : "Un épisode sous la Terreur", et dans lesquelles il raconte la messe célébrée par l'abbé de Marolles dans un pauvre grenier du faubourg Saint-Martin.

Le 10 thermidor, le jour où Robespierre est conduit à l'échafaud, l'abbé de Marolles, se trouvant par hasard dans la rue Saint-Honoré, voit, au-dessus des têtes de la foule, debout sur la sinistre charrette, l'homme qui lui a fait dire des messes, l'exécuteur des hautes oeuvres. — Pauvre homme ! murmura l'abbé, le couteau d'acier a eu du coeur quand toute la France en manquait !...

Cette guerre contre l'Eglise, commencée par la Constituante, continuée par la Législative et par la Convention, le Directoire voudra la poursuivre à son tour. Lutte insensée autant que criminelle et d'avance condamnée au plus misérable échec. Moins de dix ans après le jour où la Commune avait introduit Notre-Dame de la culte de la déesse Raison, le son des cloches retentissait dans les airs, les villageois se pressaient, le dimanche, dans l'église du hameau, et, le jour des Rogations, les laboureurs, en habits de fête, suivaient dans les champs, le long des blés nouveaux, la bannière du saint de la paroisse, que les oiseaux du ciel saluaient de leurs cris joyeux.

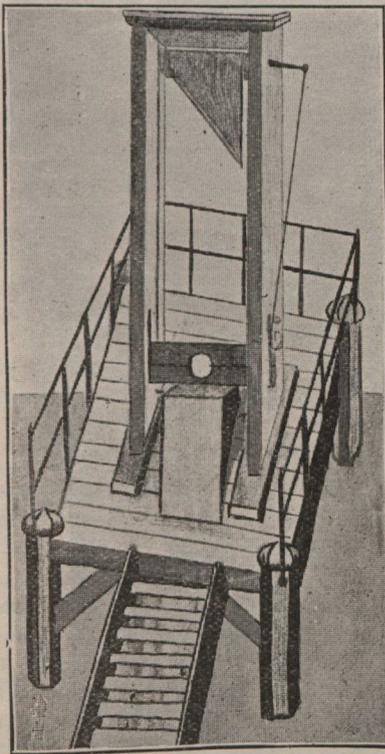
EDMOND BIRÉ



L'ABBE JACQUES DE LALANDE, Député d'Evreux à l'Assemblée Nationale. Gravure du Cabinet des Estampes

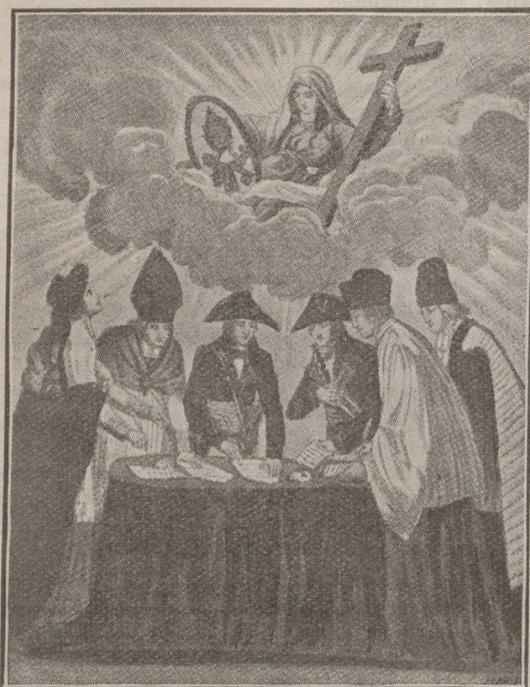


MGR PHILIBERT DE BRUILLARD, Ancien vicaire général de Paris, plus tard évêque de Grenoble (D'après Déverin)



LA VÉRITABLE GUILLOTINE Gravure du musée Carnavalet

La dénonciation du Concordat



Signature du Concordat, d'après une gravure populaire.

LA Chambre française vient de prononcer la séparation des Eglises et de l'Etat. Ce projet de loi a eu pour effet la dénonciation du Concordat, traité qui liait la France au Saint-Siège depuis juillet 1801.

A feuilleter la "Gazette Nationale", ou "Moniteur Universel", à cette époque, il ne paraissait pas qu'un fait d'une telle importance que la reprise des relations avec la papauté, venait de se produire. On était alors discret en nouvelles et laconique en communiqués.

A la page 1220 de la "Gazette Nationale", numéro du 24 messidor an IX, nous lisons, colonne du milieu, sous le titre: 24 Messidor :

"M. le cardinal Consalvi a réussi dans les négociations dont il était chargé par le Saint-Siège auprès du gouvernement."

C'est tout. La ligne suivante annonçait que le Premier Consul recevrait les ambassadeurs le 25, après la parade. Tout se passait à cette époque entre deux campagnes et quelquefois entre deux parades.

Page 1220, deuxième colonne, nous trouvons encore dans le "Moniteur" ces deux phrases qui soulignent les préoccupations du moment, sous la signature du Premier Consul :

"Bientôt cessera le scandale des divisions religieuses.

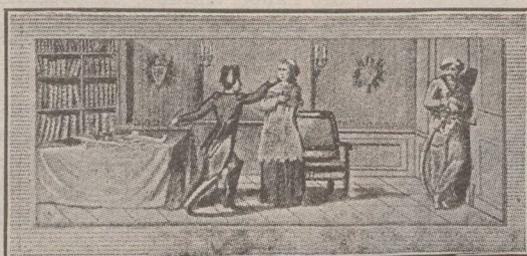
"Un Code civil, mûri par la sage lenteur des discussions, protégera vos propriétés et vos droits."

Et c'est tout.

On répète bien gratuitement que Bonaparte, par le Concordat, releva les autels. Dès l'an 1796, 32,214 paroisses étaient rendues au culte, et 4,571 autres paroisses étaient en réclamation pour obtenir le même avantage.

Bonaparte, en faisant le Concordat, obéit à d'autres considérations. Tout le secret de sa conduite est dans ce raisonnement, que M. Thiers a rapporté sans le moindre commentaire: "Il me faut, disait-il, un Pape qui rapproche au lieu de diviser, qui réconcilie les esprits, les réunisse et les donne au gouvernement sorti de la Révolution, pour prix de la protection qu'il en aura obtenue. Et pour cela, il me faut le vrai Pape catholique, apostolique et romain, celui qui siège au Vatican.

"Avec les armées françaises et des égards, j'en serai toujours le maître. Il fera ce que je lui demanderai dans l'intérêt du repos géné-



Gravure publiée sous la première Restauration pour rappeler le geste un peu vif auquel s'oublia Napoléon 1er vis-à-vis du Pape Pie VII.

ral. Il calmera les esprits, les réunira sous sa main et les placera dans les miennes."

On cite à ce sujet la jolie boutade de Lafayette à Napoléon: "Vous avez envie de vous faire casser la petite fiole sur la tête." — "Nous verrons, nous verrons", répondit le Premier Consul.

Les négociations pour le Concordat furent entamées entre Mgr Spina et l'abbé Bernier. Le point de départ du Concordat, tel que le concevait Bonaparte, était la constitution civile, décrétée en 1790, quelque peu révisée, avec les modifications qui pouvaient la rendre acceptable à Rome. On établit la circonscription des diocèses qui affectait un évêché à chaque département, l'évêque étant sous la main du préfet.

Il fallait aussi obtenir la démission des anciens évêques et amnistier l'ancien clergé constitutionnel et comprendre tous les partis dans les nominations à faire, pardonner aux prêtres mariés et reconnaître la vente des biens de l'Eglise. Mgr Spina fut effrayé de pareilles prétentions, mais Bonaparte, qui n'était pas précisément très patient, rompit les pourparlers et envoya directement son projet de Concordat à Pie VII, avec ordre à M. de Cacault, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, de le soumettre à l'acceptation immédiate et définitive du



Pie VII et les cardinaux Consalvi et Pacca.

Pape. Après des pourparlers qui traînèrent en longueur, on envoya au Premier Consul un contre-projet qui n'avait rien de commun avec le sien.

Bonaparte donna alors à M. Cacault l'ordre de quitter Rome sous cinq jours, si le projet de Concordat, tel qu'il l'avait envoyé, n'était pas accepté, et de signifier au Pape que son refus aurait des conséquences déplorables, autant pour la religion que pour la domination temporelle.

Cet ultimatum alarma fort le Pape et son premier ministre, le cardinal Consalvi, qui était très clairement indiqué dans les dépêches comme l'auteur des tergiversations.

Le cardinal Consalvi fut envoyé en France pour négocier directement. Le cardinal et M. de Cacault sortirent de Rome dans la même voiture. Le Premier Consul reçut l'envoyé de Pie VII, non en audience personnelle, mais au milieu d'une parade, devant les généraux, les consuls, les ministres, les membres du tribunal et du corps législatif; il lui dit que les pourparlers allaient reprendre immédiatement et devraient aboutir en cinq jours.

Tout fut arrêté entre le prélat et l'abbé Bernier, qui s'entendirent enfin, et, sauf une dernière alerte qui faillit tout compromettre le 10 juillet, le Concordat fut définitivement signé le 15.

Le dernier Concordat date de 1817, sous la Restauration. Nous retrouvons encore le cardinal Consalvi, qui traita avec le comte de Blacas. Ce dernier traité augmenta de 42 le nombre des évêchés et releva leur traitement.

Ces dispositions disparurent après la révolution de 1830.

Telle est l'entente qui vient d'être dénoncée par la chambre française, dont le vote a été ratifié par le sénat. Au ministère Combes revient le triste honneur d'avoir pris l'initiative du projet de séparer de l'Etat les Eglises de France et le clergé de France peut se rendre ce témoignage qu'il n'a donné aucun prétexte à cette violation d'un contrat qu'il regardait comme sacré.



CONCORDAT ENTRE LE PREMIER CONSUL et le Saint-Siège

Catherinette

Roman nouveau illustré

(Suite)

De cette prodigalité de trésors, tu tires vanité par-dessus toutes les autres petites villes et nul ne songerait à blâmer cette vanité locale, puisqu'elle contient le germe du patriotisme. On aurait pu croire toutefois, ou aurait cru qu'une chose te faisait défaut. Or, cela dépasse le domaine du vraisemblable, n'est-ce pas, honnête petite ville ? Ta considération exige qu'il ne te manque rien, pas même ce quelque chose-là. Voici que la gloire spéciale des Babylones te tente ! Certainement, tu fais la moue — c'est honteux ! — mais tu savoures un contentement secret. Car tu comptes maintenant une importance de plus et, pour les petites villes comme toi, l'important, avant tout, c'est de se donner de l'importance. Désormais on pourra dire au Parisien, au Rouennais en villégiature qui, échoué sur une banquette, en un café désert, bâille morosement sa longue soirée :

— Oh ! monsieur ! en apparence, ça n'a l'air de rien ici, mais au fond !... Quelles moeurs !... Tenez, nous avons enterré dernièrement un monsieur qui s'est ruiné ici à force d'y faire la noce... Une noce à tout casser !

V. — LA FEMME DE M. MAHOUT

L'hypothèse diffamatoire du chef de l'Harmonie municipale ne devait être qu'à demi confirmée par les événements.

M. Mahout était ruiné, en effet, et lui-même avait tenu à déclarer sa déconfiture. Le lendemain des obsèques, lorsque, en présence de sa fille et du cousin Achille, Mme Mahout se décida enfin à ouvrir le secrétaire du défunt, le premier objet qui frappa son regard fut un papier où apparaissait une grosse écriture bien connue. La pauvre femme lut :

“ Trahi par la science, aculé par la ruine, j'ai résolu de me donner la mort ”.

C'était peu, mais catégorique et, de la part d'un homme aussi avare de propos, c'était beaucoup. Quelques lignes suivaient cette déclaration laconique, mais une plume nerveuse les avait barrées. En cherchant attentivement, on réussit à reconstituer quelques mots : “ Mon enfant... ma femme... misère... ” Peut-être l'ex-professeur de mathématiques, en proie à un attendrissement anormal, avait-il tracé là quelques signes de repentir, d'affection conjugale et paternelle. Ceci resta à l'état conjectural, puisque, à la réflexion, M. Mahout s'était reproché cette phraséologie sentimentale et l'avait radicalement biffée comme entachée de faiblesse et de prolixité.

Tout d'abord l'excellente femme ne mesura pas toute l'étendue du désastre. Elle comprenait bien que M. Mahout était ruiné, mais dans la simplicité de son cœur, elle ne se croyait pas personnellement atteinte. Elle eut même ce cri généreux par où s'attestait sa candeur :

— Le pauvre ami ! Pourquoi m'a-t-il dissimulé ses embarras. Ma fortune n'était-elle pas à son entière disposition ?

Le cousin Achille, entendant cette exclamation du fauteuil où il séjournait en permanence comme s'il avait enfin trouvé sa vocation définitive, s'approcha en roulant son siège derrière lui.

— Je crains, dit-il de son organe tonitruant, je crains qu'il n'y ait pas lieu de regretter la discrétion de ce Mahout. Il ne possédait en propre aucune fortune, lorsque vous avez voulu l'épouser, et nul héritage ne lui est jamais échu. S'il a fait quelques économies sur ses appointements de professeur, elles ne pouvaient être considérables. C'était donc sur votre dot, ma cousine, et sur l'héritage de vos parents que vivait ce Mahout. Donc, s'il se déclare ruiné, il est vraisemblable qu'il vous a ruinée du même coup. Ses économies, votre dot, votre héritage, il a sans doute tout mangé.

Le cousin Achille ouvrit tout grand le gouffre de sa bouche, ce qui donna la conclusion métaphorique de sa phrase d'une étonnante justesse expressive.

Les nerfs déjà irrités par le chagrin, Mme Mahout laissa déborder son indignation. Aussi bien avait-elle retenu certain “ quand vous avez voulu l'épouser ” dont l'intention critique souleva tout un amas de griefs rétrospectifs. L'orage s'abattit en grêlons :

— Je m'y attendais... Non, mais je m'y attendais !... Il y avait longtemps que ma famille n'avait jeté pierres et boue contre M. Mahout ! C'est vrai qu'il n'est plus là pour se défendre, aussi ne disait-on rien tout haut !... Mais que vous a-t-il donc fait, M. Mahout, je vous le demande ? Et à quoi bon vous le demander, puisque vous ne me répondrez pas, tous tant que vous êtes, ici, là, ou ailleurs, et vous ne me répondrez pas parce que vous n'avez rien à répondre et que, lorsqu'on n'a rien à répondre, on se tait, à moins d'être un sourd qui n'a pas compris le question... Il est vrai qu'il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, mais c'est une façon de parler, car ceux-là entendent au fond, et, s'ils font celui de ne pas comprendre, ils comprennent tout de même, en dedans... et je n'en dis pas davantage, pour le moment du moins !

Elle se tut, aspira fortement l'air et reprit :

— Que vous a donc fait M. Mahout, je vous le demande, pour que vous le mettiez ainsi plus bas que terre, et plus noir que suie ?... Répondez-vous une fois pour toutes, et pour toutes les fois en une seule, afin que l'on sache enfin sur quelle herbe danser, encore que le cœur n'y soit pas... (Dieu m'écoute !) Mais c'est encore une façon de parler et chacun sait que c'est l'air qui fait la chanson, vu que les paroles n'y signifient rien, d'autant que certains s'en passent et font de la musique sans rien écrire dessous, comme Sophie vous le prouvera au piano à l'heure que vous voudrez... Eh bien, je vous le demande, que vous a fait M. Mahout ?

Elle aspira de nouveau en roulant des yeux féroces sur le cousin Achille. Celui-ci s'était contenté de reculer son fauteuil ; il subissait l'assaut impassiblement.



Regarde cet imbécile, Zizi ; il ose demander ta main

Ayant rempli d'air sa cage thoracique, Mme Mahout haussa son verbe au point extrême de sa portée, et son gros visage se colora de teintes apoplectiques :

— Je vais vous le dire, moi, ce qu'il vous a fait, M. Mahout ! Et je voudrais que tous les membres de ma famille fussent là afin de les confondre... Mais ils sont morts, et c'est une chance pour eux, quoique je ne la leur reproche pas, car l'envie et moi ça fait deux qui ne vont pas ensemble... Ce qu'il vous a fait, M. Mahout ?... Ah ! C'est bien simple !... Il ne vous a rien fait du tout... Voilà !

Sur cette péroraison péremptoire, la bonne dame s'accouda sur le bureau de son époux et s'y répandit en larmes. Consternée par ce bruyant chagrin, Mlle Sophie se hâta vers sa mère et l'entoura filialement de caresses.

— Maman, je t'en prie, ne pleure pas !

Elle subit la contagion des larmes, se mit à sangloter, elle aussi. Le cousin Achille, de nouveau, recula son fauteuil. Il méditait un projet d'évasion.

Détendue par le contact affectueux de sa fille autant que par son épanchement lacrymal, Mme Mahout put compléter l'exposé de ses récriminations.

Mais la tempête ne mugissait plus. La bonne dame murmurait monocordement dans ses mains. Bruit d'une source qui, après l'inondation, réintègre son lit de cailloux susurrants.

...C'était elle, l'infortunée Cécile, que l'on visait à travers M. Mahout. On ne lui pardonnait pas de s'être unie à un homme de savoir, d'intelligence et de distinction, elle la fille d'un simple négociant en denrées alimentaires. (Sous cette périphrase un peu longue, l'excellente femme désignait la profession autrefois exercée par son père, épicier à Evreux.) On ne lui pardonnait pas d'avoir réussi, au moyen de ce mariage, à se hausser sur l'échelle des respectabilités sociales, alors que les autres membres de sa famille s'enfroûtaient à leur barreau comme des poules endormies.

Elle gémissait sur un ton uniforme que saccaient parfois des sanglots déchirants :

— Ce qu'il vous a fait, M. Mahout ? Il m'a conduite dans le monde officiel ! Voilà ce qu'il vous a fait ! Il m'a même menée à la préfecture !...

Mlle Sophie interrompait de ses supplications cette litanie douloureuse.

— Maman, ma chère maman, ne pleure plus !...

— Et chez le proviseur !

— Maman, chère maman !

— Et chez le président du tribunal !... Et chez le juge d'instruction, dont la femme était noble !...

Cependant qu'elle énumérait ainsi les fonctionnaires, Mme Mahout évoquait ses bonheurs passés, toutes ses jouissances d'amour-propre qui, par l'effet de la reconnaissance, avaient transformé en fétichisme, en idolâtrie, l'admiration que lui inspirait son époux.

Elle se résuma.

— La vérité, vous la connaissez maintenant, vous étiez jaloux !

A ces mots décisifs, elle se tourna, vengeresse, vers le cousin Achille, mais le cousin Achille avait évacué son fauteuil.

Il fallut bien toutefois se rendre à l'évidence. Le cousin Achille, dans sa malveillance éclairée, avait prophétisé juste, et, en vérité, il n'était pas nécessaire d'une subtilité surnaturelle pour émettre une aussi naturelle prédiction. A cela une légère connaissance du Code civil suffisait, et l'on sait bien qu'en France nul n'est censé ignorer la loi, adage expéditif qui, s'il rend énigmatique l'utilité des facultés de droit, permet en revanche de “ coffrer ” sans plus d'explication quiconque, trébuchant, alléguerait pour sa défense les profondes ténèbres où il errait.

Or, cet écriin volumineux dénommé Code civil contient, entre autres joyaux, cette perle éminemment précieuse : “ Le mari administre seul les biens de la communauté. Il peut les vendre, aliéner, hypothéquer sans le secours de la femme. ” On ne dit pas qu'il peut en faire des papillotes, mais c'est pour ne pas alourdir la phrase, qui vaut déjà son pesant d'or.

Plein de respect pour la loi, M. Mahout avait donc tout seul administré les biens de sa femme : il les avait vendus, aliénés, hypothéqués, et, toujours par respect de la loi, il s'était interdit de la renseigner sur ses transactions. Le résultat de cette déférence au vœu du Code s'imposait tel aujourd'hui, à savoir que la fortune personnelle de Mme Mahout avait presque complètement disparu.

A cette découverte, la bonne dame se révolta. Tout ce qui, en elle, sous le vernis des ambitions bourgeoises et du fétichisme conjugal, conservait l'empreinte de son extraction boutiquière, prit les armes et s'insurgea. Ce fut énorme et assourdissant comme la clameur d'une foule en furie. Et c'était bien une foule, en effet, qui parlait dans sa voix, hurlait avec sa colère, se démenait dans ses gestes désordonnés, une foule d'ancêtres et de collatéraux économes et besogneux, ardents au gain difficile, thésauriseurs dévotieux et patients, qui, tous, à l'unisson, gémissaient comme un choeur antique sur l'irréparable désastre de leurs efforts successifs.

M. Mahout fut ignominieusement précipité de son piédestal. L'idole, foulée aux pieds, fut vouée à l'exécration des races futures, en ce monde, et, dans l'autre, aux géhennes infernales, aux chaudrons d'huile bouillante, aux bains de soufre en fusion... Et le cousin Achille, qui s'avisait malencontreusement d'essayer de modérer ces propos, s'y trouva englobé tout à coup sous cette accusation générale que

tous les hommes se valent et que — plus particulièrement — puisque lui, Achille, prenait la défense de cet abominable Mahout, c'est qu'à sa place, il en aurait fait tout autant.

Puis cet orage s'évanouit, chassé par un troisième.

C'était la curiosité maintenant qui ravageait Mme Mahout. Elle voulait savoir où était allé l'argent. Quelques flots des égouts calomnieux n'étaient point sans avoir touché ses oreilles; elle les avait dédaignés. Aujourd'hui, elle écoutait anxieusement leur murmure: "Des moeurs ignobles... Une noce à tout casser... Un satyre!..." Elle chercha des preuves, des traces, procéda à de rageuses perquisitions. Rien ne révéla l'inconduite supposée de M. Mahout.

Le cousin Achille, lui, crut découvrir une piste obscure. Il avait ramassé un paquet de programmes de courses, de journaux de sport, de pronostics. Le peu de blanc que présentaient ces imprimés était parsemé d'hiéroglyphes analogues à ceux dont le tableau noir s'ornait encore. De ces hiéroglyphes, d'ailleurs, on en trouvait partout. Or, en compulsant ces papiers, le cousin Achille lut une adresse: "Jeffry-Jeffry et Jeffry-Hurry, place de la Bourse". Le cousin mena une petite enquête et apprit que ces Jeffry exerçaient la profession de book-makers clandestins. Le voile tomba. Il apparut que M. Mahout jouait aux courses.

—L'imbécile, déclara Mme Mahout quand elle eut compris les explications du cousin, manger ma fortune avec des chevaux, je vous le demande, et des chevaux qu'il n'a jamais vus ni connus d'Eve ni d'Adam!

La lumière appelant la lumière, les signes cabalistiques s'expliquèrent à leur tour. Grâce à l'aide de quelques sommités locales, du percepteur notamment, ancien capitaine d'artillerie, il fut établi que M. Mahout jouait non seulement avec passion, ce qui était grave, mais encore scientifiquement, ce qui était pis. L'ex-professeur de mathématiques, en effet, employant sa petite science en faveur de sa grande passion, avait cru trouver dans d'ardus calculs de probabilités le moyen de gagner infailliblement. Plus les événements lui donnaient tort, plus il s'obstinait, certain, chaque fois, que sa déconvenue procédait d'une erreur mathématique dans laquelle il ne retomberait plus désormais. Sa passion et sa folie croissant d'insuccès et d'insuccès, M. Mahout avait, comme le disait expressivement le cousin Achille, tout mangé ou peu s'en fallait.

—Etrange idée que de vouloir supprimer la chance dans les jeux de hasard! philosopha l'ancien capitaine d'artillerie. Néanmoins, ces calculs ne manquent pas d'élégance.

Alors, il se produisit un subit revirement chez la veuve. Elle cessa d'exécuter son époux. Elle rassembla même les débris épars de l'idole, les rajusta de son mieux et l'érigea de nouveau sur son socle.

Ainsi Mme Mahout, la femme de M. Mahout, après un rude combat, l'emportait définitivement sur la descendante du négociant en denrées alimentaires. La femme de M. Mahout retrouvait sa foi aveugle, s'inclinait devant la science. Mise en présence des hiéroglyphes mystérieux dont un amateur considéré et considérable appréciait l'élégance, contemplant ces signes cabalistiques dont la signification lui était à jamais interdite, elle humiliait dévotement son ignorance.

L'idole était fendillée, mutilée par place, elle était fragile et blessée, mais c'était encore une idole. Seulement, un peu confuse de ses violences passées et de sa présente faiblesse, poursuivie par les voix intimes des générations économes qui lui reprochaient sa trahison, Mme Mahout cessa d'exhiber son culte, en atténua les manifestations, le fit secret et mélancolique. Elle se cachait pour le célébrer et, souvent on la surprenait, seule dans le cabinet de son mari, versant de silencieuses larmes devant les yeux sans regard de l'Archimède jauni...

VI. — LA FILLE DE M. MAHOUT

Cependant le cousin Achille s'appliquait à la liquidation des affaires. Les dettes une fois payées, le Crédit général une fois remboursé de sa créance, il restait à la veuve, d'abord la maison qu'elle occupait — laquelle était hypothéquée pour le montant de sa valeur — et quatre pauvres billets de mille francs. Le cousin Achille garda le silence durant quelques jours; enfin il se décida. Il convoqua Mme et Mlle Mahout et, sans autre précaution oratoire qu'une grosse toux, il exposa leur situation désespérée.

—Et maintenant, qu'allez-vous faire?

—Je ne sais pas! sanglota la pauvre veuve.

—Moi, dit Mlle Sophie nettement, je travaillerai.

—A quoi? demanda le cousin. Que sais-tu faire?

—J'ai mon brevet, mon cousin, je me ferai institutrice.

Le cousin Achille, dans la prévision de cette réponse, en avait étudié la réfutation. Il parla comme un rapport de statistique. Il dit que dans le département de la Seine, par exemple, pour cent quinze à cent vingt places disponibles annuellement on comptait près de sept mille candidates inscrites.

—Si ton père était là, développa-t-il, lui qui savait si bien faire les chiffres, il te prouverait au tableau noir que, passant à ton tour de rôle, tu n'obtiendrais une place dans l'enseignement qu'entre ta soixante-quinzième et ta quatre-vingtième année. Et encore ce calcul, si juste qu'il lui aurait semblé se présente complètement erroné, car, pour l'admettre, il faut admettre deux impossibilités majeures: primo: qu'il n'y ait point de limite d'âge, et il y en a une fixée à quarante ans; secundo: qu'en attendant ton poste tu ne sois pas morte de faim... Il est vrai que ton père aurait probablement négligé ces considérations secondaires, car, si j'en juge par ses opérations, il était volontiers distrait.

—Ne parlez pas de mathématiques, mon cousin, interrompit Mme Mahout avec une douceur triste, car vous n'en connaissez pas plus long que moi.

—C'est vrai, confessa le cousin.

Il s'adressa de nouveau à la jeune fille.

—Cherchons autre chose. Que sais-tu faire?

—Je sais, dit-elle, je sais un peu de piano, et puis broder, et puis coudre aussi un peu, et un peu dessiner les fleurs. Je sais...

Elle s'arrêta envahie soudain par les sanglots. Le néant de son éducation bourgeoise venait de lui apparaître et, dans un tremblement d'épouvante, elle contemplait la détresse de son incapacité, avec la faim hideuse par derrière, et la misère, et la mort. Elle cria désespérément:

—Je ne sais rien, mon cousin, je ne sais rien!

Malgré son racornissement, le cousin Achille parut touché de ce lamentable aveu. Il se leva, se rapprocha de la jeune fille et lui prit affectueusement la main.

—Allons!... allons!. Les choses peuvent s'arranger.

Il se rassit avec sa précaution coutumière et considéra silencieusement les deux femmes éplorées. Il dit enfin:

—Je ne suis pas riche... oh! non!... mais du moins ai-je un toit, un pauvre toit, juste ce qu'il faut pour m'abriter de la rigueur des saisons. Je ne suis pas riche, non, mais la huche contiendra du pain jusqu'au dernier de mes jours, et même je pense qu'elle en contiendra assez pour vos appétits... Voilà ma proposition: vendez les meubles, ne gardez que le strict nécessaire et venez toutes les deux habiter chez moi.

Mme et Mlle Mahout eurent une explosion de gratitude. Le cousin les repoussa assez rudement.

—Je suis vieux, dit-il, je suis seul, je puis tomber malade. Vous me tiendrez société et, au besoin, vous me soignerez; voilà tout!

Les choses demeurèrent ainsi arrêtées. La nouvelle s'en répandit dans la petite ville en même temps que l'annonce de la vente mobilière. On couvrit d'éloges la conduite du cousin, et ce fut une occasion pour chacun de révéler la générosité de son propre coeur. Mais, si l'on approuvait, on n'admirait pas. Toute admiration, en effet, procède d'un étonnement, et, dans cette espèce, l'étonnement aurait diminué la générosité que chacun s'attribuait au nez du voisin... On n'admirait pas parce que, en somme, la conduite du cousin était toute naturelle et que chacun à sa place en aurait certainement fait autant.

Et pendant ce temps-là toutes ces belles âmes, intéressées par la vente mobilière, se délectaient à la pensée secrète d'acheter au plus vil prix possible les dépouilles des pauvres femmes.

Le matin du jour fixé pour la vente, tandis que le commissaire-priseur dressait au dehors la tente traditionnelle et que Mme Mahout, seule avec l'Archimède jauni sacrifiait à son culte commémoratif, la sonnette tinta dans le couloir. Un coup léger, timide, un vrai coup de mendiant honteux.

Mme Mahout s'en alla ouvrir.

—Tiens, c'est vous, monsieur Drillard. Je ne vous remettais pas, si beau vêtu.

C'était Drillard, vêtu de noir des pieds à la tête comme s'il revenait d'une noce ou d'un enterrement. En lieu et place de son inséparable casquette, il tournait dans ses doigts un gibus reluisant.

Il dit très vite, à la façon d'un écolier récitant une leçon, qu'il souhaitait l'honneur d'un entretien particulier avec Mme Mahout, mais que... (et ici il redoubla de volubilité...) si Mme Mahout était occupée, il repasserait à l'heure que Mme Mahout voudrait bien lui indiquer.

Et instinctivement, son petit corps souple faisait demi-tour, tandis que ses yeux agiles inspectaient la rue comme s'il redoutait qu'on ne lui coupât la retraite.

Mme Mahout le convia à entrer dans le cabinet du défunt où l'on avait entassé les meubles sous-traités à la vente. Le petit homme, surpris de cet accueil bienveillant et poursuivi par les souvenirs rugueux de ses rapports antérieurs avec Mme Mahout, entra prudemment. Il tressaillit de peur lorsqu'il entendit la porte se fermer derrière lui, détruisant toute possibilité de fuite prompte. Se raidissant, il avança.

—Asseyez-vous, monsieur Drillard, dit la veuve langoureusement.

Il rougit, protesta qu'il n'en ferait jamais rien. La veuve insistant, il pressentit une bourrasque et s'assit précipitamment sur une malle à l'extrême bord. Puis, cherchant les mots:

—On dit, madame, que... madame va nous quitter.

—Oui, monsieur Drillard, demain soir nous ne serons plus ici.

—Oui, madame, demain soir, vous êtes dans le vrai, et c'est bien ce que l'on dit... Alors, je venais vous souhaiter le bonsoir, madame, à vous et à mademoiselle...

Le regard fixé sur Archimède, la bonne dame écoutait patiemment. Drillard retourna furieusement son gibus et en contempla la coiffe de satin vert. Puis, retrouvant sa volubilité, il récita sans lever les yeux:

—Madame, j'aurai trente-deux ans aux Rois. Je n'ai jamais été malade. Je ne bois jamais que du cidre coupé et je ne fume pas, ni ne prise. Outre mon commerce, qui me rapporte bon an mal an quinze cents à deux mille francs, tous frais payés, je possède quelque épargne et une petite rente que j'ai héritée de ma mère.

Sur ces mots, il se leva, salua et obliqua vers la porte comme s'il estimait avoir dit tout ce qu'il avait à dire.

—Eh bien, demanda Mme Mahout, pourquoi me faites-vous ces confidences, monsieur Drillard?

Le menuisier s'arrêta:

—Pourquoi?... Ah! oui, au fait!...

Il se frappa le front, en distrait qui constate un oubli.

—Madame, dit-il.

Il consulta encore la coiffe de son chapeau et s'inclina cérémonieusement.

—Madame, maintenant que vous me connaissez et que vous savez ce que je vaudrais sur la place, tant comme argent que comme probité et bonnes moeurs je... je serais bien content si mademoiselle voulait devenir ma femme.

—Hein! quoi? clama Mme Mahout en dressant sa majesté courroucée.

Ce fut la dernière révolte de la bonne dame: ce fut aussi la plus sonore et la plus abondante.

La femme de M. Mahout se vengea cruellement des reproches que la fille du négociant en denrées alimentaires ne cessait de lui infliger. L'infortuné Drillard, en cette circonstance joua le rôle misérable du bouc biblique qu'Israël chargeait de ses iniquités et il dut assumer tous les dédains dont la femme de M. Mahout n'osait accabler son humble origine.

Ah! qu'on tirât l'échelle, qu'on la tirât incontinent, elle en adjurait la divinité, car — Dieu l'écoutait! — après cette proposition biscornue, infamante, grotesque, stupide et inimaginable, il n'était pas possible que l'échelle ne fût pas tirée! Ah! qu'on la tirât donc, cette échelle, qu'on la tirât tout de suite, ou Mme Mahout allait éclater!

Epouvanté par ce fracas, Drillard, flageolant, gagnait la porte. Mais la veuve se rua sur lui, l'empoigna par son gilet trop large et le maintint face à face avec l'indignation dont elle écumait.

—Je vous défends de vous en aller! Je vous ordonne de rester, moi, entendez-vous!...

Et, à chaque exclamation, elle secouait rudement le pauvre homme.

—Ah! vous vous imaginez que vous pouvez impunément venir injurier les gens chez eux et vous défiler ensuite sans attendre la monnaie de votre pièce. Non, non, non...

—Vous injurier! moi, protesta Drillard.

—Oui, et de la pire façon! Quoi? Parce que l'adversité s'est abattue sur nous, parce que M. Mahout est mort victime de la science et que ma Zizi et moi nous nous trouvons dans une situation difficile, vous osez, vous, petit menuisier de rien du tout qui vaille, vous osez venir demander la main de ma fille... de la fille de M. Mahout!... Non, la fille de M. Mahout devenant Mme Drillard, en voilà un nom!... La fille de M. Mahout tenant boutique, et quelle boutique? la vôtre, à vous, Drillard?... Non, tirez l'échelle, je vous dis, tirez l'échelle!...

—Madame, insinua le menuisier, tandis que la veuve reprenait haleine, madame, Dieu m'est témoin que je suis un honnête homme et que...

(A suivre)

AU PALAIS D'HIVER

Mazurka pour Piano, par Marcel SALLÉS

Leato

INTROD

MAZURKA

Rit., a T^o

Rit., a T^o

Rit., a T^o

1^a 2^a

al Coda

TRIO.

1^a 2^a

Rit., a T^o

Rit., a T^o

Rit., a T^o

CODA

FIN.

D.C.

Amours d'automne

VALE LENTE POUR CHANT

PAROLES DE
Ch. Quinel et J. Givé

MUSIQUE DE
Justin Clérice

Allegretto.

PIANO.

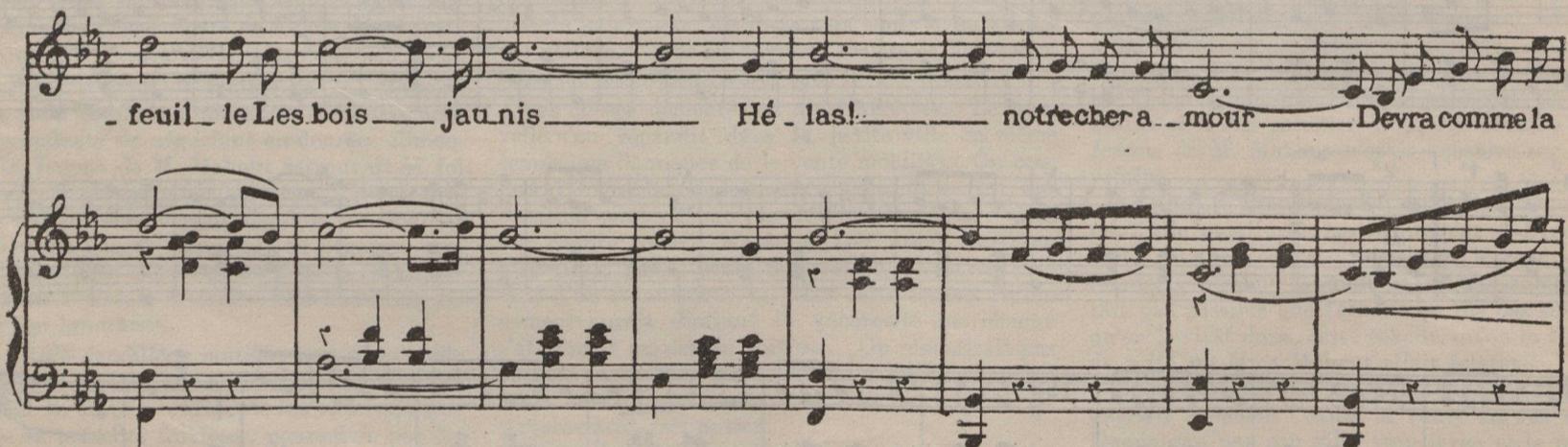


Les nids — sont tous en dor_mis Et le vent d'Automne ef_

rit. dolce.



_ feuil_le Les bois — jau_nis Hé_las! notre cher a_mour Devra comme la



*Più animato
con calore.*

feuil_le Mourir — un jour! Hi_er le so_leil ri_ait à la jeu_nes
Ah! viens — retournons dans le bois qui fris_son



se Gaîment nous lions dans les clairs sentiers par fu mes
 ne Un jour un seul jour pour charmer no tre sou ve nir

L'amour au cœur nous ver sait soni vres se Hi er
 Fê ter l'A mour sous la brume d' Au tom ne Qui sait

allarg rit *p 1^o tempo*
 sous l'a zur du ciel nous nous sommes ai més Les nids sont tous endor.
 si l'hi ver nous permet tra d'y re ve nir.

allarg. col canto. *p*

mis Et le vent d'Automne effeuil le Les bois jau nis Hé las! notre cher a

p allarg. molto *p*
 mour Devra commela feuil le Mourir un jour!
a tempo.

col canto

Le réveil des troupes françaises en campagne



Allegro.

A musical score for piano, consisting of five systems of two staves each. The music is in 2/4 time and begins with a forte (f) dynamic. The score features a variety of rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. The piece concludes with a double bar line at the end of the fifth system.

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)

Capi décroisa ses pattes, s'approcha de son maître, écarta la peau de mouton, fouilla dans la poche du gilet, en tira une grosse montre en argent, regarda le cadran et jappa deux fois distinctement, puis après ces deux jappements bien accentués, d'une voix forte et nette, il en poussa trois autres plus faibles.

Il était en effet deux heures et trois quarts.

—C'est bien, dit Vitalis, je vous remercie, signor Capi; et, maintenant, je vous prie d'inviter la signora Dolce à nous faire le plaisir de danser un peu à la corde.

Capi fouilla aussitôt dans la poche de la veste de son maître et en tira une corde. Il fit un signe à Zerbino et celui-ci alla vivement lui faire vis-à-vis. Alors Capi lui jeta un bout de la corde, et tous deux se mirent gravement à la faire tourner.

Quand le mouvement fut régulier, Dolce s'élança dans le cercle et sauta légèrement en tenant ses beaux yeux tendres sur les yeux de son maître.

—Vous voyez, dit celui-ci, que mes élèves sont intelligents; mais l'intelligence ne s'apprécie à toute sa valeur que par la comparaison. Voilà pourquoi j'engage ce garçon dans ma troupe; il fera le rôle d'une bête et l'esprit de mes élèves n'en sera que mieux apprécié.

—Oh! pour faire la bête, interrompit Barberin.

—Il faut avoir de l'esprit, continua Vitalis, et je crois que ce garçon n'en manquera pas quand il aura pris quelques leçons. Au reste nous verrons bien. Et pour commencer nous allons en avoir tout de suite une preuve. S'il est intelligent il comprendra qu'avec le signor Vitalis on a la chance de se promener, de parcourir la France et dix autres pays, de mener une vie libre au lieu de rester derrière des boeufs, à marcher tous les jours dans le même champ, du matin au soir. Tandis que s'il n'est pas intelligent, il pleurera, il criera, et comme le signor Vitalis n'aime pas les enfants méchants, il ne l'emmènera pas avec lui. Alors l'enfant méchant ira à l'hospice où il faut travailler dur et manger peu.

J'étais assez intelligent pour comprendre ces paroles, mais de la compréhension à l'exécution, il y avait une terrible distance à franchir.

Assurément les élèves du signor Vitalis étaient bien drôles, bien amusants, et ce devait être amusant aussi de se promener toujours; mais pour les suivre et se promener avec eux il fallait quitter mère Barberin.

Il est vrai que si je refusais, je ne resterais peut-être pas avec mère Barberin, on m'enverrait à l'hospice.

Comme je demeurais troublé, les larmes dans les yeux, Vitalis me frappa doucement du bout du doigt sur la joue.

—Allons, dit-il, l'enfant comprend puisqu'il ne crie pas, la raison entrera dans cette petite tête, et demain...

—Oh! monsieur, m'écriai-je; laissez-moi à maman Barberin, je vous en prie!

Mais avant d'en avoir dit davantage, je fus interrompu par un formidable aboiement de Capi.

En même temps le chien s'élança vers la table sur laquelle Joli-Coeur était resté assis.

Celui-ci, profitant d'un moment où tout le monde était tourné vers moi, avait doucement pris le verre de son maître, qui était plein de vin, et il était en train de le vider. Mais Capi, qui faisait bonne garde, avait vu cette friponnerie du singe, et, en fidèle serviteur qu'il était, il avait voulu l'empêcher.

—Monsieur Joli-Coeur, dit Vitalis, d'une voix sévère, vous êtes un gourmand et un fripon; allez vous mettre là-bas, dans le coin, le nez tourné contre la muraille, et vous, Zerbino, montez la garde devant lui; s'il bouge, donnez-lui une bonne claque. Quant à vous, monsieur Capi, vous êtes un bon chien; tendez-moi la patte que je vous la serre.

Tandis que le singe obéissait en poussant des petits cris étouffés, le chien, heureux, fier, tendait la patte à son maître.

—Maintenant, continua Vitalis, revenons à nos affaires. Je vous donne donc trente francs.

—Non, quarante.

Une discussion s'engagea; mais bientôt Vitalis l'interrompit :

—Cet enfant doit s'ennuyer ici, dit-il; qu'il aille donc se promener dans la cour de l'auberge et s'amuser.

En même temps il fit un signe à Barberin.

—Oui, c'est cela, dit celui-ci, va dans la cour, mais n'en bouge pas avant que je t'appelle, ou sinon je me fâche.

Je n'avais qu'à obéir.

J'allai donc dans la cour, mais je n'avais pas le cœur à m'amuser. Je m'assis sur une pierre et restai à réfléchir.

C'était mon sort qui se décidait en ce moment même. Quel allait-il être? Le froid et l'angoisse me faisaient grelotter.

La discussion entre Vitalis et Barberin dura longtemps, car il s'écoula plus d'une heure avant que celui-ci vint dans la cour.

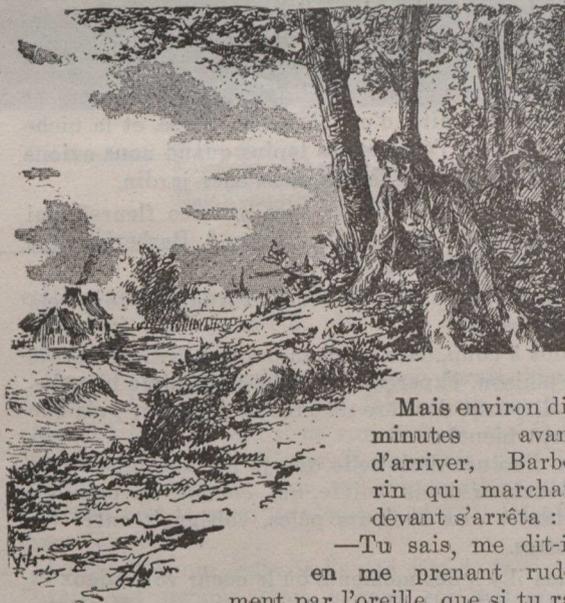
Enfin je le vis paraître: il était seul. Venait-il me chercher pour me remettre aux mains de Vitalis?

—Allons! me dit-il, en route pour la maison.

La maison! Je ne quitterais donc pas mère Barberin?

J'aurais voulu l'interroger, mais je n'osai pas, car il paraissait de fort mauvaise humeur.

La route se fit silencieusement.



Mais environ dix minutes avant d'arriver, Barberin qui marchait devant s'arrêta :

—Tu sais, me dit-il, en me prenant rudement par l'oreille, que si tu racontes un seul mot de ce que tu as entendu aujourd'hui, tu le payeras cher; ainsi, attention!

IV

LA MAISON MATERNELLE

—Eh bien! demanda mère Barberin quand nous rentrâmes, qu'a dit le maire?

—Nous ne l'avons pas vu.

—Comment, vous ne l'avez pas vu?

—Non, j'ai rencontré des amis au café Notre-Dame, et quand nous sommes sortis, il était trop tard; nous y retournerons demain.

Ainsi Barberin avait bien décidément renoncé à son marché avec l'homme aux chiens.

En route je m'étais plus d'une fois demandé s'il n'y avait pas une ruse dans ce retour à la maison; ces derniers mots chassèrent les doutes qui s'agitaient confusément dans mon esprit troublé. Puisque nous devions retourner le lendemain au village pour voir le maire, il était certain que Barberin n'avait pas accepté les propositions de Vitalis.

Cependant, malgré ses menaces, j'aurais parlé de mes doutes à mère Barberin, si j'avais pu me trouver seul un instant avec elle, mais de toute la soirée Barberin ne quitta pas la maison, et je me couchai sans que se présentât l'occasion que j'attendais.

Je m'endormis en me disant que ce serait pour le lendemain.

Mais le lendemain, quand je me levai, je n'aperçus point mère Barberin.

Comme je la cherchais en rôdant autour de la maison, Barberin me demanda ce que je voulais.

—Maman.

—Elle est au village, elle ne reviendra qu'après midi.

Sans savoir pourquoi, cette absence m'inquiéta. Elle n'avait pas dit la veille qu'elle irait au village. Comment n'avait-elle pas attendu pour nous accompagner, puisque nous devions y aller après midi? Serait-elle revenue quand nous partirions?

Une crainte vague me serra le cœur; sans me rendre compte du danger qui me menaçait, j'eus cependant le pressentiment d'un danger.

Barberin me regardait d'un air peu fait pour me rassurer; voulant échapper à ce regard, je m'en allai dans le jardin.

Ce jardin, qui n'était pas grand, avait pour nous une valeur considérable, car c'était lui qui nous nourrissait, nous fournissant, à l'exception du blé, à peu près tout ce que nous mangions: pommes de terre, fèves, choux, carottes, navets. Aussi n'y trouvait-on pas de terrain perdu. Cependant mère Barberin m'en avait donné un petit coin dans lequel j'avais réuni une infinité de plantes, d'herbes, de mousses arrachées le matin à la lisière des bois ou le long des haies pendant que je gardais notre vache et replantées l'après-midi dans mon jardin, pêle-mêle, au hasard, les unes à côté des autres.

Assurément ce n'était point un beau jardin, avec des allées bien sablées et des plates-bandes divisées au cordeau, pleines de fleurs rares; ceux qui passaient dans le chemin ne s'arrêtaient point pour le regarder par-dessus la haie d'épine tondue au ciseau, mais tel qu'il était, il avait ce mérite et ce charme de m'appartenir; il était ma chose, mon bien, mon ouvrage; je l'arrangeais comme je voulais, selon ma fantaisie de l'heure présente, et quand j'en parlais, ce qui m'arrivait vingt fois par jour, je disais "mon jardin".

C'était pendant l'été précédent que j'avais récolté et planté ma collection, c'était donc au printemps qu'elle devait sortir de terre, les espèces précoces sans même attendre la fin de l'hiver, les autres successivement.

De là ma curiosité, en ce moment vivement excitée.

Déjà les jonquilles montraient leurs boutons, dont la pointe jaunissait, les lilas de terre poussaient leurs petites hampes pointillées de violet, et du centre des feuilles ridées des primevères sortaient des bourgeons qui semblaient prêts à s'épanouir.

Comment tout cela fleurirait-il?

C'était ce que je venais voir tous les jours avec curiosité.

Mais il y avait une autre partie de mon jardin que j'étudiais avec un sentiment plus vif que la curiosité, c'est-à-dire avec une sorte d'anxiété.

Dans cette partie de jardin j'avais planté un légume qu'on m'avait donné et qui était presque inconnu dans notre village, — des topinambours. On m'avait dit qu'il produisait des tubercules meilleurs que ceux des pommes de terre, car ils avaient le goût de l'artichaut, du navet et plusieurs autres légumes encore. Ces belles promesses m'avaient inspiré l'idée d'une surprise à faire à mère Barberin. Je ne lui disais rien de ce cadeau, je plantais mes tubercules dans mon jardin; quand ils poussaient des tiges je lui laissais croire que c'étaient des fleurs; puis un beau jour, lorsque le moment de la maturité était arrivé, je profitais de l'absence de mère Barberin pour arracher mes topinambours, je les faisais cuire moi-même, comment? je ne savais pas trop, mais mon imagination ne s'inquiétait pas d'un aussi petit détail, et quand mère Barberin rentrait pour souper, je lui servais mon plat.

Nous avions un nouveau mets pour remplacer nos éternelles pommes de terre, et mère Barberin n'avait plus autant à souffrir de la vente de la pauvre "Rousette".

Et l'inventeur de ce nouveau mets, c'était moi, moi Remi; j'étais donc utile dans la maison.

Avec un pareil projet dans la tête, je devais être attentif à la levée de mes topinambours; tous les jours je venais regarder le coin dans lequel je les avais plantés, et il semblait à mon impatience qu'ils ne pousseraient jamais.

J'étais à deux genoux sur la terre, appuyé sur mes mains, le nez baissé dans mes topinambours,

quand j'entendis crier mon nom d'une voix impatiente. C'était Barberin qui m'appelait.

Je me hâtai de rentrer à la maison.

Quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir devant la cheminée Vitalis et ses chiens.

Instantanément je compris ce que Barberin voulait de moi : Vitalis venait me chercher, et c'était pour que mère Barberin ne pût pas me défendre que le matin Barberin l'avait envoyée au village.

Sentant bien que je n'avais ni secours ni pitié à attendre de Barberin, je courus à Vitalis :

—Oh! monsieur, m'écriai-je, je vous en prie, ne m'emprenez pas.

J'éclatai en sanglots.

—Allons, mon garçon, me dit-il assez doucement, tu ne seras pas malheureux avec moi, je ne bats point les enfants, et puis tu auras le compagnie de mes élèves qui sont très amusants. Qu'as-tu à regretter ?

—Mère Barberin !

—En tous cas, tu ne resteras pas ici, dit Barberin, en me prenant rudement par l'oreille ; monsieur ou l'hospice, choisis !

—Non! mère Barberin!

—Ah! tu m'ennuies à la fin, s'écria Barberin, qui se mit dans une terrible colère; s'il faut te chasser d'ici à coups de bâton, c'est ce que je vas faire.

—Cet enfant regrette sa mère Barberin, dit Vitalis; il ne faut pas le battre pour cela; il a du coeur, c'est bon signe.

—Si vous le plaiguez, il va hurler plus fort.

—Maintenant, aux affaires.

Disant cela, Vitalis étala sur la table huit pièces de cinq francs, que Barberin, en un tour de main, fit disparaître dans sa poche.

—Où est le paquet? demanda Vitalis.

—Le voilà, répondit Barberin en montrant un mouchoir en cotonnade bleue noué par les quatre coins.

Vitalis défit ces noeuds et regarda ce que renfermait le mouchoir; il s'y trouvait deux de mes chemises et un pantalon de toile.

—Ce n'est pas de cela que nous étions convenus, dit Vitalis, vous deviez me donner ses hardes et je ne trouve là que des guenilles.

—Il n'en a pas d'autres.

—Si j'interrogeais l'enfant, je suis sûr qu'il dirait que ce n'est pas vrai. Mais je ne veux pas disputer là-dessus. Je n'ai pas le temps. Il faut se mettre en route. Allons, mon petit. Comment se nomme-t-il ?

—Remi.

—Allons, Remi, prends ton paquet, et passe devant, Capi, en avant, marche !

Je tendis les mains vers lui, puis vers Barberin, mais tous deux détournèrent la tête, et je sentis que Vitalis me prenait par le poignet.

Il faut marcher.

—Ah! la pauvre maison, il me semble, quand j'en franchis le seuil, que j'y laissais un morceau de ma peau.

Je regardai autour de moi, mes yeux obscurcis par les larmes ne virent personne à qui demander secours : personne sur la route, personne dans les prés d'alentour.

Je me mis à appeler :

—Maman, mère Barberin !

Personne ne répondit à ma voix, et elle s'éteignit dans un sanglot.

Il fallu suivre Vitalis, qui ne m'avait pas lâché le poignet.

—Bon voyage! cria Barberin.

Il rentra dans la maison.

Hélas! c'était fini.

—Allons, Remi, marchons, mon enfant, dit Vitalis.

Et sa main tira mon bras.

Alors je me mis à marcher près de lui. Heureusement il ne pressa point son pas, et même je crois bien qu'il le régla sur le mien.

Le chemin que nous suivions s'élevait en lacets le long de la montagne; à chaque détour, j'apercevais la maison de mère Barberin qui diminuait, diminuait. Bien souvent j'avais parcouru ce chemin et je savais que quand nous serions à son dernier détour, j'apercevrais la maison encore une fois, puis qu'aussitôt que nous aurions fait quelques pas sur le plateau, ce serait fini; plus rien; devant moi l'inconnu; derrière, la maison où j'avais vécu jusqu'à ce jour si heureux, et que sans doute je ne reverrais jamais.

Heureusement la montée était longue; cependant à force de marcher, nous arrivâmes au haut.

Vitalis ne m'avait pas lâché le poignet.

—Voulez-vous me laisser reposer un peu? lui dis-je.

—Volontiers, mon garçon.

Pour la première fois, il desserra la main. Mais, en même temps, je vis son regard se diriger

vers Capi, et faire un signe que celui-ci comprit.

Aussitôt, comme un chien de berger, Capi abandonna la tête de la troupe et vint se placer derrière moi.

Cette manoeuvre acheva de me faire comprendre ce que le signe m'avait déjà indiqué : Capi était mon gardien; si je faisais un mouvement pour me sauver, il devait me sauter aux jambes.

J'allai m'asseoir sur le parapet gazonné, et Capi me suivit de près.

Assis sur le parapet, je cherchai de mes yeux obscurcis par les larmes la maison de mère Barberin.

Au-dessous de nous descendait le vallon que nous venions de remonter, coupé de prés et de bois, puis tout au bas se dressait isolée la maison maternelle, celle où j'avais été élevé.

Elle était d'autant plus facile à trouver au milieu des arbres, qu'en ce moment même une petite colonne de fumée jaune sortait de sa cheminée, et, montant droit dans l'air tranquille, s'élevait jusqu'à nous.

Soit illusion du souvenir, soit réalité, cette fumée m'apportait l'odeur des feuilles de chêne qui avaient séché sur les branches des bourrées avec lesquelles nous avions fait du feu pendant tout l'hiver : il me sembla que j'étais encore au coin du foyer, sur mon petit banc, les pieds dans les cendres quand le vent s'engouffrant dans la cheminée nous rabattait la fumée au visage.

Malgré la distance et la hauteur à laquelle nous nous trouvions, les choses avaient conservé leurs formes nettes et distinctes, diminuées, rapetissées seulement.

Sur le fumier, notre poule, la dernière qui restât, allait de ci de là, mais elle n'avait plus sa grosseur ordinaire, et si je ne l'avais pas bien connue je l'aurais prise pour un petit pigeon. Au bout de la maison je voyais le poirier au tronc crochu que pendant si longtemps j'avais transformé en cheval. Puis à côté du ruisseau qui traçait une ligne blanche dans l'herbe verte, je devinais le canal de dérivation que j'avais eu tant de peine à creuser pour qu'il allât mettre en mouvement une roue de moulin, fabriquée de mes mains; laquelle roue, hélas! n'avait jamais pu tourner malgré tout le travail qu'elle m'avait coûté.

Tout était à sa place ordinaire, et ma brouette, et ma charrue faite d'une branche torse, et la niche dans laquelle j'élevais des lapins quand nous avions des lapins, et mon jardin, mon cher jardin.

Qui les verrait fleurir, mes pauvres fleurs? Qui les mangerait, mes topinambours? Barberin sans doute, le méchant Barberin.

Encore un pas sur la route et à jamais tout cela disparaissait.

Tout à coup, dans le chemin qui du village monte à la maison, j'aperçus au loin une coiffe blanche. Elle disparut derrière un groupe d'arbres; puis elle reparut bientôt.

La distance était telle que je ne distinguais que la blancheur de la coiffe, qui comme un papillon printanier aux couleurs pâles, voltigeait entre les branches.

Mais il y a des moments où le coeur voit mieux et plus loin que les yeux les plus perçants : je reconnus mère Barberin; c'était elle; j'en étais certain; je sentais que c'était elle.

—Eh bien? demanda Vitalis, nous mettons-nous en route ?

—Oh! monsieur, je vous en prie.

—C'est donc faux ce qu'on disait, tu n'as pas de jambes; pour si peu, déjà fatigué; cela ne nous promet pas de bonnes journées.

Je ne répondis pas, je regardais.

C'était mère Barberin; c'était sa coiffe, c'était son jupon bleu, c'était elle.

Elle marchait à grands pas, comme si elle avait hâte de rentrer à la maison.

Arrivée devant notre barrière, elle la poussa et entra dans la cour qu'elle traversa rapidement.

Aussitôt je me levai debout sur le parapet, sans penser à Capi qui sauta près de moi.

Mère Barberin ne resta pas longtemps dans la maison. Elle ressortit et se mit à courir de ci de là dans la cour, les bras étendus.

Elle me cherchait.

Je me penchai en avant, et de toutes mes forces, je me mis à crier :

—Maman! maman!

Mais ma voix ne pouvait descendre, ni dominer le murmure du ruisseau, elle se perdit dans l'air.

—Qu'as-tu donc, demanda Vitalis, deviens-tu fou ?

Sans répondre, je restais les yeux attachés sur mère Barberin; mais elle ne me savait pas si près d'elle et ne pensa pas à lever la tête.

Elle avait traversé la cour, et revenue sur le chemin, elle regardait de tous côtés.

Je criai plus fort, mais comme la première fois, inutilement.

Alors Vitalis, soupçonnant la vérité, monta aussi sur le parapet.

Il ne lui fallut pas longtemps pour apercevoir la coiffe blanche.

—Pauvre petit, dit-il à demi-voix.

—Oh! je vous en prie, m'écriai-je, encouragé par ces mots de compassion, laissez-moi retourner.

Mais il me prit par le poignet et me fit descendre sur la route.

—Puisque tu es reposé, dit-il, en marche, mon garçon.

Je voulus me dégager; il me tenait solidement.

—Capi, dit-il, Zerbino !

Les deux chiens m'entourèrent : Capi derrière, Zerbino devant.

Au bout de quelques pas, je tournai la tête.

Nous avions dépassé la crête de la montagne, et je ne vis plus ni notre vallée, ni notre maison; tout au loin seulement des collines bleuâtres semblaient remonter jusqu'au ciel : mes yeux se perdirent dans des espaces sans bornes.

V

EN ROUTE

Pour acheter les enfants quarante francs, il n'en résulte pas nécessairement qu'on est un ogre et qu'on fait provision de chair fraîche afin de la manger.

Vitalis ne voulait pas me manger, et, par une exception rare chez les acheteurs d'enfants, ce n'était pas un méchant homme.

J'en eus bientôt la preuve.

C'était sur la crête même de la montagne qui sépare le bassin de la Loire de celui de la Dordogne qu'il m'avait repris le poignet, et, presque aussitôt nous avions commencé à descendre sur le versant exposé au Midi.

Après avoir marché environ un quart d'heure, il m'abandonna le bras.

—Maintenant, dit-il, chemine doucement près de moi; mais n'oublie pas que, si tu voulais te sauver, Capi et Zerbino t'auraient bien vite rejoint; ils ont les dents pointues.

Me sauver, je sentais que c'était maintenant impossible et que par suite il était inutile de le tenter. Je poussai un soupir.

—Tu as le coeur gros, continua Vitalis, je comprends cela et ne t'en veux pas. Tu peux pleurer librement si tu en as envie. Seulement tâche de sentir que ce n'est pas pour ton malheur que je t'emmène. Que serais-tu devenu ? Tu aurais été très probablement à l'hospice. Les gens qui t'ont élevé ne sont pas tes père et mère. Ta maman, comme tu dis, a été bonne pour toi et tu l'aimes, tu es désolé de la quitter, tout cela est bien; mais fais réflexion qu'elle n'aurait pas pu te garder malgré son mari. Ce mari de son côté, n'est peut-être pas aussi dur que tu crois. Il n'a pas de quoi vivre; il est estropié; il ne peut plus travailler, et il calcule qu'il ne peut pas se laisser mourir de faim pour te nourrir. Comprends aujourd'hui, mon garçon, que la vie est trop souvent une bataille dans laquelle on ne fait pas ce qu'on veut.

Sans doute c'étaient là des paroles de sagesse, ou tout au moins d'expérience. Mais il y avait un fait qui, en ce moment, criait plus fort que toutes les paroles, — la séparation.

Je ne verrais plus celle qui m'avait élevé, qui m'avait caressé, celle que j'aimais.

Et cette pensée me serrait à la gorge, m'étouffait.

Pendant je marchais près de Vitalis, cherchant à me répéter ce qu'il venait de me dire.

Sans doute, tout cela était vrai; Barberin n'était pas mon père, et il n'y avait pas de raisons qui l'obligeassent à souffrir de la misère pour moi; il avait bien voulu me recueillir et m'élever; si maintenant il me renvoyait, c'était parce qu'il ne pouvait plus me garder. Ce n'était pas de la présente journée que je devais me souvenir en pensant à lui, mais des années passées dans sa maison.

—Réfléchis à ce que je t'ai dit, petit, répétait de temps en temps Vitalis, tu ne seras pas malheureux avec moi.

Après avoir descendu une pente assez rapide, nous étions arrivés sur une vaste lande qui s'étendait plate et monotone à perte de vue. Pas de maisons, pas d'arbres. Un plateau couvert de bruyères rousses, avec des grandes nappes de genêts rabougris qui ondoyaient sous le souffle du vent.

—Tu vois, me dit Vitalis étendant la main sur la lande, qu'il serait inutile de chercher à te sauver, tu serais tout de suite repris par Capi et Zerbino.



Les petites mendiantes

Nous sommes pieds nus dans la neige,
De simples haillons nous protègent,
Le froid engourdit notre main,
Nous grelotons sous l'ajgre bise,
O vous que le sort favorise,
Donnez-nous un morceau de pain !

La science amusante

Enlever une assiette avec un radis

Le tire-pavé est, vous le savez, une rondelle de cuir traversée en son centre par une ficelle terminée par un noeud qui bouche exactement le trou, et que vous appliquez, bien humide, sur un pavé en la pressant fortement, de façon à chasser tout l'air existant entre le pavé et la rondelle. Si vous tirez verticalement sur la ficelle, vous constatez que le cuir adhère au pavé par suite de la pression atmosphérique; il est facile de soulever ainsi un pavé très lourd; de là le nom de l'appareil. A table, vous pouvez confectionner, à l'aide d'un modeste radis, un petit tire-pavé fonctionnant parfaitement. Coupez en travers le radis, évidez légère-



ment l'intérieur dans la partie située du côté de la queue effilée. Frottez-le sur votre assiette en y appliquant exactement cette partie qui forme ventouse (l'humidité naturelle du radis dispense de le mouiller auparavant), puis tirez verticalement sur la queue du radis; vous enlèverez en même temps votre assiette, comme si les deux corps étaient fortement collés ensemble.

Pierre l'imbécile

UN paysan, nommé Pierre, qui n'avait vu que son village, fut averti que son frère était mort, sans enfants, dans la capitale de la province, et qu'il laissait un bien considérable; qu'il eût en conséquence à se présenter au plus tôt pour recueillir cette riche succession.

A cette nouvelle, maître Pierre prend son bâton, un beau matin, et se met en chemin.

Il n'eut pas fait deux lieues qu'il rencontra une rivière: c'était la première qu'il eût vue de sa vie. Il n'avait vu chez lui que des torrents qui ne mettaient pas plus de temps à se dissiper qu'à se former.

Quand il vit cette rivière large et profonde:

—Oh! oh! dit-il, voilà bien de l'eau! il faut qu'il ait bien plu dans ce pays-ci, tandis que chez nous on se plaint de la sécheresse; je l'avais bien ouï dire que le temps n'était pas le même partout:

Variété pour nos jeunes amis

Curiosité

On donne le nom d'"arbre qui siffle" à un arbre dont le nom scientifique est le "tsofar". On en tire une gomme appelée Sennaar.

Cet arbre est très amusant. Le vent qui souffle à travers ses branches produit, d'après ce que rapporte le docteur Schweinfurth, un son analogue à celui de la flûte. Ces propriétés musicales, surprenantes de la part d'un arbre, sont dues à ce fait que la base des épines dont les branches sont hérissées, est perforée (trouée) par un insecte spécial qui, pour sucer la gomme, transforme toutes les épines en petites flûtes ou tuyaux d'orgue.

Cet arbre se trouve en abondance dans le sud de la Nubie, contrée de l'Afrique située entre l'Égypte et l'Abyssinie, et dont la ville principale est Karthoum.



Les petites mendiantes

Oh! ma pauvre petite sœur,
Sur nous s'acharne le malheur,
Le méritons-nous à notre âge?
Nous n'avons qu'un morceau de pain!
Partageons... peut-être demain
Pourrions-nous reprendre courage!



Les ramoneurs—Si l'on n'est pas très heureux,
Notre sort n'est pas le pire;
Il est parfois rigoureux,
Mais n'empêche pas de rire.

voilà comme on apprend en voyageant! Que faire, cependant? continua-t-il. Il faut bien attendre que cette eau passe.

Ce qui lui persuadait que l'eau serait bientôt écoulée, c'est que, la rivière faisant un coude du côté d'où l'eau venait, il ne voyait de ce côté-là que très peu d'eau; d'ailleurs, il observait que l'eau coulait rapidement. Sur ces observations, notre imbécile prit le parti de s'asseoir et d'attendre que l'eau fût écoulée.

Le batelier, qui était de l'autre côté de la rivière, voyant cet homme assis, avança son bateau, et,

jours. Il attendit ainsi jusqu'au soir; lors, voyant que la nuit approchait, il remit la partie au lendemain et retourna chez lui, ne doutant pas que la rivière ne fût à sec.

Il revint le lendemain, et la rivière coulait encore; il revint trois jours après, et la rivière coulait toujours.

—Assurément, dit-il, quelque sorcier se met de la partie, et je vois bien que cette succession n'est pas pour moi!

Dans son dépit, il céda tous ses droits à Jacques, son cousin, qui fut plus fin que lui, qui passa la rivière en bateau, recueillit la succession, et revint fort riche dans son village, où il fut un gros monsieur, tandis que maître Pierre resta dans sa cabane et dans sa misère, et ne retira de sa succession que le surnom d'imbécile.

Depuis que l'on sut son aventure, on ne l'appela plus que "Pierre l'imbécile".

Le philosophe et l'homme content

Un philosophe fit graver cette inscription sur la porte de son jardin: "Ce jardin sera pour celui qui prouvera qu'il est parfaitement content."

Un jour, un inconnu entra et lui dit:

—Monsieur, je viens prendre possession de ce lieu charmant, car personne n'est, je vous assure, plus content et plus heureux que moi.

—Vous vous trompez, Monsieur, répliqua le philosophe. Si vous étiez parfaitement satisfait, vous ne désireriez pas encore la possession de mon jardin.



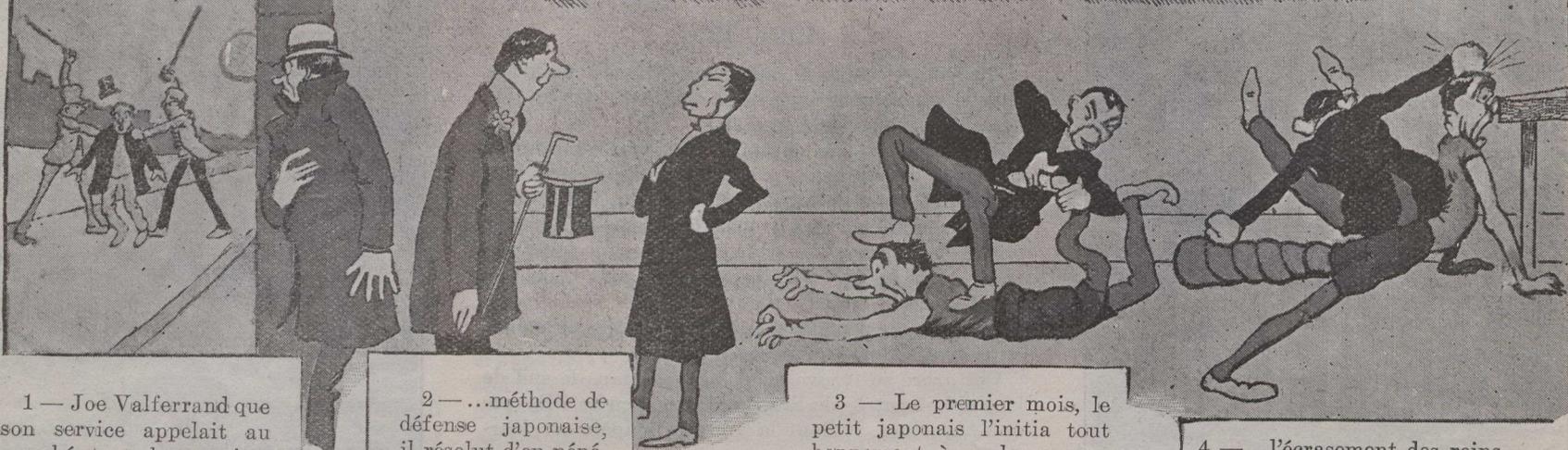
LA LEÇON DE MUSIQUE

—Ce n'est pas difficile, Azor, plus que cela:
Si-la-do-si-la-do... mi-mi-mi-la-la-la!!!



Dans son dépit, Pierre céda tous ses droits à Jacques, son cousin, qui fut plus avisé que lui, qui passa la rivière en bateau, recueillit la succession et revint riche au village

Joe Valferrand et le professeur de jiu-jitsu.



1 — Joe Valferrand que son service appelait au marché tous les matins, vers trois heures, n'était pas très rassuré quand il passait sur les quais... maintes fois, il avait pu constater combien il est dangereux de s'y aventurer à une heure aussi indue... si bien qu'ayant entendu parler du jiu-jitsu, la fameuse...

2 — ...méthode de défense japonaise, il résolut d'en pénétrer les secrets et s'en fut trouver le célèbre professeur Lah - Tu - Vu cet étonnant petit bonhomme qui tombe les colosses de 400 livres.

3 — Le premier mois, le petit japonais l'initia tout bonnement à quelques passes insignifiantes, telles que la torsion des pieds...

4 — ...l'écrasement des reins.



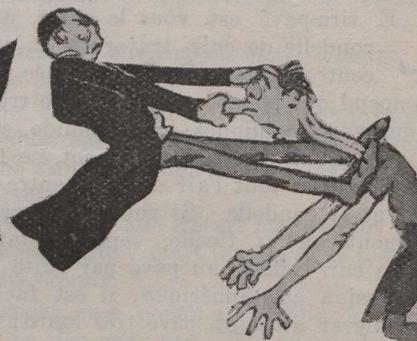
5 — ... et la désarticulation de l'épaule... Ça allait... ça allait!...



6 — Le deuxième mois, le jeu devint plus serré et Joe Valferrand connut le mystère de l'arrachement des dents...



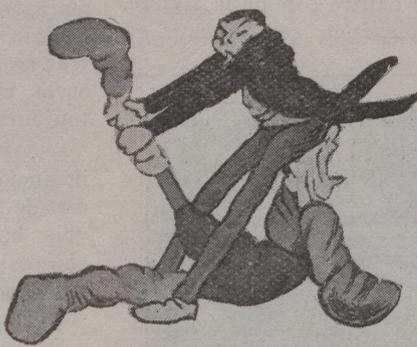
7 — ... la douce sensation de la fracture des tibias...



8 — ... la saveur particulière de l'allongement des vertèbres. Il devenait très fort!...



9 — Puis ce fut l'enfoncement des côtes...



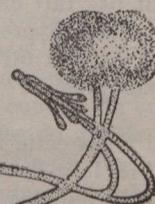
10 — ... le retournement des genoux...



11 — ... et enfin le coup de l'anthropophage.



12 — Joe Valferrand, devenu excessivement fort, quitta son maître...



Signatures de souverains

LES souverains sont les dieux du jour. Il n'est question que d'eux dans les gazettes. On veut connaître jusqu'aux moindres détails de leur existence, pénétrer jusque dans leur plus stricte intimité.

Comment mieux s'y prendre qu'en analysant leur écriture!

Si Buffon a dit avec beaucoup de raison: "Le style c'est l'homme", on pourrait ajouter avec plus de vérité encore: "L'écriture c'est l'homme", car s'il y a beaucoup d'hommes qui pensent et qui écrivent, il y en a un bien plus grand nombre qui écrivent et qui ne pensent pas.

Et que de gens qui déguisent leurs pensées, sans songer à travestir leur écriture!

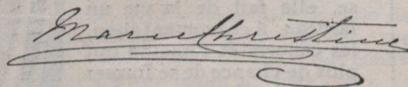
L'écriture est bien vraiment le miroir de l'âme, et les résultats obtenus par les maîtres en graphologie, sont là, du reste, pour confirmer mes paroles.

On comprend donc tout l'intérêt que présente une collection d'autographes.

Malheureusement pour les collectionneurs, il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de se procurer des autographes de souverains, car n'allez pas croire que les

C'est donc leur signature qu'il faudra étudier, pour connaître leur caractère. Mais la signature seule est d'une indiscrétion extrême. On peut, en effet, changer son écriture; mais en général la signature ne varie pas.

D'un coup de plume, l'homme met, dans sa signature, l'essence même de son caractère. Les personnages les plus considérables eux-mêmes n'échappent pas à cette loi, et, si vous le voulez, nous allons passer en revue les signatures des principaux souverains d'Europe.



SIGNATURE DE MARIE-CHRISTINE, REINE D'ESPAGNE

La signature de Nicolas II est rectiligne horizontale, ce qui indique la persévérance; l'orgueil énergique est dans le grand N qui commence son nom et l'opiniâtreté dans le crochet qui le termine. Un point sur l'i, très fortement accentué, dénote une grande vigueur de réalisation. Son paraphe, large et vigoureux, est celui d'un volontaire implacable.

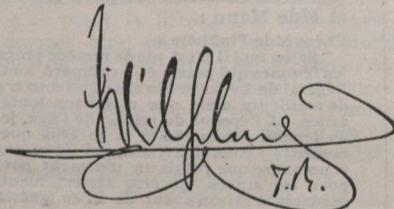
Et le tsar passe pour un doux, un imaginaire, mais derrière son exquise bonté, se dresse l'autocratie de toutes les Russies, fier de sa grandeur et de sa puissance, a écrit un graphologue des plus érudits, portant bien haut l'orgueil de son nom, en lequel, olympien, gigantesque et calme, il s'isole de la foule qu'il domine et protège de toute sa majesté.

La signature d'Edouard VII révèle un pacifique, un pondéré, mais aussi un volontaire.

C'est encore une volonté ferme et inébranlable qui se manifeste dans les signatures de M. Roosevelt et d'Alphonse XIII.

De toutes les signatures de souverains, la plus intéressante est assurément celle de l'empereur d'Allemagne.

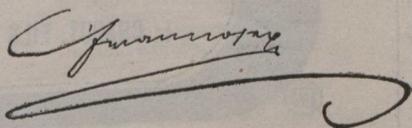
Guillaume II a l'une des signatures les plus extraordinaires qui soient au monde.



SIGNATURE DE GUILLAUME II, EMPEREUR D'ALLEMAGNE

Elle mérite d'attirer tout spécialement notre attention. Voici la minutieuse analyse qu'en a donné un graphologue autorisé:

La première chose qui se manifeste, c'est un crochet (opiniâtreté) suivi d'un trait vertical ascendant, plein de hardiesse (audace extrême, énergie ne connaissant pas d'obstacle), puis un angle suraigu (dureté, agressivité) qui commence la première hampe énormément surélevée du W (sentiment éclatant de sa propre supériorité sur tout le reste de l'univers), lequel W se termine par une tête empâtée que possèdent aussi, du reste, plus ou moins, toutes les lettres à boucles supérieures à la ligne, intelligence parfois troublée soit par l'abondance des idées, soit par la puissance des instincts. Passons à l'm. Bien curieuse en semblable écriture, cette lettre finale, la plus petite de la signature gladiolée (diplomatie impénétrable) sa largeur de base (expansivité des manifestations extérieures, encombrance, besoin d'occuper le plus



SIGNATURE DE FRANÇOIS-JOSEPH, EMPEREUR D'AUTRICHE

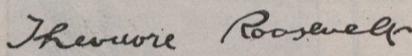
de place possible) concorde bien avec la hauteur impériale du W. Enfin, un paraphe monumental souligne son nom. D'abord, une courbe très gracieuse (sens esthétique indéniable), puis une suite d'ondulations de boucles (souplesse d'esprit et de caractère, désir de plaire, besoin d'être aimé), puis encore un grand trait horizontal, soulignant le nom (orgueil du nom créé, fierté d'être lui-même), et tout en haut, un im-

mense crochet bien différent du dur crochet initial. Celui-ci est doux et signifie le goût marqué de l'approbation, la volonté d'occuper les esprits et d'être approfondi. Guillaume II écrit sa signature d'un seul trait (déductivité poussée aux dernières limites).

Bien différente de celle-ci est la signature de François-Joseph.

Son écriture, très inclinée, indique une sensibilité féminine. Ce monarque est d'une extrême franchise (lettres ouvertes par le haut et toutes de même hauteur), mais c'est un taciturne (écriture illisible). Il souffre, mais son imagination est très vive (grands mouvements de l'F et du paraphe), toutes les lettres liées révèlent une logique puissante. Son graphisme est ferme et ardent, et l'ensemble de son écriture dénote une intelligence fort élevée.

Et maintenant, ne trouvez-vous pas que la signature énergique et positive de la reine d'Angleterre, Alexandra, ressort bi-



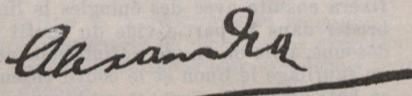
SIGNATURE DE ROOSEVELT, PRÉSIDENT DES ÉTATS - UNIS

zarrement à côté de l'écriture fine et délicate de la reine douairière d'Espagne, Marie-Christine ?

On peut affirmer, avec des graphologues éminents, qu'une signature détermine, aux yeux des initiés, l'expression d'un caractère.

Mais, m'objecterez-vous, il y a des gens qui changent cinq ou six fois leur signature pendant leur vie.

Je vous répondrai à cela que ces changements sont toujours en rapport avec une variation de caractère, et j'ajouterai même que les hommes ayant toujours conservé leur signature première sont très rares, car



SIGNATURE D'ALEXANDRA, REINE D'ANGLETERRE

c'est là la preuve d'une grande ténacité, et dame: "Souvent homme varie!"

En tous cas, quelle qu'elle soit, la signature révélera toujours l'état d'âme de celui qui l'a tracée.

ROBERT EUDE.

La Chapelle

Je sais quelque part l'exquise chapelle
Où vers les minuit je la conduirais...
L'autel est garni de fine dentelle,
Le tapis jonché de pétales frais.

Sur des fonds d'or mat, de naïves vierges
Lèvent leurs regards pleins de pureté,
Et les petits yeux éblouissants des cierges
Luisent doucement dans l'obscurité.

Ils luisent, parmi le sombre feuillage
Qui tend tout le chœur de rideaux tremblants
Pour les épousés laissant un passage
Bordé d'azalées et de rosiers blancs.

Ce soir-là, les fleurs seraient capiteuses,
Des œillets musqués, de frileux lilas,
Des fleurs à relents, des fleurs amoureuses,
Des roses surtout et des mimosas.

Et l'orgue suivrait, s'entendant à peine,
Ainsi qu'on entend la brise des soirs,
D'une mélodie exquise et lointaine,
Le balancement des doux encensoirs.

Des chœurs chanteraient à bouches fermées,
D'invisibles chœurs. On respirerait,
Mêlée à l'odeur des roses pâmées,
Une odeur d'encens qui vous griserait...

Elle aurait, au lieu d'un voile en dentelle,
Le voile soyeux de ses cheveux d'or...
Je sais quelque part l'exquise chapelle,
Mais l'aimée, hélas! je l'ignore encor!

Car mon Adorée au front de madone
Habite un pays des plus fabuleux;
Le pays du Rêve où n'atteint personne,
Où vous fleurissez, camélias bleus!

EDMOND ROSTAND,
de l'Académie française.

Reins Faibles

Il ne sert pas à grand chose d'essayer de soigner les reins eux-mêmes. Un traitement de ce genre est souvent inutile, parce que les reins ne sont pas à blâmer généralement pour leur faiblesse ou leur irrégularité. Ils n'ont ni pouvoir ni contrôle sur eux-mêmes. Ils sont dirigés et mis en opération par un mince filet nerveux qui seul est responsable de la condition dans laquelle ils se trouvent. Si le nerf qui commande aux reins est fort et plein de santé, les reins aussi sont forts et en pleine santé. Si le nerf des reins ne fonctionne pas bien, vous connaissez l'inévitable résultat — une maladie des reins.

Ce nerf délicat n'est qu'une unité dans le grand système des nerfs. Ce système contrôle non seulement les reins, mais aussi le cœur, le foie et l'estomac. Pour plus de simplicité, le Docteur Shoop, a appelé ce système les "Nerfs Intérieurs." Ce ne sont pas les nerfs de la sensibilité physique — non plus que ceux qui vous permettent de marcher, de parler, d'agir et de penser. Ils sont les maîtres des nerfs et tous les organes vitaux sont leurs esclaves. Le nom commun de ces nerfs est "nerfs sympathiques" parce que chaque groupe est en relation constante et sympathique avec son voisin et qu'une faiblesse d'un côté provoque inévitablement une faiblesse dans tout le système.

Le seul remède qui vise à traiter, non les reins eux-mêmes, mais les nerfs qui les contrôlent et qui sont coupables, est connu par tous les médecins et pharmaciens sous le nom de "Restaurant du Dr. Shoop" (En tablettes ou liquide.) Ce remède ne soigne pas seulement les effets ou symptômes, mais les causes. Tout en amenant un soulagement immédiat, ses effets sont permanents.

Si vous aimez à lire un livre intéressant sur les maladies des nerfs intérieurs, écrivez au Docteur Shoop. Avec le livre, il vous enverra aussi un "Bulletin de Santé" — un passe-port à une forte santé. Le livre et le "Bulletin" sont gratuits.

Pour avoir gratuitement le Livre 1 Sur la Dyspepsie, le Livre 2 Sur le Cœur, le Livre 3 Sur les Reins, le Livre 4 Pour les Femmes, le Livre 5 Pour les Hommes, le Livre 6 Sur le Rhumatisme, écrivez au Dr. Shoop, Boîte de Po-te 80, Racine, Wis. Dites quel livre vous voulez avoir.

Le Restaurant du Dr. Shoop

est préparé en tablettes et en liquide. Il est mis en vente dans plus de quarante mille pharmacies. Les cas peu sévères peuvent se guérir avec une seule dose.



EAU des CARMES BOYER
SOVERAINE
CONTRE:
Vertiges,
Maux de Tête,
Évanouissements,
Dysenterie,
Influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour \$1.00

H. ARDEL.....	Le Rêve de Suzy.....	
J. THIERY.....	Châteaux de Cartes... 1 vol	
J. de GASTYNE...	Mère Crucifiée..... 1 "	
E. CAPEDU.....	Le Capitaine Lachenaie..... 5 "	
P. SALES.....	L'honneur du Mari... 5 "	
X. de MONTEPIN	La Femme Détective 5 "	
C. GUEROUULT...	La Bourgeoise d'Anvers	
X. de MONTEPIN	Le Crime de la Poivrière..... 4 "	
H. CONSCIENCE.	Guerre des Paysans...	
P. FEVAL.....	Chouans et Bleus... 5 "	
E. GABORIAU...	L'Affaire de la Rue de Provence..... 2 "	
E. BERTHET....	Le Pacte de Famille... 1 "	
A. MATTHEY....	Vengeance Secrète... 1 "	
	Etc., Etc., Etc.	

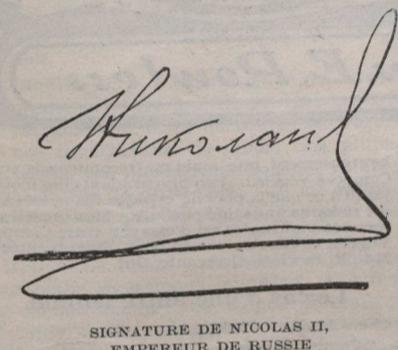
LIBRAIRIE DEOM FRERE
1877 rue Ste-Catherine,
MONTREAL

En avez-vous?

Des Ameublements de Salon,
Sofas, Fauteuils, Chaises,
Matelas, etc.,

à acheter ou à faire réparer en travail de 1re classe. Profitez du grand rabais de 30 p. c., jusqu'au 15 février, que fait

F. DUFOUR, 1395 rue ONTARIO
BELL EST 3389

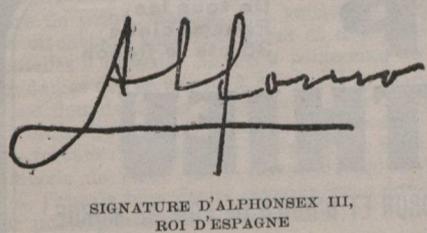


SIGNATURE DE NICOLAS II, EMPEREUR DE RUSSIE

lettres qu'échangent entre eux les souverains soient des lettres autographes. Le soin d'écrire ces lettres est confié à des calligraphes et à des artistes enlumineurs de grand talent, qui font, de chacune d'elles, une véritable pièce d'art.

Ce fut le président Carnot qui, le premier, adressa à l'empereur de Russie Alexandre III, une lettre qui était un vrai chef-d'oeuvre de calligraphie et d'enluminure. Ce beau travail était dû à la plume d'un noble inconnu, qui fut aussitôt sacré grand artiste.

Le protocole des affaires étrangères s'empressa de se l'attacher. Et ce fut une excellente recrue, car ce virtuose d'un art particulier est arrivé à faire de vraies merveilles, comparables aux chartes d'antan. C'est surtout dans les lettres adressées aux souverains des pays exotiques que cet artiste peut donner libre cours à son réel talent. Pour ces documents, en effet, la richesse du décor est particulièrement recommandée. Les messages sont écrits en gothique sur un grand parchemin, encadré d'un élégant dessin de fine dentelle bleue,



SIGNATURE D'ALPHONSE XIII, ROI D'ESPAGNE

gauffrée d'or par petits fers spéciaux et portant une calligraphie en couleurs et que rehaussent de superbes initiales d'or. L'artiste peut tracer à son gré sur ce parchemin les arabesques les plus capricieuses et dessiner les fantaisies les plus originales.

Le protocole exige plus de sobriété pour les lettres aux souverains d'Europe. Au parchemin est substitué le papier. La feuille de ce papier est un peu plus grande que celle du format dit papier ministre; elle est plus épaisse et sa tranche est dorée. On écrit au recto et au verso. La lettre commence toujours par ces mots écrits en grosse ronde: "X***, Président de la République française, à..." Les lettres adressées au Pape demandent un autre format et une autre écriture. La feuille de papier est simple et rectangulaire, de la forme d'une grande carte de visite. L'écriture doit être de l'anglaise du style le plus pur.

Et voilà comment nos souverains correspondent entre eux.

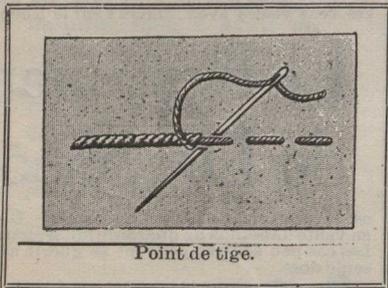
Leurs lettres sont toujours écrites par des calligraphes distingués, les souverains ne font qu'apposer leur signature.

Travaux Féminins

La broderie au plumetis

VOUS souvenez-vous, chères lectrices, des robes de votre enfance, de ces linons, de ces jaconas, de ces mouselines, de ces blanches étoffes où les doigts habiles de vos mamans et grand-mamans semaient, pour la joie de leur orgueil, tant de fines et jolies broderies? Et un peu plus loin dans vos souvenirs, n'a-percevez-vous pas ces bouffants brodés, revenus à la mode depuis, qui s'enfilaient sous la manche ouverte? Et aussi ces guimpes intérieures des corsages décolletés, qui dépassaient le bord de ceux-ci, d'une chaste guirlande de fleurettes si délicatement brodées sur la batiste légère! Et les mouchoirs, un peu vastes, j'en conviens, et les cravates, un peu volumineuses peut-être, mais brodées avec tant d'art et de perfection au plumetis et de toutes les façons dont on peut avec une aiguille et du coton, créer des fleurs sur les tissus candides, nés du lin ou de ce qu'on appelait jadis la "laine végétale".

Si vous avez gardé mémoire de toutes ces jolies choses, dans vos tiroirs en même temps que dans votre souvenir, voici l'instinct de les en tirer, car la mode les appelle à nouveau au soleil de l'actualité.

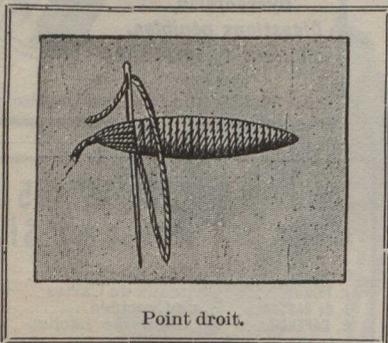


Point de tige.

La broderie au plumetis, dont la vogue n'a jamais fléchi pour la lingerie, et qui retrouve maintenant sa place triomphante dans la robe, n'a pas de très ancienne histoire, puisqu'elle date du milieu du XVIIIe siècle. Elle est depuis restée étroitement liée à la toilette féminine en rang honorable toujours et aujourd'hui prépondérante.

On peut la faire directement ou réappliquer des motifs brodés d'anciennes robes et autres parures, quand le fond de celles-ci est usé. Cette réapplication sur du linon neuf est assez facile à pratiquer. On emploie alors ces broderies simultanément avec de la Valenciennes ou de la dentelle du Puy, et cette association produit, sans grandes dépenses, des effets flous d'une douceur et d'une légèreté exquises.

Mais, comme tout le monde ne possède pas dans ses cartons ces vestiges charmants du passé, il faut suppléer par son adresse personnelle à leur absence, et broder vous-mêmes, chères et habiles lectrices, vos corsages et vos robes aussi.



Point droit.

Sans nul doute, beaucoup d'entre vous, mesdames, savent broder au plumetis, mais il y a plumetis et plumetis, — comme il y a fagots et fagots, — et comme celui qui se fait sur les costumes contemporains est légèrement différent de l'ancien, un peu spécial, nous allons vous en fournir quelques explications qui vous aideront à sa réussite.

Le plumetis d'aujourd'hui ne tire pas sa perfection de sa finesse: il n'est pas fin même sur du linon, à plus forte raison n'est-il pas sur la grosse toile dont on fait tant de chemisettes, et cette grosseur d'exécution, qui ne veut pas dire négligence, est tout à fait dans le goût du jour. Pour tout dire, il rappelle le plumetis des draps brodés. J'entends d'ici crier au sacrilège et rappeler les travaux de nos grand-mères, chefs-d'œuvre de finesse, qui font honte à notre plumetis grossier.

Que les plus indignées s'interrogent un moment, et je ne doute pas que la réflexion porte ses fruits de calme. C'est peut-être fort triste de voir en quelque sorte s'encanailler les petites merveilles brodées par nos aïeules, mais que diriez-vous, ô mondaines si pressées de vivre, si on vous contraignait, je ne dis pas à les exécuter, mais simplement à les laisser exécuter par

d'autres? Attendriez-vous un an, plus encore, l'exécution de votre commande?

Rapide, joli, bon marché, voilà la formule des quolidiens modernes de la toilette. Ce bon marché n'est que relatif, quand il s'agit d'élégance, je le sais, et si même vous le rejetez absolument, il vous restera toujours la ressource des modèles riches créés pour les gros budgets de toilette. Quant aux femmes plus modestes, elles les feront pour elles-mêmes, et ce ne sera ni très long, ni très coûteux, si elles suivent nos conseils.

On monte généralement la broderie au plumetis sur de la toile cirée.

Quelques personnes très, très habiles travaillent sans montage, mais le fût-on extrêmement, nous déconseillons ce système, avec lequel il est presque impossible de ne pas tirer l'étoffe, surtout si on travaille sur linon, comme il est fort à la mode de le faire en ce moment.

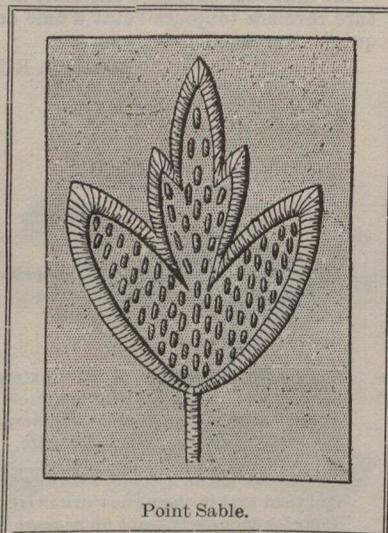
Supposons que nous ayons monté notre ouvrage sur métier à broder, et opérons de la façon suivante. Le modèle à exécuter



Point oblique.

serait par exemple un motif de corsage. Il faudra tendre fortement et régulièrement sur le métier un coutil solidement attaché, puis on coupera dans cette étoffe ainsi tendue, un carré de la grandeur du motif à broder, en maintenant cette entaille un peu plus grande que le motif lui-même. On fixera ensuite avec des épingles le linon à broder dans la partie vide du coutil ainsi découpé, puis on fixera définitivement par un faufilage le linon et le coutil ensemble: ce bâti sera très serré, et contournera soigneusement toute la partie découpée.

Les points les plus employés dans les broderies d'aujourd'hui sont le point de tige, le point droit et le point sable. Les fleurs et les épis seront très bourrés, de préférence avec du coton à repriser. Nos



Point Sable.

figures explicatives des points à employer sont agrandies, dans le but de bien faire comprendre le genre de travail qu'il faut exécuter.

Le plumetis n'a qu'un défaut, qui est l'excès d'une qualité, il est un peu opaque, pas assez léger, en un mot il est un peu lourd. En lui associant la broderie anglaise on y remédie aisément. Celle-ci, comme le savent nos lectrices, se compose de dessins en général assez simples, qui sont faits d'ouvertures bordées d'un simple point d'oeillet; les feuilles d'une branche au rebours de ce qui se passe pour le plumetis sont vides au lieu d'être pleines, et c'est de cette différence que naît l'harmonie de ces deux sortes de broderies mélangées. La broderie anglaise, par la légèreté de son exécution, par le procédé même qui est employé, la suppression de l'étoffe, fait en quelque sorte circuler de l'air dans les reliefs du plumetis. Ces reliefs, comme on le sait, sont cette année, particulièrement marqués, et pour cette raison le mélange des effets aériens de la broderie anglaise s'impose particulièrement.

Le Retour de l'Age

Une époque où les femmes sont sujettes à beaucoup de graves maladies. Les femmes intelligentes s'y préparent. Deux racontent leur expérience.

Le "retour de l'âge" est la période la plus critique de la vie d'une femme et l'anxiété que les femmes éprouvent quand il approche, n'est pas sans raison.

Toute femme qui néglige le soin de sa santé à ce moment provoque la maladie et les souffrances.

Quand son système est dérangé ou qu'elle est prédisposée à l'apoplexie ou à la congestion de quelque organe, cette tendance est susceptible de s'accroître à cette période—et, accompagnée d'irritation nerveuse, elle fait de la vie un fardeau. A ce moment aussi, les cancers et tumeurs ont plus de chance de se former et d'opérer leur œuvre destructive.

Des symptômes aussi menaçants que la suffocation, chaleurs, maux de tête, maux de reins, anxiété, timidité, bourdonnements dans les oreilles, palpitations du cœur, éblouissements, irrégularités, constipation, appétit capricieux, faiblesse et inquiétude et paresse sont promptement remarqués par les femmes intelligentes approchant de cette période où la femme peut s'attendre à de grands changements.

Ces symptômes sont des appels au secours de la nature. Les nerfs demandent assistance et leur appel devrait être écouté à temps.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, fût préparé pour satisfaire aux besoins de la femme à cette époque critique. Il renforce l'organisme féminin et reconstitue le système nerveux épuisé. Il a conduit sûrement des milliers de femmes hors de cette redoutable période.

Pour recevoir des conseils spéciaux au sujet de cette importante époque, les femmes sont invitées à écrire à Mde Pinkham, à Lynn, Mass., qui les leurs fournira gratis.

Lisez ce que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham fit pour Mde Powless et Mde Mann:

Chère Mde Pinkham—

"Selon moi il n'est pas de remède préparé pour les femmes qui puisse être comparé au Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et vous n'avez pas de meilleure amie que moi dans toute la Puisseance. A l'époque du retour de l'âge, je souffris en devenant presque folle et je crus que j'allais mourir. J'étais si irritable, si déraisonnable et si nerveuse que j'étais un tourment pour moi et pour les autres. Je crus sérieusement que je perdrais la raison avant de m'en guérir, quand

heureusement, une amie me recommanda votre Composé Végétal. J'en pris pendant cinq mois et jusqu'à ce que la période critique fût passée et il me redonna une santé parfaite. Mon conseil aux femmes souffrantes est d'essayer votre Composé Végétal et elles ne seront point désappointées." Mde E. Powless, Deseronto, Ont.

Le cas d'une autre femme.

Chère Madame Pinkham—

"Comme je dois ma splendide santé au Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, je suis heureuse de vous écrire pour vous dire ce qu'il m'a fait. Je suis mère de trois filles ayant atteint la puberté, et j'ai heureusement traversé la période du retour de l'âge et je me sens aussi jeune et aussi forte qu'à vingt ans, et je sais que je dois tout cela à votre ami de la femme, le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. J'en pris avant que mes enfants viennent au monde et il assista beaucoup la nature et m'épargna beaucoup de souffrances à l'époque du changement de vie. J'en pris, de temps à autre, pendant quatre ans, et j'eus très peu de maux et des maladies que les femmes endurent." Mde James K. Mann, 806 rue Bathurst, Toronto, Canada.

Ce que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a fait pour Mdes Powless et Mann, il le fera pour toute autre femme à cette période de la vie.

Il a vaincu la douleur, rétabli la santé et prolongé la vie dans des cas qui avaient complètement désespéré les médecins.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham guérit où les autres échouent.

Guérit la Toux

SIROP MATHIEU

De tous les Pharmaciens 35 cts le flacon

J. L. MATHIEU, Prop., S. BROOKFIELD, P.Q.

DE GOUDRON ET D'HUILE DE FOIE DE MORUE

La meilleure combinaison d'agents thérapeutiques pour la guérison de

RHUMES, TOUX, L'ASTHME, BRONCHITES Etc.

Le seul remède qui agit comme tonique reconstituant.

L. CHAPUT, FILS & CIE, Dépositaires en Gros, MONTREAL

La CODILINE

Du Dentiste Jos. Versailles

Contre LA NEURALGIE ET LE MAL DE DENTS

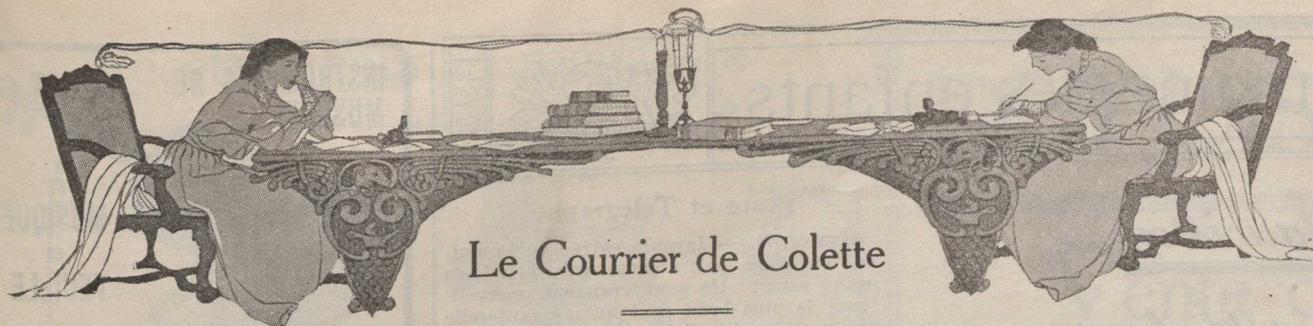
A vendre dans toutes les pharmacies, à 25c

Agence pour le Canada, 395 RUE RACHEL Téléphone EST 848 (coin St-Denis)

The Ault & Wiborg Co of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS



Le Courrier de Colette

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

M. G. G. — Je vous remercie pour cette jolie carte. J'ai fait votre message avec plaisir. A l'exception de l'Angleterre et de ses colonies, l'Australie, les Indes Anglaises et le Transvaal, et à l'exception aussi des Etats-Unis, il faut un timbre de deux sous sur les cartes postales destinées à tous les pays étrangers. La correspondance au verso est maintenant tolérée partout.

Napoléonne. — Vous vous présentez fort gentiment, soyez la bienvenue! J'ai peur que ma réponse vous arrive trop tard; je vous dis quand même que vous auriez eu tort d'insister auprès de ce jeune homme pour lui faire emmener son amie, puisqu'il vous affirmait qu'il aimait mieux se rendre seul à votre soirée. Je suis sûre que c'est ce que vous avez fait, et peut-être même la petite fleur d'amour est-elle en train d'éclorre au jardin de votre cœur. Soyez toujours heureuse.

Miss H. W. — Je me suis empressée de me rendre à votre désir.

Mlle J. E. C., Lewiston, Me. — Il sera fait selon votre désir au sujet de cette insertion.

Claudine D. — Le nom de ce modèle est absolument ignoré à l'Album Universel. Il en est ainsi du reste de toutes les figures de nos illustrations de mode. La plupart du temps ces photographies nous viennent toutes faites de New-York. Je me rappelle parfaitement que tel était le cas pour celle qui vous intéresse.

Iris. — La teinte naturelle des dents est d'un blanc légèrement jaunâtre. Les frotter chaque matin avec un peu de craie pilée contribue à les blanchir et les entretient saines. On dit que la poudre de charbon de bois est excellente pour les dents. Je ne crois pas que la racine d'iris leur soit préjudiciable. Je vous souhaite, mon cher correspondant, de n'avoir jamais de souci plus sérieux que celui du plus ou moins de blancheur de vos quenottes. Pour vous tirer d'embarras, je vous apprendis que je suis "mademoiselle".

Juliette Dormany. — 1. De valeur littéraire, il n'y en a point dans cet accrostiche, je vous le dis franchement, mais le sujet est bien trouvé. 2. Toutes les règles de la versification française y sont violées, mais il n'y a pas de fautes d'orthographe. 3. S'il s'agit d'une amie très intime, un jeune homme peut bien sans inconvenance lui adresser, à l'occasion du jour de l'an, une fantaisie de ce genre.

François G. — 1. J'ai communiqué votre lettre à l'administration de notre Revue, et vous avez dû recevoir une réponse, il y a déjà plusieurs jours. 2. Notre numéro de Noël a paru le 23 décembre, et c'est celui que vous avez reçu. 3. L'administration a dû répondre également à cette dernière question.

Wilfridine. — Je ne voudrais pas vous faire de peine, mais je dois vous dire que ces situations sont très rares et des plus difficiles à obtenir. Il y a à peine cinq ou six dames qui se paient à Montréal le luxe d'une demoiselle de compagnie, et celle-ci est ordinairement une parente ou une amie peu fortunée de celle qui l'emploie. Je vous remercie de votre jolie carte, et, croyez-moi, j'aurais bien désiré pouvoir vous donner une réponse plus satisfaisante.

Huron. — Je ne sais où vous pourriez vendre avantageusement ces ouvrages en vannerie indienne ou en foin d'odeur. Peut-être quelques-uns de nos lecteurs, en voyant ces lignes, auront-ils l'idée de nous donner le renseignement demandé, alors je me ferais un devoir de vous en informer. Je garde votre lettre.

Paul E. G. — Je suis fort aise de me rendre à votre désir.

Louise E. M. — Merci pour vos bons souhaits et pour la jolie carte sur laquelle vous me les exprimiez. Notre Revue est fière de votre aimable appréciation.

La Valkyrie. — 1. Je ne connais que "Musica", publié à Paris par la maison Pierre Lafitte; le prix d'abonnement est de \$4 par année pour le Canada; cette revue est mensuelle. 2. Ce mot "Rubato" est un terme de musique qui signifie brio et vigueur dans l'attaque. — Pour vos bons souhaits et vos aimables paroles à l'adresse de notre journal, remerciements.

Epine-Vinette. — 1 et 2. Je ne connais aucunement l'efficacité de ces produits, et je dois vous conseiller d'user de prudence en les employant; beaucoup de ces soi-disant "embellisseurs" gâtent le teint à tout jamais. Je ne puis vous recomman-

der aucune crème de ce genre; je le regrette. 3. Retournez votre carte et celle de votre mari (bordées de noir) à toutes les personnes qui vous ont envoyé une carte et des souhaits à l'occasion du nouvel an. Les charmantes paroles qui terminent votre lettre me touchent profondément, merci.

A. G., Québec. — Il sera fait comme vous le désirez.

Passagère Hirondelle. — Cet abri vous est accordé de grand cœur, gentil oiseau. Cette poésie est jolie; nous ne pourrions la publier que si nous connaissions le nom de son auteur, cependant. Je sympathise avec vous dans votre peine, car j'ai aussi connu ce malheur d'avoir perdu un père chéri.

J. E. L., Lac St Jean. — 1. Vous mettez d'abord la date du jour où vous écrivez, puis le nom de la personne à qui vous écrivez. Ensuite, vous commencez: "Mademoiselle et chère amie", puis vous dites immédiatement ce que vous avez à lui communiquer, sans phrases inutiles et sans grands mots, qui gâtent la sincérité des sentiments qu'on exprime. 2. Votre nom sera publié prochainement. — Je vous remercie pour vos bonnes et encourageantes paroles.

Anisor. — La lavande sert à parfumer le linge. Pour éloigner les mites et autres insectes, on conseille les boules de naphthaline ou le cèdre en rameaux frais. Il y a du cèdre à la montagne.

Frou-Frou. — 1. Votre nom sera inscrit prochainement. 2. Lavez cette tache de fruit dans la gazoline; si elle ne disparaît pas, je vous conseille de confier votre robe à une personne faisant métier de détacher les objets, un teinturier, par exemple.

Laura B. — Il sera fait selon votre désir, et merci pour cette jolie carte.

U. O. F. — Les conditions sont faciles pour avoir accès au Courrier de Colette. Il suffit de m'adresser une lettre me demandant un conseil ou un service, pour que j'y réponde. Je suis ici pour cela. Et vous avez bien fait de mettre votre timidité de côté, je ne suis pas bien terrible, comme vous voyez.

Edmond de Sorel. — Je vous félicite d'aimer à ce point la littérature, votre exemple devrait être suivi par un plus grand nombre de nos compatriotes. — Oui, l'Album va continuer ses concours littéraires. Vous verrez bientôt le résultat du premier. J'ai lu votre nouvelle. Elle dénote du talent, mais la facture laisse à désirer. Etudiez encore, lisez de bons auteurs, et je crois que vous réussirez. Ecrivez-moi chaque fois que le cœur vous en dira, je vous lis toujours avec plaisir.

COLETTE.

PROPOS D'ETIQUETTE

Comment on invite une danseuse.

La présentation du danseur, lorsqu'il y a présentation, est faite par la maîtresse de maison, son mari ou son fils. On dit: "Je vous présente M. X..., un excellent danseur."

Le jeune homme s'incline, la jeune fille également, sans se lever. Il en profitera pour faire tout de suite son invitation ou attendra un autre moment.

Dans le premier cas, il s'inclinera, et dira:

— Me ferez-vous l'honneur, Mademoiselle, de m'accorder la première valse, ou la deuxième polka, ou le quatrième boston?

Le mot "plaisir" ne doit pas être employé à la place du mot "honneur".

La jeune fille consulte vivement son carnet; si elle n'est pas retenue, elle répond oui, ou "volontiers", ou "avec plaisir".

Elle inscrit la danse sur son carnet avec le nom du danseur, en regard de la danse promise.

Si elle n'est pas libre, elle dira: "Je ne suis pas libre pour cette danse, mais je puis vous inscrire pour la..."

Lorsqu'on a refusé une danse, il est de très mauvais ton d'accepter un autre cavalier; on doit s'abstenir de danser pendant tout le temps que dure la danse susdite.

Lorsqu'une femme a refusé deux fois de suite un cavalier, il ne doit plus se présenter; c'est une sorte de manière d'indiquer qu'on ne désire point danser avec lui.

La danse finie, le cavalier reconduit la jeune fille à sa place et s'incline en remerciant; la jeune fille s'incline en disant: "Merci, Monsieur."

On ne doit pas danser trop souvent avec une même jeune fille, à moins qu'elle ne soit votre fiancée.

Les invités doivent s'adresser en premier lieu à la maîtresse de maison ou à ses filles.

Les fils de la maîtresse du logis doivent faire danser tout le monde sans exception, et remplacer ou aider leur mère dans tous ses devoirs.

Si un cavalier, ayant retenu une danse, ne se présentait point au commencement pour réclamer l'exécution de la promesse, la jeune fille est libre de choisir un autre danseur.

Un homme ne doit inviter une dame que s'il sait parfaitement conduire, autrement, il risquerait fort d'embrouiller les figures et d'embarrasser sa danseuse.

En revanche, cette dernière doit être indulgente, ne point, si elle est tombée sur un mauvais danseur, marquer son impatience en aucune façon.

"Maison de confiance"

UN SEUL PRIX



FOURRURES

NOUS INVITONS LES DAMES à visiter notre Exposition de Fourrures, Manteaux, Colletteries, Etc. Nous n'avons qu'un seul prix marqué en chiffres compris de tous. Toutes nos marchandises sont de la fabrication de notre maison, et ce que nous garantissons verbalement est GARANTI par écrit.

TELEPHONE MAIN 3163

O. NORMANDIN

274, rue Saint-Laurent
220, rue Saint-Jacques



La responsabilité et la sécurité

Lorsqu'une institution nouvelle sollicite le patronage du public, la première question qui se pose est celle de sa responsabilité et des garanties qu'elle offre à l'épargne. Le Prêt Foncier, Ltée, est la compagnie la mieux favorisée sous ce rapport, d'abord par son organisation, ensuite par la nature de ses opérations.

Son organisation

est appuyée sur un capital d'un million de piastres, ce qui en fait une compagnie dont la garantie vaut celle d'une banque d'un capital équivalent. Sur son capital, plus de \$600,000 sont actuellement souscrites — et la liste des actionnaires est adressée sur demande. Si l'on considère que la Banque d'Epargne de la Cité n'a que \$600,000 de versées sur son capital, on ne mettra plus en doute la stabilité du Prêt Foncier, Ltée.

Les opérations

sont celles d'une compagnie de prêt, plaçant de l'argent sur propriété. La propriété foncière étant la base de toutes garanties, c'est sans contredit le placement le plus sûr, et dans le cas du Prêt Foncier, on peut ajouter le plus profitable. Donc, sécurité absolue.

Nous prêtons à moins de 3 pour cent, et nous ne demandons qu'une garantie en argent d'un dixième avant de faire un prêt. Ecrivez pour connaître notre système.

PRET FONCIER
Limitée

107, St-Jacques, (Suite 16) Montréal
P. BILAUDEAU, Gérant

La cravate

MONOLOGUE

"Ma fille, monsieur Jean d'Arcis; Monsieur d'Arcis, ma fille Claire".
Ce fut en ces termes concis
Que nous présenta mon cher père
Grands saluts cérémonieux!
Mais lorsque je levai les yeux
Sur le jeune aristocrate,
Il faillit m'échapper un cri!
On ne devient pas mon mari
Quand on a cette cravate!

Ah! quelle cravate! Un matin
De printemps, bleu tendre, d'un tendre!
Tout un firmament de satin
Ornaît le cou du futur gendre!
Quoi! le ciel n'a pas un azur
Plus fin, plus distingué, plus pur
De teinte plus délicate!
Et les bleuets dans leur sillon,
Vite eussent baissé pavillon
Devant l'exquise cravate!

Mes yeux ne la pouvaient quitter
Par une sorte d'hypnotisme.
Rien — Monsieur Jean eut beau tenter —
Ne me tira de mon mutisme.
Était-il brun, était-il blond?
Avait-il le nez court ou long,
Ou fait comme une patate?
Était-il grand ou bien petit?
Ah! je ne vous l'aurais pas dit,
N'ayant vu que sa cravate!

Dans ma chambre, aussitôt levé,
Le lendemain accourut mon père:
"Eh bien! comment l'as-tu trouvée?"
"Mais... mon Dieu! mais... fort or-
"Ordinaire? Tu ris, vraiment! [dinaire!
"C'est un modèle, simplement!
"Tout le monde le constate!
"Jean ordinaire? Ah! non, merci!
"Pas un défaut! pas un!" — "mais si!..."
Je pensais à la cravate!

"Et d'abord il n'a pas de goût!" —
"Il prouve en t'aimant le contraire!" —
(C'était assez juste après tout!)
"Il se met mal..." — "La belle affaire!" —
"Il est sot!" — "Qu'en peux-tu savoir?"
"Consens du moins à le revoir..."
"Allons, ma petite chatte!"
"Soit! si ça fait votre bonheur!"
Et je me dis: pourvu, seigneur,
Qu'il n'ait pas cette cravate!

Il l'avait, le pauvre garçon,
Avec ses fraîcheurs printanières!
Mais je m'arrangeai de façon
A le placer dos aux lumières.
On causa: je vis promptement
Que dans un premier jugement
On met toujours trop de hâte,
Car après un court entretien,
Il me parut, ma foi, très bien...
Malgré l'absurde cravate.

Très bien, vous savez! très, très bien!
Puis il m'aimait, c'était limpide
Son regard perdu dans le mien
Par instant devenait humide.
Sa voix au timbre caressant,
Sa voix avait un tel accent,
— Je devais être écarlate! —
Qu'il me vint comme un désir fou:
Celui de sauter à son cou...
Pour en ôter la cravate!

Voilà Monsieur Jean aujourd'hui
Devenu mon seigneur et maître.
Je suis plus fière encore de lui
Que je n'osai me le promettre!
Mis fort élégamment d'ailleurs,
Il ne porte que mes couleurs,
— Ça mesdames, je m'en flatte! —
Et, j'en fais l'agréable aven,
Je vois désormais tout en bleu,
Tout... excepté sa cravate!

HENRI CARRIÈRE.

Le domaine des enfants

Pataud et Saucisson

Mouvement de Mazurka

Auguste Charbonnier.

Au bout de cette baguette, At-ta-
chons ce saucisson, Sous le collier de la bête.
te — In-tro-duit-sons le bâ-ton. — Saut-e,
saut-e, car-ni-vo-re, — Saut-e, saut-e, gros lourdaud.
aud; Saut-e, saut-e, saut-e en-co-re; Saut-e
sau-te, mon Pataud, (Saut-e) taud.

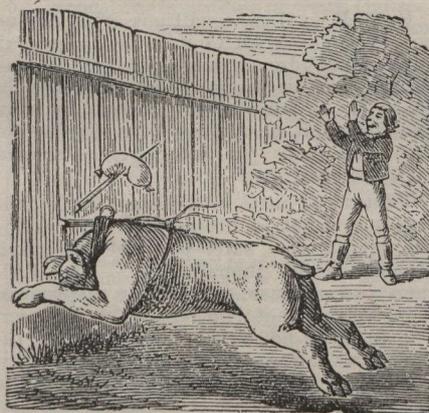
2ème COUPLET

Je crois que nous allons rire :
C'est déjà drôle, vraiment!
Pour un chien, quel point de mire!
Allons, Pataud, en avant ! !

REFRAIN

Saute, saute, carnivore,
Saute, saute, gros lourdaud,
Saute, saute, saute encore,
Saute, saute, mon Pataud.

Parlé. — Va, mon bonhomme, trémousse-toi! Pauvre Pataud! quel supplice! un vrai supplice de "Caneale". — Non, ce sont des huîtres; c'est Tentale que je veux dire; un particulier grec d'autrefois, qui crevait de soif et voyait l'eau s'éloigner de ses lèvres à mesure qu'il les en approchait. — Si la même chose pouvait arriver à nos enrégés buveurs de whisky!... Mon pauvre Pataud se trouve tout à fait dans le même cas, avec cette différence, cependant, que



Mon Pataud se précipite,

Il n'y a plus de refrain; la surprise me l'a fait complètement oublier; et puis, je ne vois pas trop ce qu'il viendrait faire ici, maintenant que Pataud

5ème COUPLET

Sur le tronçon met la patte,
Sur le saucisson la dent;
N'est-ce pas, ça vous épate?
Moi j'ai ri tout mon content.

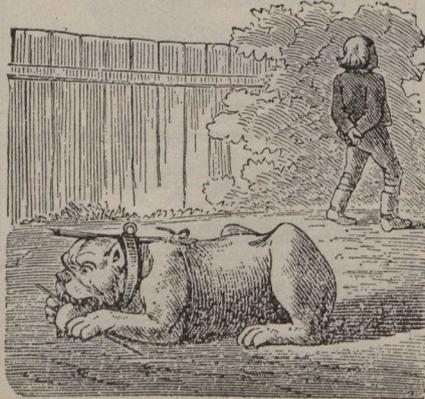
REFRAIN FINAL

Croque, croque, carnivore,
Croque, croque, beau finaud,
Croque, croque, croque encore,
Croque le dernier morceau.

CONCLUSION

Si jamais on vous donne un saucisson, gardez-vous bien de le manger! Imitiez-moi, faites-le manger par votre chien ou votre chat. Au saucisson, ça sera fort égal, et vous, vous aurez bien plus de plaisir que si vous le mangiez vous-mêmes. Croyez en ma parole d'honneur.

AUGUSTE CHARBONNIER.



Sur le tronçon met la patte,

3ème COUPLET

Tel un diable en eau bénite,
Saute, bondit le matin;
La saucisse, quoique cuite,
Semble fuir comme un lapin.

REFRAIN

Parlé. — Tiens, Pataud qui s'arrête! Il songe! Que diable médite-t-il dans sa cervelle de chien? Ah!

4ème COUPLET

Mon Pataud se précipite,
Comme un boulet de canon,
Contre le mur décapité
L'insaisissable bâton.



Au bout de cette baguette

Dernièrement, papa me faisait cadeau d'un joli boule-dogue, gras, poli, que, pour cause, je nommais: Pataud. Or, ce matin, maman m'ayant lesté d'un gros saucisson, j'allais bel et bien le dévorer, (pas Pataud! le saucisson), quand une idée, comme seuls en ont les petits garçons (et même les petites filles), me passa par la tête.

Avisant un bâton, je le saisis et me mis à fredonner le joli couplet suivant, que j'ai trouvé tout seul: (Il rit, puis chante à mi-voix):

1er COUPLET

Au bout de cette baguette
Atachons ce saucisson;
Sous le collier de la bête
Introduisons le bâton.

Parlé. — Là, voilà qui est fait. Ce n'est pas bien malin jusqu'à présent.

Seulement, le premier couplet n'a pas de refrain; d'abord il n'en a pas besoin, et puis, soyons franc, je n'ai pas eu le temps de le trouver...

(S'adressant au chien): Là, tout doux, Pataud; minute de patience, mon garçon, ménage tes forces, tu vas en avoir besoin.

Oh! oh! ça prend bonne tournure, il me semble: Que dites-vous de mon invention? Franchement,



Je crois que nous allons rire :

Poste et Télégraphe

Sauterelle. — Joyeuse entrée au Domaine, ma chère petite sauteuse. Quel beau grand saut! Un saut vraiment merveilleux! le plus beau saut qu'une sauterelle comme toi puisse faire. Combien de sauts as-tu faits avant de sauter de nouveau sur les épaules de ton Parrain Gâteau? Mais enfin, te voilà contente, heureuse, et pour longtemps, pour toujours, je l'espère. De tout coeur, merci pour tes souhaits de bonheur, année 1906. Le petit Jésus de Noël t'exaucera, et ton vieux Gâteau, aimable enfant, t'en aimera davantage. Garde-toi toujours bonne petite fille, et viens souvent sauter dans notre joli Domaine, où, le soir, au clair de lune, chantent rossignols et fauvettes, pinsons, "criquettes" et criquets.

Rachel aux yeux noirs. — Ou une bonne fée t'a servi de secrétaire, pour écrire ta première lettre, ou bien tu fais comme les écrivains, tu vas à reculons. Or, comme je te sais trop vaillante pour prendre ce genre de locomotion, la conclusion s'impose. Merci donc à la jolie plume qui t'a montré le chemin; et, ma foi, je n'ai que des compliments à t'adresser; bientôt tu égaleras le modèle. C'est beau pour une mignonne de huit ans!

Maître Renard disait au Corbeau qu'il avait de belles plumes; mais toi, tu possèdes une belle plume, et, qui plus est, une jolie voix. Parrain Gâteau te conseille fortement de cultiver l'une et l'autre. — Tu as donc fait une trouvaille en lisant "Encarcané", puisque ça te console d'apprendre que l'auteur des "Echos du Mont-Royal" était, à ton âge, aussi dissipé que toi? Que veux-tu? chère petite, l'animal raisonnable (pas toujours, hélas!) qu'on appelle homme, toute sa vie reste plus ou moins bébé. Grattez le vieillard, et sous ses rides vous y découvrirez l'enfant. Et c'est très heureux, puisque c'est une condition pour aller au Paradis.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE



ET
MUSIQUE
EN
FEUILLE

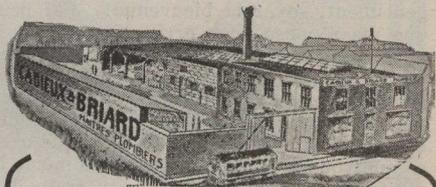
Assortiment le plus complet et a meilleur marché au Canada.

RÉPARATIONS DE TOUTES SORTES
FAITES SUR LES LIEUX

Agent pour Besson & Cie, Londres, Ang.;
Pelissou Guinot & Cie, de Lyon, France;
York & Sons, de Grand Rapids, Michigan.

Chas. Lavallée

35 COTE ST-LAMBERT
Tél. Bell Main 554 Maisod Fondée en 1852



CADIEUX & BRIARD Maîtres - Plombiers

Poseurs d'Appareils de Chauffage à Vapeur, à Eau Chaude et à Gaz, Système de Ventilation, Lumières et clochettes électriques Toitures métalliques et en ardoises, Corniches en cuivre "cooper" et en tôle galvanisée. Couvertures en gravois (garanties pour 10 ans)

TEL. BELL

EST 1819

807, rue St-Dominique

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296

T. Lessard

Ci-devant Lessard & Harris

Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude

191 RUE CRAIG EST

MONTRÉAL

Jos. R. Mainville, L.L.B.

BUREAU : Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 977
NOTAIRE LE SOIR : Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297

L. R. Montbriant

ARCHITECTE, A.A.P.O.

Mesureur et Evalueur

No 230 rue St-André Montréal

TEL. EST 4036

A. Carrière

PEINTRE de

Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapissage
851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODOULE LESSARD

Labelle & Lessard

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

TEL. BELL MAIN 2996 Bureaux : 71a St-Jacques

Latreille & Frère

CONTRACTEURS EN PIERRE

129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 42

Lacasse Rousseau

INGÉNIEUR ÉLECTRICIEN

Gérant The Canada Electric Co. 55 rue St-François-Xavier MONTREAL

TEL. BELL EST 1420

Brouillet & Lessard

CONTRACTEURS EN BOIS

79 1/2 rue St-Elizabeth Montréal

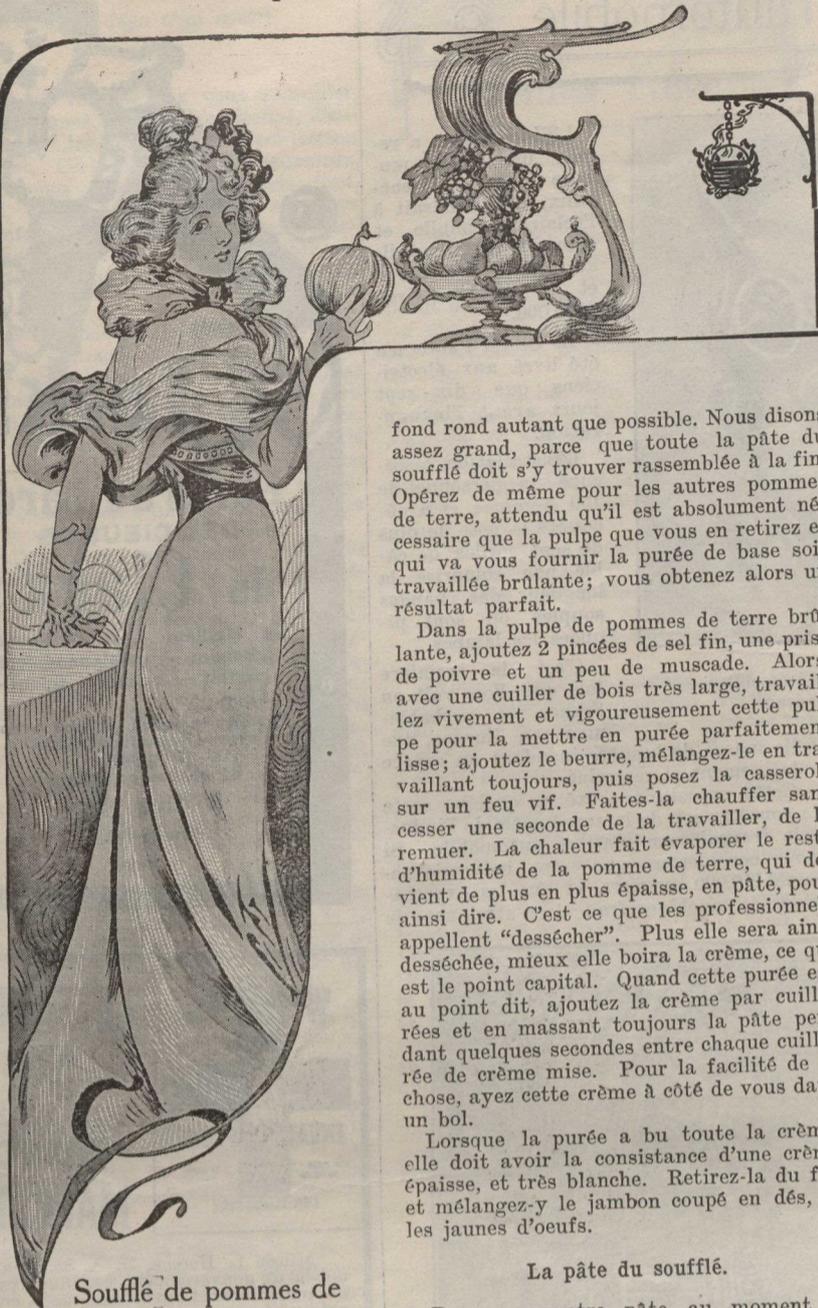
Jos. Daniel

CONTRACTEUR DE BRIQUES

140 rue Sherbrooke Montréal



Recettes pour la ménagère



Soufflé de pommes de terre "Fermière"

Proportions.

Soit pour 8 personnes, vous aurez : 3 grosses pommes de terre ou 4 moyennes ; gros comme un oeuf de beurre frais ; un demiard de crème très épaisse et bien fraîche, levée pour ainsi dire à l'instant sur le lait ; un quart de livre de maigre de jambon cuit, et bien rose ; 4 jaunes d'oeufs ; 6 blancs en neige ; l'assaisonnement comme il sera dit ; 2 cuillerées de beurre fondu.

Observation. — Une belle pomme de terre pèse, non pelée, presque huit onces. Une pomme de terre moyenne, presque six.

Le temps nécessaire diffère selon que le four est plus ou moins chaud pour y cuire, non pas le soufflé, mais d'abord les pommes de terre servant à préparer la pâte. Dans un grand fourneau très chauffé, une petite heure peut suffire. Mais si le fourneau n'est que de la bonne chaleur moyenne qui conviendra tout à l'heure pour la cuisson du soufflé, il faut bien compter le double de temps, soit une heure pour cuire des pommes de terre de la grosseur indiquée. Et il est plus prudent de prévoir cette cuisson lente, pour ne pas se mettre en retard.

Comptons donc : une petite heure pour cuire les pommes de terre ; un bon quart d'heure pour la préparation de la pâte, et 25 minutes pour la cuisson du soufflé, soit une heure et demie en tout.

La purée fondamentale.

Après avoir lavé les pommes de terre, mettez-les à l'entrée du fourneau. Aussitôt que vous constatez, en appuyant le doigt dessus, que la pulpe intérieure cède, c'est qu'elles sont cuites.

Ici, et avant d'aller plus loin, ouvrons une parenthèse, pour dire que le jambon doit être préparé pendant que cuisent les pommes de terre. En effet, quand vous prenez la pâte du soufflé, vous ne devez plus la quitter, et c'est pourquoi vous tiendrez le jambon tout prêt. Ce jambon, vous le partagerez d'abord en tranches minces, que vous diviserez ensuite en bâtonnets ayant la dimension d'allumettes, et en coupant ceux-ci sur la longueur, vous obtiendrez de petits dés. Tenez ce jambon tout prêt sur une assiette.

Revenons aux pommes de terre.

Retirez-les du feu, mais pas toutes à la fois. Sortez-les l'une après l'autre, fendez l'écorce sur la longueur. Avec le manche d'une cuiller, retirez-en la pulpe, et faites-la tomber dans un vase assez grand et à

fond rond autant que possible. Nous disons assez grand, parce que toute la pâte du soufflé doit s'y trouver rassemblée à la fin. Opérez de même pour les autres pommes de terre, attendu qu'il est absolument nécessaire que la pulpe que vous en retirez et qui va vous fournir la purée de base soit travaillée brillante ; vous obtenez alors un résultat parfait.

Dans la pulpe de pommes de terre brûlante, ajoutez 2 pincées de sel fin, une prise de poivre et un peu de muscade. Alors, avec une cuiller de bois très large, travaillez vivement et vigoureusement cette pulpe pour la mettre en purée parfaitement lisse ; ajoutez le beurre, mélangez-le en travaillant toujours, puis posez la casserole sur un feu vif. Faites-la chauffer sans cesser une seconde de la travailler, de la remuer. La chaleur fait évaporer le reste d'humidité de la pomme de terre, qui devient de plus en plus épaisse, en pâte, pour ainsi dire. C'est ce que les professionnels appellent "dessécher". Plus elle sera ainsi desséchée, mieux elle boira la crème, ce qui est le point capital. Quand cette purée est au point dit, ajoutez la crème par cuillerées et en massant toujours la pâte pendant quelques secondes entre chaque cuillerée de crème mise. Pour la facilité de la chose, ayez cette crème à côté de vous dans un bol.

Lorsque la purée a bu toute la crème, elle doit avoir la consistance d'une crème épaisse, et très blanche. Retirez-la du feu et mélangez-y le jambon coupé en dés, et les jaunes d'oeufs.

La pâte du soufflé.

Reprenons notre pâte au moment où nous venons d'y mélanger jambon en dés et jaunes d'oeufs.

Disposez la casserole pour que la pâte se conserve chaude, mais ne bouille pas ; mettez une pincée de sel fin dans les blancs et fouettez-les doucement et en les soulevant avec le fouet pour commencer, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils commencent à se développer ; ensuite, fouettez-les hardiment jusqu'à ce qu'ils soient en neige excessivement ferme.

Vos blancs étant prêts, mélangez-en d'abord environ le quart à la pâte tenue au chaud, puis ajoutez tout le reste d'une fois. Mélangez alors en soulevant la masse et la coupant avec la cuiller ; ces blancs doivent être bien mélangés à la pâte, il n'en doit pas rester de parties intactes, mais il faut prendre garde de les trop briser, parce que la légèreté du soufflé s'en ressentirait.

Pour dresser et cuire.

On peut se servir d'une timbale basse en métal, ou d'un plat rond creux en porcelaine allant au feu. Nous préférons le dernier, parce qu'il conserve au soufflé son allure campagnarde. Beurrez-le donc très grasement, puis prenez la pâte du soufflé avec une grande cuiller et dressez-la dans le plat en superposant les cuillerées de façon à faire un dôme. Avec la lame d'un couteau, lissez promptement la surface de ce dôme, puis, avec un pinceau fin trempé dans le beurre fondu, vous l'endiguez légèrement. Enfin, avec la pointe d'un couteau, dont la lame est tenue à plat, faites quelques incisions dans la pâte pour faciliter l'entrée de la chaleur et, partant, aider à la cuisson, et mettez au feu de bonne chaleur moyenne pendant 25 minutes.

Inutile d'ajouter, ce que chacun sait, que le soufflé doit être servi aussitôt prêt, sinon il s'affaisse.

Observation.

Un soufflé, quel qu'il soit, doit toujours chauffer plus dessous que dessus. Mais beaucoup de fourneaux, dans les cuisines ordinaires, n'offrent pas cette facilité. On emploie alors le petit "truc" suivant : poser le plat ou la timbale contenant la pâte du soufflé toute dressée, sur la plaque du fourneau, à l'endroit le plus chaud, que du fourneau, à l'endroit le plus chaud, pendant 2 ou 3 minutes seulement : ceci pour bien chauffer le fond du plat avant le reste. Après quoi, vous mettez votre plat dans le fourneau, en choisissant la place où il chauffera le plus du bas et le moins du haut. S'il chauffe trop du haut, il fait croûte tout de suite et cesse alors de bien monter.

DUPUIS FRERES

Vente de Janvier

Tissus pour robes et costumes

Ce rayon des tissus en laine occupe tout l'espace du premier plancher dans l'ancienne bâtisse, coin rue Saint-André ; nous disons tissus en laine, car le rayon des Soieries et celui des tissus lavables pour robes, se trouvent dans la nouvelle bâtisse. L'assortiment que nous offrons dans les tissus en laine pour robes et costumes n'est pas surpassé à Montréal — et les occasions spéciales pour notre Vente de Janvier nous attirent de nombreux visiteurs. Nous donnons aujourd'hui une courte énumération de nos lignes populaires dans les tissus de fantaisie à 24 cts.

Lama Ivoire, avec rayures satinées, différents dessins ; largeur, 27 pouces ; prix 24c
Etamine ou Canevas, pure laine ; largeur, 44 pouces ; couleurs drab, vert-pâle, vert réséda, bleu-marin, bleu-royal ; prix 24c
Voile de Paris, pure laine ; largeur, 38 pouces ; couleurs bleu-marin, brun, vert, et crème ; prix . 24c
Mohair de fantaisie, "Chatoyant", effet de deux couleurs, avec pois ; prix 24c

24
cents

Mohair de Laine, gris-fer, gris-argent, gris-bleu, drab, brun et bleu - marin ; prix 24c
Tweeds de Fantaisie, pour costumes, couleur héliotrope ; prix 24c
Plaids Ecosais, mélange de différentes couleurs ; largeur, 36 pouces ; prix . 24c
Mohair à Carreaux, largeur, 40 pouces ; couleurs : brun, (deux nuances), gris-fer et rouge ; prix 24c
Serge à Carreaux, gris-pâle ; largeur, 40 pes ; prix . 24c

DUPUIS FRERES le grand magasin départemental de l'Est

1571 à 1589 RUE STE-CATHERINE

Je vais résolument de l'avant !!!



Vente en Gros : E.-D. MARCEAU,
281 - 285, rue St-Paul
MONTREAL

J'ai dans le "CAFÉ DE MADAME HUOT", un produit supérieur à tous les égards aux articles similaires que l'on trouve dans le commerce : il faut que tout le monde puisse en profiter ; non pas seulement les gens de la ville, mais encore les personnes qui habitent au loin. La publicité que je fais est en faveur du marchand de votre localité : s'il comprend son intérêt, il se mettra en mesure de vous vendre le

Café de Madame Huot

dans le cas contraire, je vous en ferai livrer par quantités de 2 livres, en ville, sur réception de 75 cts, et par quantités de 3 boîtes de 2 livres sur réception de \$2.25, si vous habitez dans la province de Québec ou dans celle d'Ontario, et

Je paierai le fret

FARINE GRAINS ET PROVISIONS.
MARQUE DE COMMERCE ENREGISTRÉE

Tél. Bell Main 4706
4707

Maison Fondée en 1852

Achetez vos
FARINES, GRAINS ET PROVISIONS DE
F. X. BENOIT & FILS
71 et 73 Rue des Commissaires

Spécialités :
Fleur "Diadème" - sacs de 10 lbs
"Eagle" préparée "3 et 6"
Fleur "Royale" - sacs de 25 lbs
"Electrique" - - -

En vente chez tous les épiciers

En vente à l'Album Universel : "Les Echos du Mont-Royal", 30 chansonnettes avec musique et 30 poésies, par Auguste Charbonnier. Prix : 50 cents, par la poste 55 cents.

Soyez Bien Mis



Je vous enverrai, franc de port, sur réception de \$2.00, ce qu'il y a de plus chic et de plus nouveau en fait de merceries, le tout valant

\$3.00 Pour \$2.00

et consistant en

- 1 Chemise de choix
- 1 paire de Manchettes
- 1 Collet
- 1 paire de Bas
- 1 Cravate dernier modèle
- 2 Boutons pour chemises
- 1 paire de Boutons de Manchettes, or plaqué
- 1 Agraffe pour Cravate, breveté

Liste de prix expédiée gratis sur demande.

Cette offre est faite dans le but de vous convaincre que je puis vous expédier par maille, à des prix défiant toute compétition, ce qu'il y a de plus nouveau en fait de merceries pour hommes. — Spécifiez grandement avec votre commande.

Adressez

M. Beaupré, 1718 rue Ste-Catherine, Montréal



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous contemplez quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, Rue St-Jacques, MONTREAL.
Tel. Bell Main 1691



PIERRES PRECIEUSES

Notre grand commerce de ces pierres est dû surtout au fait que nos experts savent acheter et que nous vendons en toute confiance à des prix raisonnables.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent, MONTREAL

VER SOLITAIRE

TÆNIFUGE LANCTOT

Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hopitaux du pays. — Le TÆNIFUGE ne réquiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun — douze capsules sont une dose.

La bouteille \$1.00 franco, par la poste

Henri Lanctot, Pharmacien

PHARMACIES { 672 } RUE ST-LAURENT
{ 299 } MONTREAL



Nouvelle Lumière PEERLESS

La seule lumière brillante et économique du siècle, simple, sûre et artistique.

Prix réduits 35, 50, 75c et \$1.00
Location \$1.25 par année.

Gazeliers et Electroliers à prix réduits.
Installation de fils électriques.

THE PEERLESS GAS LIGHT CO., Ltée,
Tél. Bell Est 3705 — 225, rue Saint-Laurent, MONTREAL

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.



Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal

Le salon de l'automobile

Le huitième Salon de l'Automobile, du Cycle et des Sports, vient de fermer ses portes, à Paris, après un succès qui dépasse encore ceux précédemment obtenus. Ce fut un événement considérable, qui a eu sur le marché des affaires une importance exceptionnelle.

Cette année, le Salon a été inauguré par le Président de la République.

Les progrès de la fabrication sont de jour en jour plus sensibles, et l'on peut dire qu'aujourd'hui l'industrie automobile, tout en travaillant toujours et en perfectionnant constamment, n'en est plus à chercher sa voie. Elle sait où elle va, et si elle modifie, ce n'est pas seulement pour faire autrement que ce qui se faisait, mais bien pour répondre à un besoin.

La foule qui s'est portée au Salon a été parfois si considérable, que l'on dut à plusieurs reprises arrêter les visiteurs à l'entrée.



Le dernier cri de l'automobilisme: L'Auto-chapeau.

telles masses de lumière inondant un espace relativement si restreint.

Cette exposition a été en quelque sorte la consécration de la suprématie de l'industrie française en matière automobile. Si nous considérons que cette industrie occupe 110,000 ouvriers, et que les exportations de machines françaises atteignent le

L'illumination a requis une force motrice de 5,000 chevaux, qui suffirait à l'éclairage public et domestique d'une ville de 100,000 habitants, et a coûté environ \$100,000.

Le Grand Palais n'a été livré aux électriciens que dix-sept jours avant l'inauguration.

L'installation a occupé un personnel de 150 hommes, et a nécessité la pose de plus de sept milles de câble, non comprise la longueur des bandes souples où sont piquées les lampes.

C'est la première fois que l'on voit en France, et probablement en Europe, une



Coup d'œil d'ensemble du Grand Palais des Champs Elysées, lors du récent Salon de l'Automobile à Paris.

Des véhicules les plus divers ont été exposés dans la salle du Grand Palais, qui, avec son illumination féérique et ses stands luxueux, présentait le coup d'œil le plus éblouissant qu'il soit possible d'imaginer. L'éclairage du Salon comprenait en effet une installation de 90,000 lampes électriques. Le plafond était parsemé d'é-

chiffre de 15 millions de dollars, il est facile de se rendre compte des richesses qu'elle représente pour la France.

LE ROI DU BILLARD

Le 26 mars 1904, l'Album Universel signalait à ses lecteurs, à l'occasion des



Illumination intérieure du huitième Salon de l'Automobile au Grand Palais des Champs Elysées.

toiles, et des festons très simples courant sur des cintres atténuant, par la grâce de leurs courbes successives, les profils un peu durs de cette architecture spéciale; tout cela dans une mesure et des proportions si heureuses que le regard embrassait d'un seul coup cette constellation, pour en admirer le parfait équilibre.

grands succès remportés à Paris par Willie Hoppe, les prouesses de ce prodige naissant. L'éclatant triomphe qu'il vient de remporter, en enlevant au fameux Vignaux le titre de champion du monde, justifie la prédiction que nous faisons alors, en le présentant au public, qu'il serait un jour "le roi du billard".

Clark's

Fèves au Lard DELICIEUSES de Clark

Le Meilleur Lard, — Fèves choisies — assaisonnement parfait — cuisson scientifique.

Vendues en boîtes, prêtes à servir avec ou sans sauce Chili ou Tomates.

6c. et 10c. le canistro

W. Clark, Mfr., Montréal.

WILSON'S INVALIDS' PORT

LE FAVORI DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le

WILSON'S INVALIDS' PORT.

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le WILSON'S INVALIDS' PORT, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Milton L. Hersey

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, \$1.00. Six bouteilles, \$5.00.

Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflue

Enlevés Instantanément

sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

\$50.00 DE RECOMPENSE à quiconque ne réussit pas, et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de Poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros, pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la Razorine du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez: Cooper & Co., Dep. 12, 425 St-Paul, Montréal, agents spéciaux pour le Canada.

Votre buste développé de 2 pcs dans un mois avec le..... **BUSTINOL** du Dr Simon, de Paris, France.

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix, \$1.00 le flacon, qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré, enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol expédié gratis sur réception de 10c pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adressez: Cie Med. Dr Simon, Dep. 12, Boite Postale 713, Montréal.

ANTIKOR LAURENCE

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix 25c. A.-J. Laurence, Phar., Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS

L'entretien du linge

Raccommodage d'un corset.

NOUS ne voulons pas vous conseiller, mesdames et mesdemoiselles, d'entreprendre vous-même la confection d'un corset. Certaines personnes économes, trop économes même à notre avis, font, paraît-il, elles-mêmes leur corset, mais cette confection exige trop de connaissances spéciales; mieux vaut, ou acheter ses corsets tout faits, ou les faire faire sur mesures.

Mais une économie bien entendue veut, que l'on raccommode les corsets, ce qui en prolonge considérablement la durée. C'est certainement un travail qui, pour être bien fait, demande du temps et de la patience, mais le résultat obtenu compense bien le travail que l'on a fait. Toutefois, nous recommanderons de ne pas vouloir simplifier: en économisant un peu de temps, les choses ne seraient faites qu'à demi.

Lorsqu'un corset peu usagé a quelques petits dommages, on peut les réparer aisément; souvent les baleines ou les ressorts percent le coutil ou le broché, aussitôt que l'on s'en aperçoit, il faut faire un petit arrangement; le plus simple consiste à remplacer le vide qui existe en faisant tout autour un point de feston en soie ou en fil assorti au tissu; le premier rang est travaillé dans l'étoffe, puis les points sont faits dans ceux précédemment exécutés, et, comme l'on a soin de sauter de temps en temps un point, les tours se trouvent diminués et le rond se ferme tout naturellement.

Si le corset est un peu élimé vers la taille ou que les piqures se défassent, le fil étant usé, on fait également des points de feston; ceux-ci, repris les uns dans les autres, se font alors en ligne droite.

Lorsqu'une réparation importante est nécessaire, il faut d'abord commencer par enlever les garnitures, qui sont toujours abîmées; puis le corset est défranché, il convient de le nettoyer. Quand le corset n'est pas bien sale, un nettoyage à l'essence ou à la benzine suffit, surtout si on le fait consciencieusement, en frottant avec une petite brosse ou avec un chiffon de flanelle.

Certains corsets pourraient être lavés tout simplement, si on enlevait le busc, les ressorts et les baleines, mais on ne peut procéder ainsi qu'avec du coutil blanc, cru, beige ou gris, puis le travail à refaire est ensuite assez important. Aussi trouvons-nous de tout point préférable de faire un nettoyage à l'essence; pour celui-ci, on peut laisser les baleines et les ressorts.

Mais bien souvent les baleines sont abîmées, celles qui sont cassées sont retirées pour être ensuite remplacées par des baleines neuves ou, au besoin, par de la corne, qui coûte beaucoup moins cher.

Les baleines qui sont seulement déformées seront mises à tremper au moins une journée dans de l'eau fraîche, elles se redresseront alors facilement, et on les remettra en place; toutefois, comme elles sont alors très flexibles, il faudrait leur laisser le temps voulu pour durcir à nouveau, sans quoi elles se déforment trop vivement.

L'extrémité des ressorts et des baleines a bien souvent percé le corset. Si l'on ne possède pas de tissu semblable, le mieux est de mettre des petits morceaux de peau de chevreau, qui pourront être pris dans les manchettes de vieux gants de peau; la peau blanche va assez bien avec tous les corsets clairs.

Pour mieux retirer et remettre les baleines, on enlève le sergé qui borde le haut, car celui-ci s'use plus vivement que celui du bas; on le remplace en se procurant du galon de bordure ordinaire.

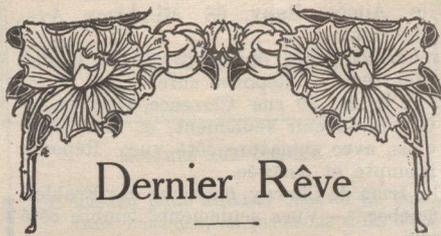
Heureux Enfin

SON MARI NE BOIT PLUS.
LE REMÈDE SANS GOUT "SAMARIA"
L'A GUÉRIT.



Cette dame écrit: "Pour la première fois depuis notre mariage je connais le bonheur et je suis contente; mon mari est guéri de son ivrognerie! Il y a quelques mois vous m'avez envoyé, à ma demande, un échantillon de votre Remède, et, à l'insu de mon mari, je lui ai fait prendre dans son thé et dans sa nourriture. Je me suis procuré ensuite un traitement complet et lui en ai donné régulièrement. L'effet fut merveilleux et je ne saurais trop vous remercier pour l'heureux changement qu'il a opéré dans notre foyer."

Paquet gratis, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.



Dernier Rêve

Concours littéraire de l'Album Universel

ASSIS sur un pliant, en face d'un chevalet sur lequel repose une toile, pinceaux et palette en mains, Paul fixait une photographie placée à sa gauche, sur une petite table: c'était le portrait de son père, dont il entreprenait la reproduction.

Non loin de lui, dans un grand fauteuil, Yvonne contemplant la belle figure pâle et amaigrie de son frère, qu'une maladie de poitrine, contractée l'automne précédent, conduisait fatalement à la tombe.

Une profonde tristesse navrait ses grands yeux bruns.

—Pauvre frère, pensait-elle, être si bien doué, et devoir mourir à vingt ans. Qué, c'est pénible, grand Dieu!...

II

—Yvonne, dit en ce moment Paul, en esquissant rapidement quelques traits, j'ai bien reposé la nuit dernière, et je me sens vraiment mieux aujourd'hui. Si ma toux pouvait guérir...

—Elle guérira, mon Paul; nous allons si bien te soigner!

—N'est-ce pas, soeur mignonne!... Que, j'ai hâte!... Tu sais, j'ai vu Monsieur le Directeur du collège, hier, et il m'a encore dit, qu'une fois mes études théologiques terminées, on m'enverrait à Paris, pour ensuite enseigner la peinture. Quel rêve, petite soeur, qu'un tel voyage! Voir Paris, la ville de lumière, le berceau de tous les arts! contempler, dans ses immenses musées, les chefs-d'oeuvre des grands maîtres! suivre les cours d'hommes de génie! Ah! quelle joie!...

Il n'en put dire davantage; secoué par une forte toux, il appuya ses deux mains sur sa poitrine, voulant ainsi amoindrir l'intensité de la douleur.

III

Un mois plus tard, Paul rendait le dernier soupir entre les bras de sa bonne mère. Agenouillée près d'elle, Yvonne sanglotait.

Ce jeune artiste de vingt ans, qui, déjà, laissait après lui le souvenir de son talent, et dont l'oeuvre dernière avait été le portrait de son père, allait continuer son rêve dans la cité céleste.

Pauvre Paul!...

COUMA.

DEUIL PROFOND A L'INSTITUTION DES SOURDES-MUETTES

La mort de Soeur François de Paule (Marie-Louise-Léopoldine Gaboury), assistante supérieure, décédée à l'âge de cinquante ans, vient de plonger dans le deuil, non seulement la famille à laquelle

elle appartenait, mais aussi sa communauté toute entière. Née en 1855, à St Jean-Baptiste de Rouville, et entrée au noviciat de la Providence en 1874, près de trente années de sa vie se passèrent à l'Institution des Sourdes-Muettes, occupant tour à tour les fonctions les plus diverses, entre autres celle d'assistante, pendant seize ans. Aussi, avec elle disparaît toute une série de souvenirs que ses compagnes aimeront à se rappeler; elle emporte dans la tombe le regret de tous ceux et celles qui furent à même de l'approcher.

Bien que Dieu n'ait pas déposé en elle toutes les lumières d'un esprit très cultivé, et les talents qui font la femme vraiment remarquable, elle possédait à un rare degré la rectitude du jugement et le sens pratique des choses. Son caractère, tout de conciliation, de bonté, de charité et de patience, lui permit de rendre des services inappréciables à l'oeuvre à laquelle ses supérieures l'avaient attachée. Toujours calme et digne à la fois, sa réserve indiquait que l'éducation première, reçue au sein de la famille, n'avait fait que se développer et grandir pour faire d'elle la religieuse modeste et exemplaire. Sa vie toute entière, d'ailleurs, la fait voir animée en tout par le plus pur esprit de dévouement, d'oubli de soi-même et d'abnégation. Se dépenser sans compter, reprendre sans aigreur, redresser sans brusquerie, et, sous un certain dehors de faiblesse et d'hésitation, agir pourtant avec fermeté, voilà, en un mot, le trait caractéristique de sa direction au milieu de ses soeurs religieuses et des pauvres infortunées sourdes-muettes, qui la pleurent aujourd'hui comme on pleure une mère, et qui la regrettent comme on regrette une bienfaitrice.

Il paraît peut-être étrange de voir ainsi offrir un tel tribut d'éloges à une religieuse qui n'a toujours vécu que la vie humble, soumise et ignorée. Il est de ces actes de vertus qui ne peuvent rester ignorés et passer inaperçus. On loue et célèbre à qui mieux mieux les qualités de nos grands hommes qui se distinguent dans la politique, la magistrature, l'industrie, les arts ou les lettres. Il n'est que trop juste de rendre justice à qui justice est due.

Ses funérailles, dimanche, le 7 du courant, à l'Institution des Sourdes-Muettes, furent des plus imposantes, malgré la simplicité de la cérémonie.

Le service fut chanté par son frère, le Révérend C. P. Gaboury, curé de New-Bedford, Mass., qui était arrivé à temps pour assister à ses derniers moments, qui ne furent que l'écho de toute sa vie. Il était assisté des abbés A. E. Deschamps et J. B. H. Morrier, de Marieville, comme diacre et sous-diacre; le premier, assistant-aumônier de l'Institution, et le second neveu de la défunte.

Plusieurs autres membres du clergé assistaient au choeur.

Sa dépouille mortelle fut reconduite au cimetière de la communauté des Sourdes-Muettes et déposée dans le charnier, en attendant le dernier repos dans la terre bénite.

A la famille et à la communauté, l'expression de la plus vive et plus douloureuse sympathie.

UN AMI DE L'OEUVRE.

Un appel à nos lecteurs

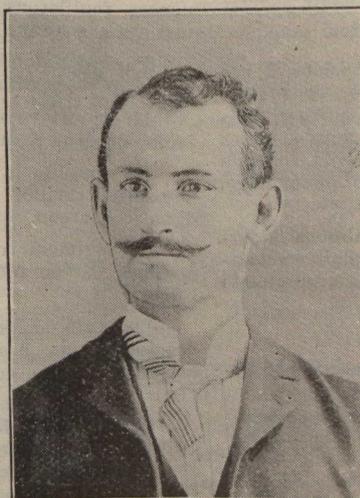
"Il se faut entraider, c'est la loi de nature."

LAFONTAINE

LA morale que comportent ces sages paroles du grand fabuliste, nous engage à publier les lignes suivantes dans l'Album Universel, qui, grâce à sa circulation croissante, est devenu une force sociale de premier ordre.

"A Sterling, Connecticut, vit une brave famille canadienne-française, dont le chef est Monsieur Amos Faro, époux de dame Flavie Barrière. Or, depuis le 20 juillet 1902, ces deux personnes sont fort inquiètes, car, à cette date, et sans aucune raison apparente, leur fils, Joseph Faro, dont c'était l'anniversaire de naissance, quittait le foyer paternel. Etant parti sans avis préalable, depuis, Joseph Faro n'a plus donné signe de vie.

"Au moment de son départ, Joseph Faro avait juste 26 ans, et, pendant quelques années, il avait exercé le métier de carrier.



M. JOSEPH FARO,
de Sterling, Conn.

"Par le fidèle portrait publié avec ces notes, les milliers de lecteurs de l'Album Universel sont à même de reconnaître le jeune homme dont les siens déplorent l'hébergement.

"Au nom des sentiments les plus humains, tout lecteur de l'Album Universel qui pourrait donner des renseignements sur M. Joseph Faro, depuis le jour de son inexplicable disparition, rendrait le plus grand des services à la famille de ce dernier.

"Voici le signalement du disparu: Taille: 5 pds 11 pes. Corpulence: moyenne. Cheveux: noirs. Moustache: châtain. Yeux: bruns.

Prière d'adresser directement toutes communications à ce sujet, à Monsieur Amos Faro, de Sterling, Connecticut, qui, d'avance, offre ses plus chaleureux remerciements à ceux qui l'aideront à savoir ce qu'est devenu son fils bien-aimé.

Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite par les
Poudres Orientales
les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.
Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - *7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, *9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., †10.00 a.m.
†4.00 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m. †7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, †8.45 a.m., †8.50 a.m., *2.00 p.m., †5.15 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.35 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.45 a.m., †5.15 p.m.
ST-GABRIEL, †8.45 a.m., †5.15 p.m.
ST-AGATHE, †9.00 a.m., †5.00 p.m.
LABELLE, †9.00 a.m., †5.00 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches
M Jeudi, M Mardi et Jeudi seulement. † M Dimanche seulement. † Quotidien excepté le samedi.
† Samedi seulement.

A. LALANDE agent des passagers pour la ville,
Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques,
voisin du Bureau de Poste, Montréal.
Billets de passage sur steamers sur
l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM

PART DE LA GARE BONAVENTURE

"International Limited"

LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE
TRAIN DU CANADA.

Tous les jours à 9 a.m. Arr. Toronto à 4.30 p.m.,
Hamilton 5.30 p.m., Niagara Falls, Ont., à 10.15
p.m., Buffalo, 11.15 p.m., London, 7.43 p.m., Dé-
troit, 9.45 p.m., Chicago, 7.42 a.m.

CAFÉ ÉLÉGANT SUR CE TRAIN

Montréal et New-York

LA LIGNE LA PLUS COURTE,
SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour—le dimanche excepté,
aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours,
aller et retour.

Part de Montréal † 8.45 a.m., †11.10 a.m.,
* 7.40 p.m.
Arrive à New-York * 8.00 p.m., † 10 p.m.,
* 7.17 a.m.

* Tous les jours. † Tous les jours, dimanches
exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m., les jours de semaine, 4.10 p.m.,
tous les jours.
ARRIVE A OTTAWA à 11.40 a.m., les jours de
semaine et 7.10 p.m., tous les jours.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE: 137, rue St-
Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit:

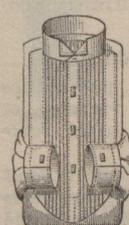
8.20 A.M. tous les jours } Pour tous les points des
excepté le dimanche. } Montagnes Adiron-
dacks, Malone, Utica,
7.00 P.M. tous les jours. } Syracuse, Rochester,
Buffalo, Albany, New-York et tous les points au
Sud.

8.20 A.M. excepté le dimanche. } Train local
10.20 A.M. excepté le sam. et dim. } pour Chatau-
1.35 P.M. le samedi seulement. } guay, Beauhar-
5.10 P.M. excepté le dimanche. } nois et Valley-
7.00 P.M. tous les jours. } field.
8.45 A.M. Dim. seulement.

Pour billets, horaires, accommodation de chars
Pullman, et toutes informations, adressez-vous
au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, F. E. BARBOUR,
Agent local pour la vente des billets Agent général

Avant d'acheter



vos articles de merce-
rie, nous vous con-
seillons de venir exa-
miner notre assorti-
ment complet et varié
de

Chemises, Gants,
Mouchoirs, Cravates,
Parapluies, etc.. etc.

Dernières nouveautés.
Prix modiques.

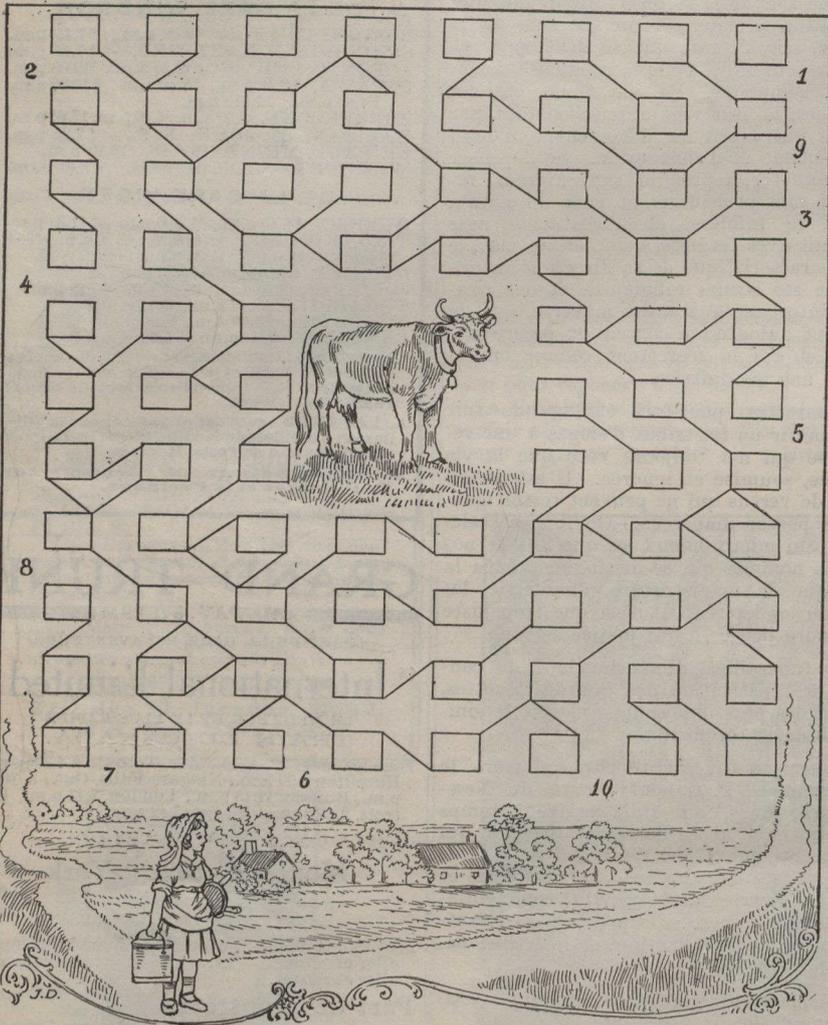
Bastien & Brunelle, 1341 rue St-Catherine

Perrette et le pot au lait

39^{ème} CONCOURS DE L'ALBUM UNIVERSEL

Le bidon d'une main, le tabouret... classique de l'autre, et la jupe proprement trossée, une gentille laitière, accorte, avenante, et non des plus âgées, mais fille de vingt ans, si j'ai bonne mémoire, nous fournit, aujourd'hui, avec sa plus belle vache, matière à un concours intéressant. Pour résoudre cette question, il vous suffira, chers concurrents, d'un peu de patience et de persévérance, — deux maîtresses qualités pour surmonter les obstacles et vaincre les difficultés. Or, comme tous vous êtes patients et persévérants, il n'est pas douteux que vous arriverez au but, et mériterez ainsi un des vingt jolis prix offerts et distribués chaque semaine aux concurrents les plus heureux, par l'Album Universel, la plus belle, la plus intéressante, la plus instructive, la meilleure Revue, sans conteste, non seulement du Canada, mais encore des deux Amériques.

NOTE IMPORTANTE — Les enveloppes devront porter les mots 39^{ème} Concours, (c'est absolument obligatoire), et nous parvenir au plus tard le 15 février prochain.



Notes explicatives.

Il existe de par le monde deux sortes de laitières. Les unes, en chair et en os, bonnet et chignon, sont appelées communément Jeanneton, Perrette ou Madelon. C'est de Perrette, comme vous le savez, que Lafontaine a écrit: Adieu, vaches, cochons, couvée... ; les autres, en fer et en bois, à deux ou à quatre roues, dont l'intérieur est divisé en un certain nombre de compartiments superposés, destinés à recevoir les bouteilles de lait que les laitières portent à domicile, aux clients, et désignées plus simplement, au Canada comme ailleurs, sous le nom de "voitures de laitières".

Ceci posé, occupons-nous de notre Perrette ou Madelon, ou Jeanneton, à votre choix, et lisez bien :

Perrette, donc, un grand bidon plein de lait crémeux d'une main, et le tabouret sous le bras, vient de traire sa plus belle vache laitière, — oh! une vache laitière comme on n'en trouve guère qu'au Canada. Mais cette vache, fameuse entre toutes, n'est pas à la porte, et Perrette a été obligée de parcourir une route relativement longue pour aller de sa ferme à la vache, et vice-versa.

De plus, la fameuse vache paccage seule dans un grand clos entouré d'une multitude d'autres clos plus ou moins grands, plus ou moins réguliers, un vrai dédale où une personne étrangère s'égarerait facilement sans peut-être pouvoir en sortir. Aussi, la vache à Perrette est-elle à l'abri des voleurs. Perrette seule connaît l'entrée unique qui conduit au grand clos: elle pourrait y arriver les yeux fermés.

Question. — Où est l'entrée du clos ?

Répondez, chers concurrents, par un des numéros gravés autour de la vignette, et ainsi vous pourrez conserver intact votre splendide Revue.

Grands et petits, tout le monde a droit de prendre part à ce concours, qui, nous n'en doutons pas, nous procurera un grand nombre de bonnes réponses. A l'oeuvre donc, et surtout n'attendez pas au dernier moment pour envoyer vos noms, votre adresse et la solution à l'Album Universel, 1961 rue Ste Catherine, Montréal.

La solution du Concours 39^{ème} paraîtra dans un des numéros subséquents de notre Revue.

Solution du 35^{ème} Concours :

- 1o DANS LE GATEAU
- 2o BON AN

Le gâteau était donc bien... délicieux que le plus grand nombre de ceux et celles qui y ont planté la dent ont avalé la fève ? Qu'ils se consolent, pourtant : aux prochains Rois Mages, nous leur offrirons un gâteau assez amer et une fève assez volumineuse et coriace, qu'un loup même s'y décrocherait les mâchoires.

Liste des gagnants :

Mlle Cécile Gingras, 49 rue Richelieu, Québec ; Mlle Marianne Lessard, 12 rue Temple, Willimantic, Conn. ; L. Parent, 867 rue Ste Catherine, Montréal ; H. O. Borduas, 125 Chestnut St., Nashua, N. H.

ECHANGE DE CARTES POSTALES

Note aux échangistes.

Encore une fois, nous rappelons à nos lecteurs désirant faire insérer sous cette rubrique leurs noms et leur adresse dans l'Album Universel, que nous nous sommes fait une loi de n'employer que la formule ordinaire. Inutile donc de mentionner l'âge, la couleur des cheveux, le but, etc...

Les personnes dont nous publions ci-dessous l'adresse, feraient avec plaisir échange de cartes postales illustrées avec monde entier :

Canada.

J. O. Léger, S.-trés., 1576 Ontario, Montréal. — Vues de villes.
Mlle Maria Marthe, Hôtel St Louis, Haute-Ville, Québec. — Vues et fantaisies ; timbre au verso ; réponse prompte et assurée.
Mlle Bertha Trudeau, 201a Montcalm, Montréal. — Vues de fantaisie.
Mlle Maria Lavoie, 1315 Notre-Dame-Est, Montréal.

Mlle Aimée Raby, 68 Mitchison Ave., Montréal.

Arthur Langevin, étudiant, 286 rue Drolet, Montréal. — Réponse sûre.

A. P. de B., 99 rue Clarence, Ottawa. — Cartes en cuir seulement, et non comiques, avec signature côté vue. Réponse prompte et assurée.

Mlle Irma de Charny, 6 avenue des Erables, Québec. — Vues seulement ; timbre côté vue.

Charles Chéri, 47 rue St Hubert, Montréal. — Fantaisie, timbre côté vue.

Mlle Eva Robitaille, 259 rue St Joseph, St Roch, Québec. — Cartes, vues ; réponse sûre et immédiate.

Mlle Lucienne Thibertson, 285½ Rideau St., Ottawa. — Correspondance anglaise et française ; fantaisies préférées.

Mlle Marie-Louise Manso, 285½ Rideau St., Ottawa. — Vues et fantaisies ; réponse assurée.

Mlle Gilberte Ally, Pierreville, P. Q. — Cartes noires, fantaisies et séries préférées ; timbre côté vue ; réponse assurée.

Mlle Cécile Charland, Pierreville, P. Q. — Fantaisies seulement ; timbre côté vue.

Mlle Michette D'Ambrun, institutrice, St Tite, Co. Champlain. — Réponse certaine ; timbre côté vue.

Mlle Isola Lambert, St Basile le Grand, P. Q.

Mlle Aimée Roby, 68 Mitchison, Montréal. — Fantaisies seulement.

Mlle A. Trachy, 266 St Laurent, Montréal, c.o. M. L. L.

Mme Gauvreau, Château Saguenay, Chicoutimi, P. Q. — Correspondance française et anglaise. Réponse immédiate.

Mlle Laura Bonhomme, 54 St Augustin, St Henri de Montréal.

Mlle B. Bélanger, Grand'Mère. — Fantaisies, séries préférées ; timbre côté vue.

J. E. Laberge, St Prime, Lac St Jean. — Vues et fantaisies ; correspondance française et sténographique (Duployé) ; réponse assurée.

Mlle Alice Gaboury, 237 rue St Jean, Québec. — Timbre côté vue ; réponse prompte et assurée.

Paul E. Gagnon, 140 rue St François, Québec. — Vues et fantaisies ; timbre côté vue ; réponse prompte et assurée.

Miss Hazel Wyse, 80 Richelieu St., Québec. — Réponse en anglais et en français ; timbre côté vue.

Mlle Flore St Jean, 1110b Demontigny, Montréal. — Fantaisies ; réponse assurée.

Paul-Emile Wilson, Rigaud, Co. Vaudreuil. — Correspondrait avec jeunes filles ; fantaisies et séries ; français et anglais.

Alfred Lalande, St Placide, Deux-Montagnes. — Avec jeunes filles.

Joseph Lefebvre, St Placide, Deux-Montagnes. — Avec jeunes filles.

René Groulx, St Placide, Deux-Montagnes. — Avec demoiselles ; vues générales.

Etats-Unis.

Mlle J. E. Lavoie, 135 rue Oxford, Lewiston, Me.

Louis Gagné, 281 Bartlett St., Manchester, N. H. — Correspondance anglaise et française.

France.

Edmond Rony, 41, rue Parmentier, Asnières, Seine.

Mlle Jeanne Guérin, 11, rue Baulant, Paris. — Enverra des cartes en échange de timbres canadiens.

Algérie.

Albert Marzaroli, élève interne au collège de Blida.

Bulgarie.

Cyrille Peytcheff, collège français, Philipopol.

COQUILLES D'IMPRIMERIE

Voici, au courant de la plume, des coquilles relevées dans les faits divers, annonces, feuilletons des journaux, pendant une seule semaine :

—Par "dérision" (décision) en date du... M. X... a été nommé, etc.

—M. Z. est "risible" (visible) tous les jours, de deux à quatre heures.

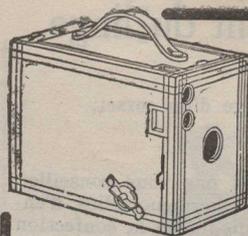
—On annonce la mort de M. X..., qui a "braillé" (brillé) pendant vingt-cinq ans dans le barreau.

—Ce régiment compte un assez grand nombre d'"enragés" (engagés) volontaires.

—La santé de Mme X..., qui avait donné des inquiétudes à ses amis, s'est beaucoup améliorée. Elle commence à se "laver" (lever).

—Le célèbre professeur X... est mort subitement pendant qu'il "mangeait" (rangeait) sa bibliothèque. C'était un homme de "rien" (bien), connu par sa "rapacité" (capacité).

—A la vue de l'assassin, la jeune fille "s'épanouit" (s'évanouit).



Pour les
JEUNES
comme
pour les
VIEUX

Un appareil photographique

'BROWNIE'

est une source d'agrément et de plaisir

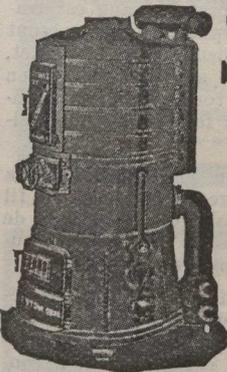
Le "Brownie" est un appareil photographique élégant, simple et pratique. Nous vous expédierons notre No 1, par express, sur réception de \$1.10, ou notre No. 2, pour \$2.18.

Pamphlets descriptifs gratuits sur demande.

THE D. H. HOGG CO., 660 rue Craig, MONTREAL

La fournaise à eau chaude

**"Nouvelle
Star"**



possède de grands avantages sur toutes autres fournaises. Ses sections ont un tiers de surface chauffante de plus qu'aucune autre. L'eau y étant divisée en plusieurs parties se réchauffant beaucoup plus vite et avec économie. Elle est pourvue d'une grille pour sasser les cendres, et d'un syphon pour chauffer à son niveau.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

The Star Iron Co'y.,

Limited

593, rue Craig, Montréal

CESSEZ DE BOIRE

L'ivrognerie est une maladie que mon traitement guérira infailliblement.

Mon traitement a pour but de faire disparaître cette irritation et ce désir insatiable de l'alcool qui en découle, en lui substituant peu à peu un remède souverain qui adoucit et guérit.

J'ai placé ce traitement à la portée de toutes les bourses et si, comme je l'espère, vous voulez vous débarrasser de cette terrible maladie, cause de tant de malheurs et d'insuccès dans la vie, écrivez-moi ou venez me voir, de 9 à 10 hrs a.m. et de 4 à 9 p.m., à mon bureau.

DR. B. THERIEN, Médecin-pharmacien,
1313, rue St-Denis, MONTREAL



LE MUSÉE Cartes Postales Illustrées GROS ET DETAIL

Pour les MARCHANDS et les COLLECTIONNEURS nous envoyons des échantillons au prix du gros, sur réception de Mandat ou Timbres.

Un ALBUM donné GRATIS pour tout achat de \$1.00.

ALBUMS... de 25 cts à \$5.00

Ordres par la maille exécutés promptement.

C. VEZINA, Jr.,

PROPRIÉTAIRE

1836½, rue Ste-Catherine Tél. Est 637

Mentionnez l'Album Universel.

Pour les Fêtes Fabriquez vos liqueurs, Chartreuse, Benedictine, Anisette, etc, pour la moitié du prix régulier. — Vous trouverez les directions nécessaires dans mon livre intitulé

LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS
Gratis que je vous enverrai GRATIS sur demande.
Gratis

Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

Dans mon pupitre

(Concours littéraire de l'Album Universel)

MA petite classe, baignée de soleil et de douce chaleur, ne m'a jamais paru si ravissante. L'air attiédi d'un beau matin d'avril, le gai babillage des oiseaux, la délicieuse sensation d'un congé de quelques heures, tout me porte à explorer mon royaume d'écolière, ou mieux tout simplement mon pupitre.

Je l'ouvre... Mes livres coquettement rangés, avec leur joli dossier de toile ou de carton, se disputent mes préférences. J'aperçois mon Catéchisme, le Vade Mecum de toute chrétienne, mais je le passerai sous silence, car tant et de si belles choses ont été écrites sur son compte, que ce serait hardiesse à moi d'en vouloir faire le panégyrique.

Viennent ensuite les Sciences naturelles: Physique, Chimie, Minéralogie, que l'on vit toujours fort amies. Elles m'intéressent beaucoup par leurs aimables et curieuses expériences.

L'Histoire, la messagère des siècles passés, y occupe une large place; les héros de la Grèce antique, de la superbe Rome, les preux chevaliers du Moyen-Age, les vaillants fils de la Douce France, les fiers enfants d'Albion, se trouvent réunis dans le cœur d'une fille de la Nouvelle-France, au passé sans tache et glorieux.

Puis se présentent les sciences exactes: Algèbre, Géométrie, Mathématiques, objets d'effroi pour un grand nombre, mais dont je commence à apprécier les sévères beautés.

Tout au fond je découvre un respectable bouquin dont la reliure fanée atteste un fréquent usage. C'est ma Géographie, l'une de mes plus chères études. A l'aide de son auxiliaire indispensable à l'imagination, je me transporte des steppes glacées de la Sibérie aux Indes parfumées, j'erre au sein des forêts vierges comme sur les bords du Nil. Je suis les explorateurs dans leurs courses aventureuses, avec eux je me perds dans les glaces polaires, ou je m'arrête à ces îlots du Pacifique, que la vague caresse, chapelet d'émeraude égrené sur les eaux. L'Histoire du Moyen-Age, que je parcours cette année, me porte à étudier avec plus d'attention la géographie des pays méridionaux: Espagne, Italie. Aussi, je me plais à rêver aux doux pays des trouverses et des troubadours, aux souffles tièdes bercant les touffes neigeuses de l'oranger, aux vieux palais maures, à tous ces lieux, enfin, où "la blonde légende en repliant ses voiles laissa tomber un rayon immortel".

L'astronomie, science des merveilles, me fait comprendre les bornes étroites de l'intelligence humaine, reine du monde et faible roseau tout à la fois: elle fait naître en mon cœur un élan de religieuse admiration envers Dieu, l'auteur de ces beautés, qui a peuplé les abîmes de l'étendue d'incommensurables amas de soleils. "Les cieux, dit le prophète, racontent la gloire du Seigneur." Les plantes aussi, depuis l'hysope jusqu'au cèdre du Liban, pour parler le langage de Salomon, mêlent leurs ineffables accents à ce cantique universel.

Aussi, personne ne blâmera ma prédilection pour la Botanique, le livre de la nature par excellence. Cette science a un domaine infiniment varié; que de fleurs, de plantes à étudier! Toutes, depuis l'humble touffe de violettes, jusqu'au lis superbe qui s'épanouit sur sa tige de velours, me ravissent et m'enchantent. J'aime à les contempler: coupe d'ivoire ou de pourpre, pétales soyeux, étamines d'or, chefs-d'œuvre délicats sortis des mains divines. Au retour du printemps, j'écoute leurs doux murmures dans la prairie, quand le zéphyr les berce doucement. J'aime les arbres au tronc centenaire, au panache majestueux, aux ondulations capricieuses; j'aime leurs longs rameaux étendus sur nos têtes, harmonieux séjour où les brises du soir font vibrer les harpes éoliennes. Mon petit microscope me fait admirer ces réseaux de fibres et de nervures délicates, miniature des délicieuses fantaisies de l'art gothique. Mais je me tais, de crainte d'ennuyer les anti-botanistes.

J'allais oublier ma bonne vieille grammaire, que j'aime bien, malgré ses petits caprices, et ma mythologie, que je n'aime pas beaucoup, elle; car, après tout, qu'ont à faire tous ces dieux et déesses de la Fable avec une petite Canadienne catholique.

Mais je m'arrête, car un murmure grandissant m'annonce qu'un essaim joyeux va envahir ma solitude, et ce qu'on rirait de me voir en tête à tête avec mes livres, un jour de "grand congé" !...

BENGALI.

UN VRAI TRIOMPHE

Le triomphe de la science médicale: le BAUME RHUMAL guérit toux, rhumes, grippe, bronchites, sans nécessiter de régime spécial. 25 cents partout.

Les propos du Docteur

Secours aux blessés.

LE hasard peut amener chacun de vous, amis lecteurs, en présence d'un malheureux blessé que votre bon cœur vous dira de secourir...

Quand une personne est trouvée blessée sur la voie publique, les premiers secours à donner sont les suivants:

1o Dans tous les cas relever le blessé avec précaution et le conduire ou le transporter sur un brancard, dans le lieu le plus rapproché, où il puisse recevoir des soins;

2o En cas de plaie. — Si le médecin tarde à arriver et s'il paraît y avoir du danger, découvrir doucement la partie blessée, en coupant, s'il est nécessaire, les vêtements avec des ciseaux, afin de s'assurer de l'état de la blessure, et laver celle-ci avec une éponge ou un linge imbibé d'eau fraîche, pour la débarrasser du sang et des corps étrangers.

S'il n'y a qu'une simple coupure et que le sang soit arrêté, rapprocher les bords de la plaie et les maintenir dans cet état, en la couvrant d'un morceau de taffetas d'Angleterre ou de bandelettes de sparadrap, qu'on aura eu soin de passer devant une bougie allumée ou au-dessus de charbons ardents pour les ramollir et les rendre collantes.

En cas de contusion ou de bosse. — Appliquer sur la partie des compresses imbibées d'eau fraîche, additionnée d'extrait de saturne (15 à 20 gouttes pour un verre d'eau) ou de sel commun; maintenir ces compresses en place à l'aide d'un mouchoir ou de tout autre bandage, et les arroser fréquemment, afin de les tenir humides.

S'il y a perte de sang abondante ou hémorragie par une plaie, chercher à l'arrêter en appliquant sur cette plaie soit des morceaux d'amadou, soit des gâteaux de charpie, que l'on soutient sans exagération avec la main, avec un bandage ou de toute autre manière. Si le sang s'échappe par un jet rouge écarlate, saccadé, et que le blessé soit pâle, défaillant, menacé de mourir par hémorragie, il faut exercer de suite, avec les doigts, une forte compression sur l'endroit d'où part le sang. Cette compression sera ensuite remplacée par un tampon d'amadou, de charpie ou de linge, appliqué sur la plaie, ou au-dessus, et maintenu par une bande assez serrée, sans cependant étrangler le membre.

Si le blessé crache ou vomit du sang. — Le placer sur le dos, la tête et la poitrine élevées, doucement soutenues, et lui faire prendre de l'eau fraîche par petites gorgées.

Dans le cas de brûlure. — Conserver et replacer avec le plus grand soin les parties d'épiderme soulevées ou en partie arrachées; percer les cloques ou ampoules avec une aiguille, et en faire sortir le liquide, couvrir ensuite la partie brûlée d'un linge fin, enduit de cérat, ou trempé d'huile d'amandes douces, et placer par-dessus ce linge des compresses constamment imbibées d'eau fraîche.

Dans le cas de foulure ou d'entorses. — Plonger, s'il est possible, la partie blessée dans un vase rempli d'eau fraîche, et l'y maintenir pendant très longtemps, en renouvelant l'eau à mesure qu'elle s'échauffe. Si la partie ne peut être mise dans l'eau, la couvrir ou l'envelopper de compresses imbibées d'eau que l'on entretiendra fraîche, au moyen d'un arrosage continu.

S'il y a fracture. — Eviter, avec plus de soin encore que dans le cas de luxation, d'imprimer au membre blessé aucun mouvement inutile, et pendant le transport du malade, le porter et le soutenir avec le plus grand soin. S'il s'agit du bras, de l'avant-bras ou de la main, rapprocher doucement le membre du corps et le soutenir avec une écharpe dans la position qui sera le moins pénible au blessé. S'il est question de la jambe ou de la cuisse, placer doucement le malade sur un brancard ou sur un lit, étendre avec précaution le membre fracturé sur un oreiller et l'y maintenir à l'aide de deux ou trois rubans.

X

Bâillement.

Le bâillement ne provient pas toujours d'une mauvaise éducation, c'est quelquefois une fatigue de l'estomac ou des nerfs qui produit cet inconvenient désagréable.

Il faut alors soigner la cause et éviter d'aller dans le monde tant que l'effet persiste. Si le bâillement est tout à fait accidentel, il importe de le dissimuler soigneusement et discrètement sous ses doigts, son manchon, son éventail, etc.

Une sobre alimentation évite ordinairement toutes ces choses fâcheuses, le bâillement, le hoquet, les bruissements, si gênants.

Un club féminin original

IL s'est formé à Paris une société tout à fait moderne et au titre bien suggestif; elle se nomme "La Girouette". Inutile de vous dire que c'est une société de femmes. La politique, comme vous pourriez le croire, n'a rien de commun avec cette association originale; ce n'est pas non plus un groupe de personnes philanthropes, désireuses de faire la charité; c'est encore moins une assemblée de coquettes, préoccupées des choses de l'amour. Oh! pas du tout...; ce sont des dames du meilleur monde, et que ne troublent point les bagatelles des passions humaines. Alors, me direz-vous, pourquoi les appelle-t-on "les Girouettes"? Ce sont elles-mêmes qui ont choisi ce titre, et il n'a rien qui les offense, au contraire. Elles s'en font gloire. Que veulent-elles donc? Voici:

"La Girouette" est une réunion de femmes du monde, ennuyées de recevoir chez elles et de bouleverser leur maison pour accueillir des invités, et qui s'associent pour donner des bals. Leur but, c'est de valser, de tourner comme des "girouettes". Ce n'est pas bien méchant, mais l'idée est assez neuve dans l'application: les affiliées de la "Girouette", au lieu d'offrir des fêtes dans leurs appartements, danser au milieu des meubles familiers et des bibelots habituels, les donnent à l'hôtel, afin d'inviter un plus grand nombre de personnes. Elles s'associent pour convier le même jour et au même endroit toutes leurs relations, même les plus éloignées, et remplissent les "halls" cosmopolites des hôtels à la mode d'une foule de personnes qui ne se connaissent point et sont un peu effarées de se trouver réunies là.

N'est-ce pas que cette idée est d'un modernisme vraiment excessif et exaspéré? Somme toute, c'est l'idée du syndicat et du trust appliquée aux joies du monde. Plus de salon individuel, plus de foyer où l'on reçoit: l'hôtel, le "hall", le caravansérail, avec les relations mêlées de plusieurs familles disparates. C'est bien vraiment la fin de cette chose exquise qui s'appelait "la société". On ne prend plus le thé chez soi, on n'y dîne plus, on n'y soupe plus; voici maintenant qu'on n'y reçoit même plus: tout à l'hôtel, tout dans le vacarme, avec va-et-vient d'étrangers et violons de tziganes. On dirait vraiment que l'aristocratie européenne, avec sa manie de bruit et de déplacements, est pareille à ces vieilles folles qui, dans les maisons de santé, pour échapper à l'obsession de l'ennui, tournent en rond, en chantant, toutes ensemble...

* * *

Mademoiselle Clairon, la célèbre tragédienne, naquit pendant le carnaval. Tous les habitants de son village étaient déguisés, clergé en tête. L'actrice relate elle-même dans ses mémoires:

"Le curé, habillé en Arlequin, et son vicaire en Gille, trouvèrent mon danger si pressant qu'ils jugèrent n'avoir pas un instant à perdre. On prit promptement sur le buffet tout ce qui pouvait être nécessaire, on fit taire un instant le violon, on dit les paroles requises et l'on me ramena à la maison."

UNE INNOVATION SUR LE GRAND-TRONC

En vue de faciliter la prompt livraison des bagages à Toronto, Montréal et Hamilton, et d'éviter les retards et les ennuis causés à ce sujet, le Département général des Bagages du Grand-Tronc vient de prendre arrangement pour que, de toutes les gares du Canada, les bagages des voyageurs de l'une de ces trois villes puissent être consignés directement à leur résidence, hôtel ou quai de bateaux à vapeur.

Par suite de ces arrangements, un voyageur partant de n'importe quelle gare du Grand-Tronc pourra, sur paiement de 25 cents pour chaque colis, faire consigner ses bagages directement à sa résidence, son hôtel, etc.; ceci lui évitant la nécessité de s'inquiéter de la livraison de ses bagages à son arrivée, et lui en assurant le prompt transport à destination.

D'après ce système, les bagages, à leur arrivée à la gare, seront immédiatement remis à la Compagnie de Transfert pour PROMPTE LIVRAISON, ce qui évitera les retards antérieurement occasionnés par le passage à la chambre aux bagages, l'enregistrement, les recherches, etc., et épargnant du temps et d'inutiles manègements.

La date à laquelle ce service prendra effet sera annoncée ultérieurement.

Calmez ces douleurs

Une seule application de

NERVOL

sera suffisante pour guérir

Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciatique, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c

John T. LYONS
8 Blouy, Montréal



HOTEL PELOQUIN

POUR tous ceux qui aiment une promenade hors ville, aussi agréable qu'hygiénique, rien ne vaut mieux que de la faire en car électrique ou en traineau, à destination de l'Hotel Pelouquin, où l'excursion pourra se terminer par un petit souper fin dont cet hotel à la réputation.

A l'homme d'affaires surmené cela rendra des élans de jeunesse, de l'énergie et de la satisfaction. L'air vivifiant de Ahuntsic, d'un tel homme, fait un homme nouveau. Vite il oublie ses soucis et ses affaires et est heureux de vivre. Les étrangers qui visitent Montréal ne devraient pas manquer l'occasion de se promener à travers la plus belle partie de Montréal et de sa banlieue.

Arrangements spéciaux pour partis et clubs. — Spacieuses salles de danse et de banquets.

Pour des détails, faites visite ou écrivez à

J. B. Pelouquin,

AHUNTSIC, Qué.

Propriétaire



Mères, ne laissez pas tousser vos enfants

Donnez-leur le

Sirop du Dr Kinot

Composé d'huile de Foie de Morue et des meilleurs expectorants connus.

Et ils guériront certainement. Soyez sans crainte, car le Sirop du Dr Kinot ne contient aucun narcotique; pas d'Opium, de Chloroforme ni de Chloral. Il est doux à prendre et guérit promptement.

En vente partout 35 cts le flacon



LAPORTE, MARTIN & Cie, - Montréal

Distributeurs généraux

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell
MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame

(2 portes de la cote St-Lambert)



Tel. Est 2224 GIRARDOT Restaurateur Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 14 janvier 1906.

Charlebois, Dme Romuald, née Arling, 59 ans.
 Thouin, Louis-Gonzague, 45 ans.
 Dubois, Albert, 20 ans.
 Garraty, Catherine-Elizabeth, 27 ans.
 Mercier, Joseph, 77 ans.
 Godin, Clercé, 66 ans.
 Bricault-Lamarche, Norbert, 40 ans.
 Forgues, Vve Laurent, née Chapleau, 83 ans.
 Bélanger, Alexandre, 42 ans.
 Lemay-Delorme, Jean, 65 ans.
 Poirier, Venance, 49 ans.
 Melançon, Rodolphe, 29 ans.
 Suppée, Frédéric, 42 ans.
 Prévost, Alphonse, 38 ans.
 Beaupré, Dme Nap., née Dugas, 27 ans.
 Pépin, Eloi, 75 ans.
 Pelletier, Alfred, 46 ans.
 Grosseau, Olivier, 60 ans.
 Corbeil, Ferdinand, 57 ans.
 Cadieux, Dme Chs., née Brunet, 56 ans.
 Poliquin, Joseph, 96 ans.
 Picard, Jos.-Avila, 18 ans.
 O'Rourke, Elizabeth-Agnès, 17 ans.
 Biron, Vve J. Sam., née Olivier, 61 ans.
 Monette, François, 67 ans.
 Rochon, Hormisdas, 52 ans.
 Dutour, Vve Jacques, née Sabourin, 77 ans.
 Brunet, Joseph, 20 ans.
 Marchessault, Isaac, 72 ans.
 Delfausse, Cornélie, 56 ans.
 Beaudry, Dme P.-Geo., née Coursol, 76 ans.
 Laliberté, Vve Ovide, née Latour, 77 ans.
 Cuisset, Dme Octave, née Day, 66 ans.
 Boucher, Vve Léon, née Dugas-Labrière, 62 ans.
 Lavoie, Toussaint, 59 ans.
 Messier, Dme Hippolyte, née Martin, 68 ans.
 Lavergne, Dme Wilfrid, née Turcot, 25 ans.
 Rigg, William, 70 ans.
 Balleney, R. E., 50 ans.
 Power, Vve Michael, née Power, 101 ans.
 Nolan, Andrew, 27 ans.
 Verrault, Elie, 74 ans.
 Kelly, James, 75 ans.
 McElroy, Edward, 52 ans.
 Gauthier, Vve F.-X., née Cadieux, 85 ans.
 Boily, Marie, 19 ans.
 Latreille, Joséphine, 41 ans.
 Berthiaume, François, 55 ans.
 Cadieux, Cléophas, 25 ans.
 Larose, Dme Horm., née Poitevin, 42 ans.
 Bonneville, Dme Nap., née Chartier, 60 ans.
 Dutrizac, Vve Ls-Hubert, née Labelle, 73 ans.

Saint-Vincent de Paul et son pénitencier

(Suite)

Il existe d'ailleurs autour de la prison un petit Eden verdoyant, coquet comme une villégiature de haut vol, et qui mérite mieux qu'une banale mention de guide ou qu'un coup d'oeil hâtif lancé à travers la vitre d'un express.

Le village de Saint-Vincent-de-Paul compte environ un millier d'habitants. Il possède une belle église en pierre, ornée de deux tours; au-dessus du grand portail se dresse la statue du protecteur de la paroisse, l'apôtre des miséricordes humaines, saint Vincent de Paul. Tout à côté se trouve le presbytère de M. le curé H. Langevin, frère de Mgr Langevin, et tout récemment promu au titre de pasteur de la paroisse de St-Vincent de Paul. Plus loin s'élève l'élégante habitation du dévoué aumônier de la prison, M. l'abbé Harel, et, en face, le couvent des Soeurs de la Providence. Ce dernier établissement comprend différentes parties consacrées aux services des vieillards, des orphelins et de l'enseignement général. En ce moment l'on n'y compte pas moins de 29 religieuses, et les cours du pensionnat sont suivis par près d'une centaine d'élèves.

Plus loin, enfin, à l'extrémité du mur de ronde du pénitencier, nous trouvons le collège, l'un des plus fréquentés du district; et, partout dans les environs, d'élégantes maisonnettes émergent de parterres fleuris, bordant les rues qui sillonnent le village en longues allées ombreuses s'étendant jusqu'aux rives escarpées que baignent les flots calmes et miroitants de la rivière Ottawa.

JEAN PORTAL.

La récente commutation de peine accordée au meurtrier Lahtinen, dont la presse quotidienne a longuement entretenu le public, et la réclusion à perpétuité que le dit criminel devra subir au pénitencier de Saint-Vincent de Paul, donnent quelque actualité à la page documentée que nos lecteurs viennent de lire. Cependant, comme elle fut écrite en juillet dernier, nous tenons à dire que le nombre des prisonniers, par nous mentionné, a, depuis, quelque peu varié. — N. D. L. R.

Une nouvelle monnaie

Le terme de nouvelle est peut-être un peu exagéré, dit M. L. Reverchon dans "Cosmos". Il y a en effet déjà des années que cette monnaie s'emploie couramment à l'étranger, particulièrement aux Etats-Unis et en Angleterre. Mais en France on ne la voit que rarement, et bien des personnes l'ignorent absolument. Elle n'est ni d'or, ni d'argent, ni de nickel, ni de bronze. On peut même dire qu'elle n'est pas de papier, car il suffit pour la créer de tracer deux lignes à l'encre sur un papier déjà existant et d'écrire quelques lettres entre ces deux lignes. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, qu'il faut cependant, pour que le papier ainsi surchargé ait de la valeur, que celui qui le surcharge ait un crédit quelque part dans une banque.

Il s'agit en effet du "chèque barré".

Le chèque barré est un chèque ordinaire en travers duquel le tireur a tracé deux traits droits espacés d'un centimètre environ et dans l'intervalle desquels il a écrit soit le nom d'un banquier ou d'un officier ministériel déterminé, soit simplement la mention "et Compagnie".

Grâce à cette petite addition, le chèque peut voyager par simple lettre, et l'envoyeur est à peu près assuré qu'il ne sera pas passé à un filou. Nous disons à peu près, car il ne faut ici-bas jurer de rien. Mais les garanties qui entourent le chèque barré sont aussi grandes que possible, comme on va le voir.

Si vous tirez un chèque ordinaire et l'envoyez à un correspondant, la seule chose dont s'assure la banque chargée de payer, c'est de l'identité de votre signature. Mais que votre chèque soit volé en route et présenté à l'encaissement par le voleur, la banque le paiera, sauf le cas rare où elle se trouve connaître aussi la signature de votre correspondant, ce qui est fort exceptionnel dans une grande banque. Vous êtes donc refait — à moins que ce ne soit votre correspondant — et à peu près sans espoir.

Si vous avez barré votre chèque, le correspondant ne peut pas le toucher lui-même. Il doit le faire encaisser, soit par le tiers dont le nom est indiqué entre les barres, soit, à défaut de nom, par un banquier ou un officier ministériel. Or, les banquiers connaissent leurs signatures réciproques et celles des officiers ministériels. Il y a impossibilité pour le filou de se faire payer séance tenante. Il faut qu'il se fasse ouvrir un compte chez le banquier ou chez l'officier ministériel. D'où certitude à peu près complète de se faire pincer, d'autant que l'encaissement demandant un temps plus long, vous ou votre correspondant avez celui de mettre opposition au paiement.

Remarquez que le "barrement" du chèque ne nécessite de la part des banquiers qui interviennent dans son encaissement aucune manipulation d'argent ou de billets. Au moins, dans les grandes villes, ces banquiers échangent en effet tous les soirs entre eux les valeurs qu'ils possèdent tirées des uns sur les autres. Ils en font ce qu'ils appellent la "compensation" et ne se règlent qu'en une seule fois la différence de toutes les opérations de la journée. La réunion dans laquelle ils liquident ainsi leurs comptes les uns avec les autres s'appelle "Chambre de compensation".

Les Chambres de compensation soldent ainsi des quantités énormes d'opérations.

Aux Etats-Unis, où elles sont particulièrement actives, elles en liquident environ 60 milliards de dollars par an.

Il est très à désirer que l'usage du chèque barré se généralise. Simple et économique, il est en effet plus sûr même que la poste. La poste ne s'engage en effet qu'à remettre, non détérioré, au destinataire un pli annoncé comme contenant une somme déterminée. Elle ne garantit pas du tout, comme beaucoup de personnes le croient, l'existence de cette somme dans le pli. Et cela parce que le pli est fermé hors de ses bureaux. Le facteur qui remet le pli ne peut constater qu'il ne contient pas la somme annoncée. Et le pli, une fois ouvert par le destinataire, la poste est complètement dégagee, sauf le cas où l'ouverture a été faite au bureau de poste même.

Si l'on tient compte que l'énonciation même de la somme contenue sur l'enveloppe est une sorte d'invitation à voler la lettre, on reconnaît que le chargement est moins sûr que le mandat postal, qu'on ne peut prendre sans se déranger, et qui est encore plus coûteux.

Beaucoup d'envoyeurs rendent d'ailleurs volontairement nulle la responsabilité de la poste en ne déclarant pas le contenu exact des chargements.

C'est une économie qu'on peut quelquefois payer fort cher et qui n'a pas de raison d'être avec la nouvelle monnaie.

L'importance du mal qu'on nous fait ne constitue pas le degré de l'injure; le plat du sabre outrage plus que le tranchant. — Adolphe d'Houdetot.

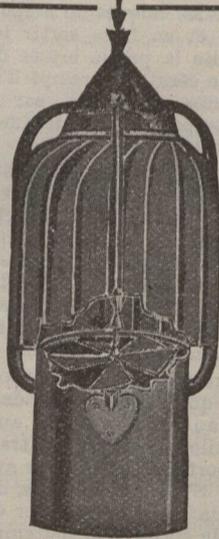
La même qu'il y a 70 ans!!!
Toujours l'insurpassable

Sauce Lea & Perrins

Sauce Worcestershire Originale

LA SURPRISE DES OMBRES.

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étalles, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi. Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande.

T. LESSARD
Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal
En face du Champ-de-Mars

LA CURE DU DR. CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TÊTE, NEURALGIE, RHUMATISME, Etc.
EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la malle.
CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues.

Soleil Agent
LUDDER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
MONTREAL

Téléphones Bell,
Magasins, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. Ea 2314
Tél. Marchands, 964

Tout connaisseur

vous dira que le meilleur tabac canadien naturel haché est emballé par



VALIQUETTE

Cinq qualités. Pour tous les goûts

Nos. 40, 50, 60, 80 et 100, désignant le prix de la livre. Echantillons du No. 100 envoyés sur réception de 25c, autres numéros 12c.

T. Théo. Valliquette
1735 rue Ste-Catherine
Montréal

PATENTES Obtenues Promptement

Avez-vous une idée? Si oui, Demandez le GUIDE DE L'INVENTEUR qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Conseils.
Bureaux: {Edifice New-York Life, Montréal
{et 907 G Street, Washington, D. C.

VOTRE MEDECIN VOUS DIRA QUE

Le Vin Biquina



Rend aux
personnes

Pâles, Faibles et
Epuisées

la force,
la santé
et la vigueur

Le rôle du VIN BIQUINA est de renforcer le système, de le protéger contre la maladie, d'assurer la nutrition et le relèvement des forces dans la convalescence.

Le VIN BIQUINA est un tonique apéritif merveilleux qui restaure la vitalité, crée un sang riche et pur et donne de la vigueur aux nerfs.

Un essai vous
convaincra

Le VIN BIQUINA est en vente chez les pharmaciens et épiciers, ainsi que dans les restaurants et hôtels de première classe.



Ayez l'Œil attaché

... SUR LE ...

PIANO RIVET



C'est un instrument qui a fait sa marque, c'est le piano des artistes, des amateurs et de tous ceux qui savent apprécier un bon instrument.

31,400 DE NOS PIANOS

et plus sont aujourd'hui en usage aux Etats-Unis et au Canada; dans les couvents et chez les professeurs de musique, ceci est certifié.

Comment se procurer le PIANO RIVET

Rien de plus facile; à tout acheteur sérieux, nous enverrons notre PIANO directement de New-York aux clients des Etats-Unis, et de Montréal aux clients du Canada. Nous le vendons sur ses propres mérites.

Il suffit de nous écrire

et nous vous enverrons, avec le prix, la description détaillée du Piano Rivet, ainsi que les certificats qui nous ont été donnés par les religieuses qui font usage du Piano Rivet, et par les artistes les plus connus, qui proclament ses mérites. Nous expédierons le PIANO à nos frais, et il nous sera retourné, toujours à nos frais, s'il n'est pas tel que représenté.

Rivet, Delfosse & Cie

5, Cote St-Lambert, Montréal.

Telephone Main 4097.

P.S.—Le Piano Rivet est incomparable pour tenir son accord.



J. O. Lambert M.D.

Pour
prévenir
la
Consommion

PRENEZ LE

Sirop du Dr J. O. Lambert

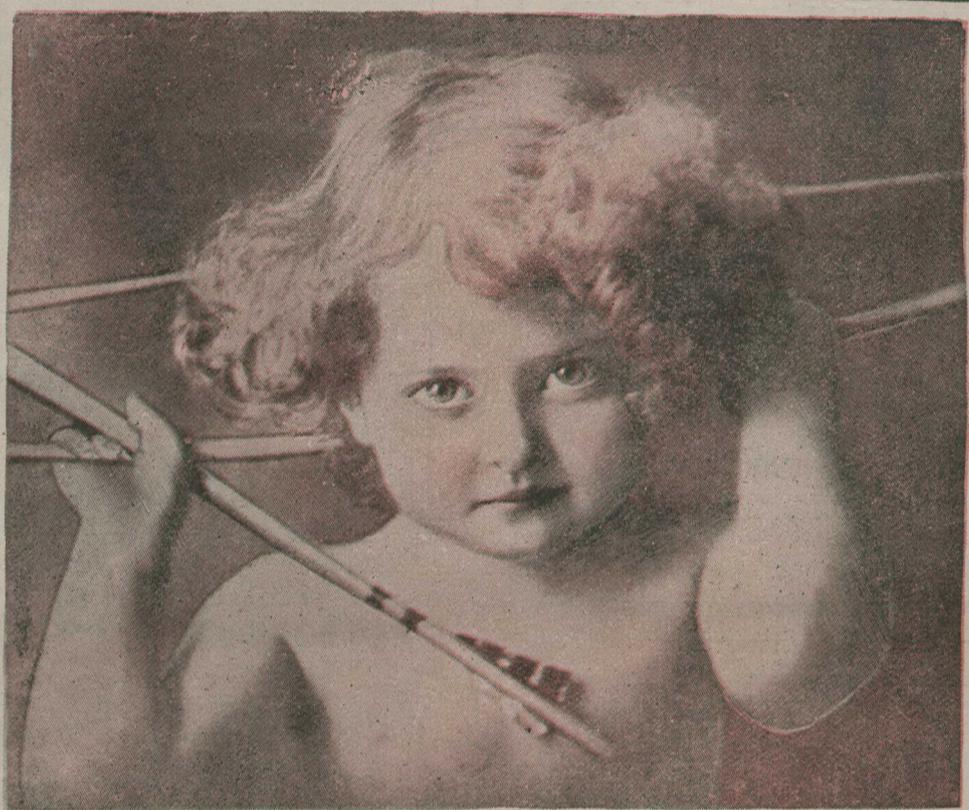
MATIN ET SOIR

Voilà un conseil précieux aux personnes prédisposées à cette cruelle maladie, car LE SIROP DU DR LAMBERT guérit infailliblement la consommation dans sa première période ainsi que

Toux, Rhumes,
Bronchites, Catarrhe,
Asthme et Coqueluche

A vendre partout 35c la grande bouteille

Darson Baby's Own



Le savon
qui donne à ceux
qui l'emploient la frai-
cheur, le velouté et la dou-
ceur de la peau des bébés.

Le nom n'est jamais traduit.
Demandez toujours le
BABY'S OWN SOAP.

ALBERT SOAPS, Ltd.
MONTREAL